

BULLETIN DE LA  
SOCIÉTÉ  
HISTORIQUE ET  
ARCHÉOLOGIQUE DU  
PÉRIGORD



TOME CXXX — ANNÉE 2003  
4<sup>ème</sup> LIVRAISON

RIGOLLET  
REGIERE

*Les textes publiés dans ce Bulletin expriment des points de vue personnels des auteurs qui les ont rédigés. Ils ne peuvent engager, de quelque façon que ce soit, ni la direction du Bulletin, ni la Société. Le conseil d'administration de la Société Historique et Archéologique du Périgord fait appel à chaque membre de notre compagnie afin de collaborer au Bulletin.*

*Les auteurs sont priés d'adresser les textes sur deux supports : un tirage papier et une disquette au format word. Les illustrations doivent être impérativement libres de droits. Le tout est à envoyer à : Marie-Pierre Mazeau-Janot, directrice des publications, Bulletin de la S.H.A.P. - 18, rue du Plantier - 24000 Périgueux. Les tapuscrits seront soumis à l'avis de la commission de lecture et éventuellement insérés dans une prochaine livraison. Il n'est pas fait retour aux auteurs des documents non publiés. Ils sont archivés à la bibliothèque de la S.H.A.P. où on pourra les consulter. Les articles insérés dans le Bulletin sont remis gracieusement à leurs auteurs, sous la forme de cinquante exemplaires tirés à la suite. Les bibliothécaires de la S.H.A.P. les tiennent à la disposition des bénéficiaires.*

**Directrice des publications :**  
Marie-Pierre MAZEAU-JANOT

**Assistants :**  
Pierre ORTEGA et la commission de lecture

**Ont collaboré à cette publication :**  
Annie BÉLINGARD, Pierre BRULANT, Brigitte DELLUC, Gilles DELLUC, François LE NAIL, Mireille MITEAU, Patrick PETOT, Pierre POMMARÈDE, Thierry RENTET, Jean RIBOULET-REBIÈRE, Jeannine ROUSSET.

**Secrétariat :**  
Sophie BRIDOUX-PRADEAU et Sébastien POMMIER

**Communication, relations extérieures :** Guy PENAUD

**Gestion des abonnements :**  
Michel BERNARD

*Le présent bulletin a été tiré à 1 500 exemplaires*

Dans le souci de préserver les droits de ses auteurs, la Société historique et archéologique du Périgord, déclarée d'utilité publique, se doit de rappeler à tous ce qui suit :

Les dispositions mentionnées dans le Code civil, article 534, s'appliquent dans leur intégralité à la présente publication (qui fait l'objet d'un dépôt légal). Toute reproduction publique, même partielle, par quelque procédé que ce soit, est soumise à l'autorisation de la directrice des publications.

---

© S.H.A.P. Tous droits réservés. Reproduction, adaptation, traduction sont interdites, sans accord écrit de la directrice des publications.

---

La directrice des publications :  
Marie-Pierre Mazeau-Janot  
S.H.A.P. – 18, rue du Plantier – F 24000 Périgueux

BULLETIN DE LA  
SOCIÉTÉ  
HISTORIQUE ET  
ARCHÉOLOGIQUE DU  
PÉRIGORD



TOME CXXX — ANNEE 2003  
4<sup>ème</sup> LIVRAISON

RIGUALT  
REBIER

## SOMMAIRE DE LA 4<sup>e</sup> LIVRAISON 2003

● Compte rendu de la séance du 6 août 2003 .....	523
du 3 septembre 2003 .....	528
du 1 <sup>er</sup> octobre 2003 .....	531

### Thème : Les artistes en Périgord

● Editorial .....	537
● Les artistes en Périgord (Jean Riboulet-Rebière) .....	539

● La rivalité entre Richard Le Rouillé et Jacques de Larmandie pour devenir évêque de Sarlat en 1530 (Thierry Rentet) .....	563
● Les ambitions d'un gentilhomme périgourdin sous le Premier Empire (François Le Nail) .....	577
● Journée du patrimoine, le dimanche 21 septembre : portes ouvertes à la Société : un succès (Jeannine Rousset) .....	589
● Sortie d'automne, le samedi 27 septembre 2003 (Mireille Miteau) .....	595
● A propos de notre sortie d'automne, un saint Front limousin et un Périgourdin, gouverneur de la Martinique (Pierre Pommarède et Pierre Brulant) .....	599
● Dans notre iconothèque et les archives : Cyrano Parisien ? Oui, mais... (Brigitte et Gilles Delluc) .....	603
● Vient de paraître : <i>La victoire des Croquants : les révoltes paysannes du Grand Sud-Ouest pendant la Révolution (1789-1799)</i> , de H. Delpont (P. Ortega) ; <i>Beynac en Périgord : un village, un castel, un fleuve...</i> , de P. Couffinhal (A. Bélingard) ; <i>Le Périgord des « nobles » bourgeois du XVIII<sup>e</sup> siècle</i> , de G. du Mas des Bourboux (P. Petot) .....	623
● Les petites nouvelles (Brigitte Delluc) .....	631

**Photo de couverture :** *Le Thouin à Périgueux*, 1983, huile sur toile de Jean Riboulet-Rebière (coll. S.H.A.P., don de l'artiste).

# Comptes rendus des réunions mensuelles

SEANCE DU MERCREDI 6 AOÛT 2003

Président : le chanoine Pommarède, président.

Présents : 60. Excusés : 11.

Le compte rendu de la précédente réunion est adopté.

## NECROLOGIE

- René Larivière
- Guy Georgy

## ENTREES DANS LA BIBLIOTHEQUE

### Entrées d'ouvrages

- Lassère (Madeleine), 1997 : *Villes et cimetières en France. De l'Ancien Régime à nos jours. Le territoire des morts*, L'Harmattan, Paris

- Gossare (Miton), 2003 : *Chroniques de la misère en Périgord au XVIII<sup>e</sup> siècle*, L'Hydre éditions, Castelnaud-La-Chapelle

- Collectif, 2003 : *Monuments en Basse-Auvergne. Grande Limagne*, 158<sup>e</sup> congrès archéologique de France 2000, Société Française d'Archéologie

- Boiry (Philippe A.), 2003 : *Poésies complètes*, L'Age d'Homme (don de P. Pommarède).

### **Entrées de manuscrits, tirés-à-part et documents**

- *Bouteilles-Saint-Sébastien, deux églises, une histoire*, recueil de photocopies et de photographies (don de Mmes Bernard et Cheyssou)
- Allemand (Luc), 2003 : Qui sauvera Lascaux ?, extrait de *La Recherche*, n° 363, photocopie (don de J.-P. Durieux).

### *REVUE DE PRESSE*

- *Préhistoire du Sud-Ouest*, n° 10, 2003 : analyse de l'ouvrage de B. et G. Delluc *La Vie des hommes de la Préhistoire*
- *Le Festin*, n° 46, 2003 : musées en Dordogne, de Périgueux aux Eyzies
- *Le Journal du Périgord*, n° 102, 2003 : château de Fénelon, Périgueux la ville aux quatre musées
- *Lemouzi*, n° 167, 2003 : la Dordogne et ses gabares
- *Sud Ouest*, 20 juin 2003 : retour dans l'église de Montignac du tableau représentant la mort de saint Bruno (restauré par Mme Françoise Perret), daté de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, signé par un peintre inconnu, Coens (cf. *B.S.H.A.P.*, 1978, p. 187)
- *Sud Ouest*, 18 et 25 juin 2003 : Blis-et-Born (la mémoire des anciens) ; place Jean-Paul Sartre à Thiviers.

### *COMMUNICATIONS*

Le président ouvre la séance en rendant hommage à Alberte Sadouillet-Perrin : il lit le discours qu'il prononça le jour de l'inauguration de la bibliothèque qui porte désormais son nom à Saint-Cyprien. Il se réjouit du nombre important de nos sociétaires présents malgré la canicule. Notre compagnie s'honore, en effet, d'avoir toujours tenu ses réunions, depuis sa fondation en 1874, quelles que soient les circonstances. Le président remercie les membres de notre compagnie, qui n'ont pas ménagé leurs efforts pour assurer la vie de notre société pendant les absences de nos employés. Il prie tous nos membres d'excuser le retard apporté à la livraison du *Bulletin* : il est dû à une succession de difficultés consécutives au changement de directeur des publications, à l'arrêt-maladie de Mme Sophie Bridoux-Pradeau, à la grève de la Poste, aux congés de l'imprimerie.

Il annonce le décès de deux de nos éminents collègues au cours de ce mois de juillet. Tout d'abord celui de René Larivière dans sa maison de Terrasson, qu'il avait nommée « la maison du diable » : jeune instituteur au début de la guerre, il est parti dans le maquis,

puis s'est engagé dans l'armée ; il a fait campagne en Indochine, dont il est revenu colonel ; réintégré dans l'éducation nationale, il a terminé sa carrière comme principal du collège de Terrasson ; il a consacré ensuite une bonne partie de sa retraite à mener des recherches sur l'histoire de sa ville et notre *Bulletin* a publié plusieurs de ses mémoires ; il préparait une importante biographie du conventionnel Bouquier. Le second décès est celui de l'ancien ambassadeur de France et écrivain, Guy Georgy, auteur de *La Folle Avoine*, où il raconte les souvenirs de son enfance à La Roque-Gageac.

M. Lalba nous adresse le récit de l'arrivée d'une vingtaine de chars allemands de la division *Das Reich* à Périgueux et des conditions d'hébergement des hommes au lycée de garçons (en archives).

Le président a appris la fermeture prochaine, pour cause de décès, du musée du Vélocipède de Cadouin (où sont exposés des objets rares comme la draisiennne de Victor Hugo et celle de Jules Verne). Les acquéreurs éventuels des bâtiments ne semblent pas prêts à continuer d'animer ce musée.

Dans nos agendas : dimanche 21 septembre, journées portes ouvertes au siège de notre société, avec exposition de documents rares, vente de livres et dédicaces sur place, exposition d'une trentaine de dessins périgordins de Xavier Arsène-Henry, avec visites sous la conduite de P. Pommarède et de A. Ribadeau Dumas (évêché et peintures murales de la maison des dames de la Foi) ; le 27 septembre après-midi, sortie d'automne avec visite de l'église de Saint-Priest-les-Fougères et du château de Montcigoux ; le 4 août, B. et G. Delluc ont donné une conférence sur l'art à l'abri Pataud à Montferrand-du-Périgord ; le 23 août aura lieu à Cadouin le 10<sup>e</sup> colloque des Amis de Cadouin avec des conférences de Mme Françoise Perret sur les travaux de Jacques-Emile Lafon en Périgord ; de M. Berthier sur des tentatives de fondation d'abbayes cisterciennes en Périgord au XIX<sup>e</sup> siècle ; de B. et G. Delluc sur Jacques-Emile Lafon et la peinture de l'abside de Cadouin et sur les bâtisseurs d'abbayes ; de L. Grillon sur les vols du suaire (suite) ; de M. Amagat sur le prieuré d'Aillac. Les nocturnes de l'abri Pataud (22 et 29 juillet, 5 et 12 août) sont consacrées à l'homme de Néandertal ; le 4 septembre aura lieu à Nontron une soirée organisée par le GRHIN (qui célèbre ainsi son 25<sup>e</sup> anniversaire) au cinéma Louis-Delluc avec une conférence de G. Delluc sur son oncle et la projection exceptionnelle de deux des plus grands films du cinéaste (*La Femme de Nulle Part* et *Fièvre*).

Mme Pénisson, conservateur du musée gallo-romain *Vesunna*, présente, avec des diapositives, ce musée ouvert au public depuis le

12 juillet 2003. Les bâtiments de la cour Fabert ont été éliminés, dégagant ainsi une superbe perspective sur le rempart du bas Empire, au-dessus de la voie de chemin de fer. L'administration du musée est installée dans la maison Taillefer. Mme Pénisson rappelle que le bâtiment est dû à l'architecte Jean Nouvel. C'est un musée de site qui présente les structures dégagées au cours des fouilles et les objets en place dans toute la mesure du possible. Les fouilles ont livré beaucoup de débris de céramique, partout et non seulement au niveau des lieux où les pots avaient été utilisés : en effet, les objets provenant de la maison du I<sup>er</sup> siècle ont été retrouvés dans le remblai élevé un siècle plus tard, sur un mètre de hauteur, pour bâtir la deuxième maison. A titre expérimental, les peintures murales restaurées par Claude Bassier ont été mises en place sans aucun traitement supplémentaire : il s'agit de peintures du 3<sup>e</sup> style pompéien, qui proviennent du premier sondage de 1959. Elles devront faire l'objet d'un suivi minutieux pour voir si les conditions d'exposition sont compatibles avec leur conservation. L'inauguration officielle du musée aura lieu fin septembre.

Mme Barathieu demande pourquoi Vésone s'écrit avec un « n », alors que *Vesunna* est écrit avec deux « n ». Dans toutes les inscriptions latines, *Vesunna* est écrit avec deux « n ». La perte d'un « n » s'est faite au fil des ans.

Mme Pénisson ajoute que l'époque gallo-romaine sera toujours présente au musée du Périgord avec, en particulier, la mosaïque de La Boissière-d'Ans.

Pierre Ortega évoque ensuite l'odyssée des canons qui ont été offerts les 11 et 12 juillet derniers à trois communes de notre département, sur la route dite « des canons » : La Boissière-d'Ans, Brouchaud et Le Moustier. Ces canons ont été posés sur des répliques d'affûts de marine. Il s'agit de trois copies de canons du XVIII<sup>e</sup> siècle, offerts par les descendants de la famille Festugière. P. Ortega rappelle d'abord l'importance des forges en Dordogne jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et cite les principaux travaux concernant l'archéologie industrielle, en particulier les recherches effectuées par nos collègues et publiées dans notre *Bulletin* (notamment par Marcel Secondat ou Yvon Lamy). Au XVII<sup>e</sup> siècle, les canons étaient fabriqués, pour la marine royale, à La Forge d'Ans, essayés à Brouchaud et embarqués au port du Moustier en direction de Libourne et de Rochefort.

Guy Penaud indique que les canons du XVI<sup>e</sup> siècle découverts dans les fouilles de la place du Coderc à Périgueux avaient été fondus à Périgueux : ils sont aujourd'hui place du Thouin.

M. Faurel apporte une information concernant le choix de Brouchaud pour les essais : il s'agissait d'une zone de marécages inhabitée.

Jean-Jacques Gillot évoque ensuite la vie et la personnalité de Paul Lapuyade, collaborateur, condamné par la cour de justice de Périgueux, fusillé le 24 septembre 1945, qui fut aussi agent des services de renseignement de l'armée. Il nous décrit la vie de cet homme, qui fut aussi un agitateur. Dans les années trente, il était gérant de *l'Imprimerie périgourdine*, avec son beau-père, membre de notre compagnie, anticomuniste convaincu, ami de Jean Maubourguet (ce dernier, ancien secrétaire général de la S.H.A.P., dut son salut, après guerre, à la mansuétude de Marcel Secondat, l'instituteur de Plazac, résistant F.T.P., communiste et membre de notre compagnie depuis 1926). En 1940-1941, après son divorce, on retrouve Lapuyade employé au service des pensions de l'Intendance militaire de la place de Périgueux, excellente couverture pour ses activités d'informateur patenté de l'armée sur les milieux politiques de gauche et les communistes (pour plus de détails, voir la notice de l'auteur déposée à notre bibliothèque).

Vu, le président  
Pierre Pommarède

Brigitte Delluc  
secrétaire générale

#### ADMISSIONS de juin 2003 (compléments)

- M. Blanc Pierre, 24520 Saint-Aigne, présenté par le P. P. Pommarède et le P. L. Michelet ;
- Mme Lasserre Françoise, 12, rue A.-Saigne, 24000 Périgueux, présentée par le Dr G. Delluc et le P. P. Pommarède.

#### ADMISSIONS d'août 2003

- M. Simon Jean-Marceau, Les Granges, Creyssac, 24350 Tocane-Saint-Apre, présenté par M. A. Petit et M. J.-R. Bousquet ;
- M. Juliard Michel, 34, rue Victor-Hugo, 24310 Brantôme, présenté par M. R. Naboulet et M. P. Dubuisson ;
- M. Kliber Jean-Stanislas, 14, rue Albert 1<sup>er</sup>, 59140 Dunkerque, présenté par Mme S. Bridoux-Pradeau et M. S. Pommier ;
- Mme Bouillaux Odette et M. Prévost Georges, 100, bd Puy-Rousseau, 24000 Périgueux, présentés par Mme S. Pain et M. J. Pain ;
- M. Beydon Genseric, Sauvagerie, 24460 Château-l'Evêque, présenté par le P. P. Pommarède et M. S. Pommier.

## SEANCE DU MERCREDI 3 SEPTEMBRE 2003

Président : le chanoine Pommarède, président.

Présents : 95. Excusés : 8.

Le compte rendu de la précédente réunion est adopté.

### FELICITATIONS

- Le Groupe de Recherches Historiques du Nontronnais (GRHIN), qui célèbre son 25<sup>e</sup> anniversaire.

### NECROLOGIE

- Paulette Parat, qui a publié, dans notre *Bulletin*, des mémoires importants, en particulier sur les livres de raison et sur les cartes à jouer.

### ENTREES DANS LA BIBLIOTHEQUE

#### **Entrées de livres**

- Goineaud-Bérard (André), 2003 : *Forton de Bressac, chevalier périgordin du Temple, gardien du Saint Graal (1276-1321)*, Périgueux, Pilote 24 (don de l'éditeur)

- Desbrosses (René) et Thévenin (André) (sous la direction de), 2003 : *Préhistoire de l'Europe. Des origines à l'âge du Bronze*, actes du 125<sup>e</sup> congrès national des sociétés historiques et scientifiques, Lille 2000, Paris, édition du CTHS

- Auzias (Léonce), 2003 : *L'Aquitaine carolingienne (778-987)*, Pau, Princi Negue

- Dubourg (Jacques), 2002 : *Histoire des abbayes d'Aquitaine*, Pau, Princi Negue

- Barjou (Jean-Pierre), 1999 : *Jean Lachaud, un humaniste chez les planteurs de tabac*, Périgueux, Fanlac

- Kellerson (Germaine), 1943 : *Poèmes de la fin du jour*, Périgueux, Fanlac.

#### **Entrées de plaquettes, tirés-à-part, manuscrits et documents**

- Blondin (Alain), 2003 : *Les Eglises qui dépendaient de l'abbaye de Saint-Sour de Terrasson au Moyen-Age*, 2 volumes (texte et illustrations), tapuscrit multigraphié (2 exemplaires, dont un offert par l'auteur)

- Musée-atelier du Trompe-l'œil à Périgueux, 2003, plaquette (don du musée)

- *Périgueux, la ville aux quatre musées*, supplément au *Journal du Périgord* n° 102, 2003 (2 exemplaires)
- Sortie du 22 juin 2003 : souvenir des différentes visites, livret et photographies.

### REVUE DE PRESSE

- *Pont-sur-l'Isle*, n° 139, 2003 : la forêt du Landais
- *Documents d'archéologie et d'histoire périgourdines*, 17, 2002 : techniques de production des haches à décor cannelé, site de La Graulée à Bergerac, amphores vinaires découvertes en Dordogne, fouilles 2002 au château de L'Herm, mines et mineurs en Nontronnais
- *La Forge Patrimoine*, n° 13, 2003 : la tannerie sur la Borrèze
- *Lettre de l'Académie des Beaux-Arts*, n° 33, 2003 : le droit d'auteur
- *A.R.A.H. du Pays de La Force*, n° 25, 2003 : la guerre de Trente ans, le presbytère de Gardonne, les prieurés dépendant de l'abbaye de Saint-Martial de Limoges
- *Sud Ouest*, 21 et 27 août 2003 : recherches archéologiques à Cantalouette (Sainte-Alvère), à la Curade (Coulounieix), au château de l'Herm (Rouffignac), place Francheville (Périgueux)
- *La Dordogne libre*, 28 août 2003 : résultat des fouilles préventives boulevard du Petit-Change (Périgueux) : pas de traces significatives de l'aqueduc.

### COMMUNICATIONS

Le président ouvre la séance en saluant la présence de Mme Hélène Duc.



Mme Hélène Duc

Plusieurs dates à noter dans nos agendas : le jeudi 4 septembre à Nontron, célébration du 25<sup>e</sup> anniversaire du GRHIN, avec une soirée exceptionnelle consacrée au cinéaste Louis Delluc (conférence de Gilles Delluc et projection des deux films *Fièvre* et *La Femme de nulle part*, avec accompagnement au piano, au cinéma Louis-Delluc) ; le mercredi 10 septembre, notre soirée bimestrielle sera animée par M<sup>e</sup> Laplagne, qui parlera de *l'Assistance publique en Dordogne au XIX<sup>e</sup> siècle* (sujet de sa thèse de doctorat) ; le samedi 20 septembre, colloque sur Wlgrin de Taillefer aux Archives départementales de la Dordogne ; le dimanche 21 septembre, Journée portes ouvertes au siège de notre compagnie avec un beau programme (visite de notre hôtel, consultation de la *Mémoire du Périgord*, dédicaces, ventes de livres, exposition de dessins de Xavier Arsène-Henry, visites de l'évêché et des peintures murales de la maison des dames de la Foi, buffet campagnard) ; le samedi 27 septembre, sortie d'automne en Nontronnais, avec visites des églises de Saint-Pierre-de-Frugie et de Saint-Priest-les-Fougères et du château de Montcigoux ; les 26 et 27 septembre, à Périgueux et Jumilhac, rencontres d'archéologie et d'histoire du Périgord, organisées par A.-M. Cocula ; du 17 au 24 septembre aura lieu une série de manifestations sur « la route des tonneaux et des canons », entre Nontron et Rochefort (Charente-Maritime), avec le concours du GRHIN. Gilles Delluc fera deux conférences sur la nutrition préhistorique à Hyères le 20 septembre.

Le Dr Biraben a entrepris un travail sur les premiers tracteurs en Périgord. Il recherche tous les documents ou informations sur le sujet. P. Pommarède lui indique que le curé d'Issigeac en a une collection très importante.

Le chanoine Pierre Pommarède présente ensuite un essai d'interprétation des statues extérieures de la cathédrale de Sarlat, illustré par des diapositives. Parmi les explications possibles, il évoque Tobi et son chien, David et Goliath, saint Sévère, patron des tisserands.

Mme Hélène Duc est ensuite accueillie par une « aubade » du président. Originnaire de Bergerac, elle reste très attachée à son pays natal, où elle revient sans cesse. C'est l'objet de son propos. Ses souvenirs d'enfance sont marqués par des odeurs et par des histoires en patois. Elle cite Du Bellay, le professeur Grassé, Sylvain Floirat. Pour Hélène Duc, c'est le poète Pierre Fanlac qui a le mieux exprimé l'amour de son pays natal dans *Ferveur du Périgord*. C'est ce qu'elle a écrit dans un livre qui devrait paraître prochainement.

Vu, le président  
Pierre Pommarède

Brigitte Delluc  
secrétaire générale

*ADMISSIONS* de septembre 2003

- Mme Duc Hélène (membre d'honneur) ;
- Mme Poltorak Jacqueline, 16, rue Jalussagne, 24270 Lanouaille, présentée par M. P. Ortega et le P. P. Pommarède ;
- M. Gaquière Michel, 15, rue Sarrette, 75014 Paris, présenté par Mme J. Bernard et Mme J. Rousset ;
- M. Boccon-Gibod Laurent, 48, rue de Grenelle, 75007 Paris, présenté par M. F. Dujarric de la Rivière et M. M. Bernard ;
- Mlle Chaussivert Marie, 6, quai de la Douane, 33000 Bordeaux, présentée par Mme M. Bénéjean et Mme J. Bernard ;
- M. Chapeyroux Guillaume, ch. 402, rés. AFORES, rue du Ban de la Roche, 67000 Strasbourg, présenté par Mme J. Rousset et M. M. Bernard ;
- M. et Mme Nasse Dominique, 31, Grand-Rue, 92310 Sèvres, présentée par M. X. Calot et M. C.-H. Piraud ;
- M. et Mme Triomphe Michel et Patricia, le Puits-Notre-Dame, place de l'Eglise, 24110 Saint-Léon-sur-l'Isle, présentés par Mme J. Zimmermann et le P. P. Pommarède ;
- M. Auzou Jacques, 37, rue des Grands Chênes, 24750 Boulazac, présenté par M. G. Bojanic et le P. P. Pommarède ;
- Mme Thumerel Anne-Marie, 10, bd Albert-Claveille, 24000 Périgueux, présentée par Mme J. Canhapé et Mme F. Sautet.

SEANCE DU MERCREDI 1<sup>er</sup> OCTOBRE 2003

Président : le chanoine Pommarède, président.

Présents : 99. Excusés : 8.

Le compte rendu de la précédente réunion est adopté.

*FELICITATIONS*

- M. Sébastien Panzini, décoré de la plaque canadienne de Grand Légionnaire.

*NECROLOGIE*

- Suzanne Jalibert

## ENTREES DANS LA BIBLIOTHEQUE

### Entrées de livres

- Couffinhal (Pierre), 2003 : *Beynac en Périgord, un village, un castel, un fleuve...*, Périgueux, Exotypie, Imprimerie Réjou (don de l'auteur)
- Salon (Serge), Savignac (Jean-Charles), 2002 : *Administrations et fonctions publiques en France*, Sirey, Paris, Editions Dalloz (don des auteurs)
- Plongeron (Bernard), Lerou (Paule) (sous la dir. de), 1998 : *La Piété populaire en France. Répertoire bibliographique*, tome VII (Aquitaine-Charentes, Midi-Pyrénées), Brepols, Belgique
- *Actes du colloque sur les sarcophages d'Aquitaine*, Lyon 1986, Belgique, Brepols, 1993
- Boussugues (Jean), 2003 : *Allard*, S.P.H., Périgueux (don J. Lagrange).

### Entrées de tirés-à-part, plaquettes, documents, tapuscrits, documents illustrés

- Delluc (Brigitte et Gilles), 1999 : *El arte paleolitico en Aquitania. De los origenes a Lascaux. Edades* (revista de historia), 6, p. 145-165, photocopie (don des auteurs)
- Gillot (Jean-Jacques), 2003 : *Lapuyade, agent des services de renseignements de l'armée*, tapuscrit inédit (don de l'auteur)
- Cliché d'une toile d'Emile Chaumont conservée à Charleville-Mézières (don Samuel Redonnet)
- Delluc (Dr Gilles), 2003 : *Os et articulations dans la préhistoire. Abstract rhumatologie*, n° 241, p. 4-5, photocopie (don de l'auteur)
- Amicale des pieds noirs de la Dordogne, 2002 : *Le Carnage d'Oran, 5 juillet 1962*, tapuscrit (don J. Lagrange)
- Bannes Gardonne (Pierre de), 2003 : *Essai généalogique sur la maison noble de Banes de Malessé. Le Change (Périgord)*, suivi d'un texte sur : *La famille de Bannes Gardonne. Vicq (Périgord). Filiation*, tapuscrit, textes revus et corrigés, qui remplacent ceux de la brochure entrée dans la bibliothèque en 2002 (don de l'auteur)
- *Index des noms de personnes et de lieux de « Delmas (André), Le Pays de Terrasson pendant le Moyen-Age »*, 2003, par Mme Favaliere d'après l'ouvrage paru en 1960, publication des Sociétés historiques et archéologiques de la Corrèze et du Périgord (don de Mme Favaliere)
- *Index des noms de personnes et de lieux de « Delmas (André), Le Pays de Terrasson du temps de Charles VII à 1789 »*, 2003, par Mme Favaliere d'après l'ouvrage paru en 1964, publication des Sociétés

historiques et archéologiques de la Corrèze et du Périgord (don de Mme Favalier)

- Association pour la sauvegarde de Saint-Antoine-de-Cumond, 2003 : *La Commanderie de Saint-Antoine-les-Aubeterre*, brochure (don J. Faure)

- Souvenirs de la sortie de la société le 22 juin 2003 aux châteaux de Commarque et de la Roque, cliché de J.-C. et C. Monchot (don des auteurs).

### REVUE DE PRESSE

- *Aquitania*, tome 18, 2001-2002 : les céramiques sigillées trouvées à Périgueux, apport des fouilles récentes

- *Cercle d'histoire et de généalogie du Périgord*, 2003, n° 71 : Borrèze, Thonac au XVIII<sup>e</sup> siècle.

### COMMUNICATIONS

Le président ouvre la séance en remerciant nos collègues pour la bonne réussite des activités du mois dernier.

Le 21 septembre, la journée « Portes ouvertes », dans notre hôtel, a accueilli de nombreuses personnes (600, selon la presse, peut-être plus), avec un programme varié. « Les uns ont visité nos installations, des souterrains aux expositions qui avaient été organisées grâce à nos richesses (affiches révolutionnaires, caricatures) ou dues à l'amabilité de Xavier Arsène-Henry ; d'autres interrogeaient l'ordinateur, échangeaient avec les auteurs, achetaient nos publications. Des visites étaient organisées vers les peintures de la maison des dames de la Foi ou vers la résidence de l'évêque. Merci à ceux qui se sont dévoués pour le bon déroulement de cet après-midi. »

Ces manifestations ont permis de mieux faire connaître notre compagnie et de susciter de nouvelles candidatures, en particulier auprès des jeunes. « Nous venons de dépasser les 1 400 membres. Notre trésorier nous assure qu'il ne retrouvera la quiétude que lorsque les derniers retardataires auront versé leur cotisation et que nous aurons atteint le total de 1 500 membres ». Cet objectif n'est pas destiné à surcharger nos salles de séances mais à faire face aux frais liés au bon fonctionnement de notre compagnie (aménagement de nos locaux, charges du personnel, renouvellement des matériels informatique et bureautique). Bien sûr, notre but reste en priorité la sauvegarde et la connaissance des richesses du Périgord.

Notre sortie d'automne, le samedi 27 septembre, a permis de découvrir une région peu connue du Nontronnais : Montcigoux, pour son site et son drame ; les églises de Saint-Priest-les-Fougères et de Saint-Pierre-de-Frugie. Merci à nos hôtes, à M. Bernard et à nos intervenants, MM. Hervé Lapouge, Pierre Ortega et Pierre Brulant.

Pendant la pause, les dessins de Xavier Arsène-Henry, présentés dans la salle Bélingard, sont commentés par le Dr A. Blondin et, dans la bibliothèque, Guy Marchesseau présente une exposition de faiences de Thiviers.

Francis Gires indique que le cabinet de physique du lycée Bertran-de-Born de Périgueux sera présenté prochainement à l'hôtel de la région à Bordeaux. Puis il reviendra à Périgueux pour plusieurs mois. Ultérieurement, il sera installé définitivement au lycée.

Durant le mois d'octobre, Brigitte et Gilles Delluc feront plusieurs conférences : sur les origines de l'art préhistorique dans le sud-ouest de la France à l'Institut de Paléontologie humaine à Paris, dans le cadre de la semaine « Images et Science » organisée par le C.N.R.S. (le 5 octobre) ; sur la nutrition paléolithique, à l'Institut Supérieur Agricole de Beauvais (le 6 octobre) et aux Halles de Dax (le 10 octobre).

Mme Gueydon de Dives, dont la famille est établie en Périgord depuis le XVI<sup>e</sup> siècle au manoir de Dives près de Manzac, après une vie consacrée aux organisations non-gouvernementales dans le tiers-monde, nous annonce la sortie prochaine d'un livre de réflexions qu'elle a intitulé *Un humanisme à la française*, dans lequel elle dit ses expériences outre-mer et son regard sur les relations entre le Périgord et le tiers-monde.

Francis Bernier et Stéphane Capot, directeur des archives municipales de Limoges, nous présentent ensuite François de Pontbriand. Ils décrivent ce personnage comme un véritable « prince maudit » du Périgord, suivant l'expression utilisée par Maurice Druon pour décrire les derniers rois capétiens. L'histoire se passe à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. F. de Pontbriand hérite du château de Montréal en 1540. Son frère, Claude, qui a suivi Jacques Cartier au Canada, aurait donné le nom du château familial à la ville de Montréal. En 1543, F. de Pontbriand devient sénéchal et gouverneur du Limousin. A partir de 1560, les malheurs s'accroissent : sa première femme meurt en 1562, la seconde en 1564, la troisième en 1566. La Bibliothèque Nationale (fonds Périgord, collection Lespine) conserve son testament, établi le 4 octobre 1569, veille de sa mort. Son héritier est alors âgé de

4 ans et demi. Les exécuteurs testamentaires font dresser un inventaire du château de Montréal. Ce document a été découvert en 1886 par M. de Montégut. Le contenu surprenant de certaines pièces conduit MM. Bernier et Capot à s'interroger sur l'influence des troubles liés aux guerres de religion et sur le rôle d'une crainte éventuelle d'une malédiction sur cette famille. Les auteurs rapprochent cette histoire de celle décrite par les minutes d'un procès et la mise au bûcher d'un protestant de Limoges, dont les trois épouses sont mortes successivement.



*François de Pontbriand*

Pour faire suite à cette présentation, MM. Bernier et Capot animeront notre soirée bimestrielle, le mercredi 12 novembre, avec une conférence sur le château de Montréal, à l'époque où il appartenait à F. de Pontbriand.

Guy Marchesseau nous présente ensuite une communication sur la faïence de Thiviers, illustrée grâce à des diapositives. Il commence par un rappel historique sur la céramique. Depuis le Néolithique, les hommes connaissent les qualités de l'argile qui devient plastique quand on ajoute de l'eau et qui durcit en séchant. Les faïences stannifères sont des terres cuites opaques, recouvertes d'un émail opacifié à l'étain. Leur origine se situe au Proche-Orient au VIII<sup>e</sup> - IX<sup>e</sup> siècle. En France, les plus anciennes pièces ont été trouvées à Marseille et sont datées du XIII<sup>e</sup> siècle. En Périgord la production débute seulement au XVIII<sup>e</sup> siècle. A Thiviers, la faïencerie de la famille Dubourdiou s'installe, au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, sous la direction de son fondateur, Nicolas. Elle demeure dans la famille jusqu'en 1907, date de sa fusion avec la faïencerie Demarton, elle-même fondée en 1853 sur l'emplacement d'une tuilerie. Elle ferme définitivement en 1929. De très nombreux gîtes de terre autour de Thiviers fournissaient l'argile qui était trempée, mise à pourrir,

débarrassée de ses impuretés, moulée ou tournée, séchée. Les pièces étaient ensuite plongées dans l'émail stannifère (étain et plomb) en poudre, puis cuites pour obtenir le décor. Le peintre travaillait au jugé sur l'émail cru. Les couleurs étaient plus ou moins faciles à obtenir : un oxyde de cobalt, qui diffuse bien dans l'émail, donne le bleu ; un oxyde de cuivre donne un vert plus ou moins foncé ; un oxyde d'antimoine donne le jaune ; un peroxyde de manganèse (dite pierre de Peyrouse) fournit les traits noirs et les culs noirs. Le rouge, fourni par un oxyde de fer trouvé en Périgord, était peu employé car il est difficile à fixer : c'est le rouge de Thiviers. Les décors de fleurs bleues, avec ou sans cœur jaune, sont classiques mais il existe de nombreux autres décors, certains étant des œuvres de commande. Certains dessins étaient faits à l'éponge, d'autres utilisaient des pochoirs. La datation précise de ces faïences est assez difficile. Les modèles les plus courants sont les assiettes et les soupières.

Pendant ses travaux sur les pigments paléolithiques, effectués avec Gilles Delluc, Brigitte Delluc avait noté que le peroxyde de manganèse était aussi appelé « pierre de Périgueux ». G. Marchesseau n'a jamais rencontré cette dénomination dans le vocabulaire des faïenciers.

Vu, le président  
Pierre Pommarède

Brigitte Delluc  
secrétaire générale

#### *ADMISSIONS* d'octobre 2003

- M. Mme Seugnet Jean-Marie, 30, rue Alsace-Lorraine, 24000 Périgueux, présenté par le P. P. Pommarède et M. M. Bernard ;
- Mme Faucher Nicole, Puyssibot, 24450 Saint-Priest-les-Fougères, présentée par Mme A. Bélingard et M. P. Ortega ;
- Mlle Armagnac Claude, résidence Franconi, n° 10, 24750 Trélissac, présentée par Mme J. Palus et Mme A. Herguido ;
- M. Mme Malige Jean, prieuré de Merlande, 24350 La Chapelle-Gonaguet, présentés par le P. P. Pommarède et M. G. Bastier ;
- M. Dauchez Jacques, 37, quai de la Tournelle, 75005 Paris, présenté par M. J.-P. Boissavit et M. F. Dujarric de la Rivière ;
- Mme Farthouat-Dufraisse Anne, rue d'Isly, 24160 Excideuil, présentée par le P. P. Pommarède et M. J. Gay ;
- M. de La Batut François, 14, boulevard Gambetta, 29200 Brest, présenté par M. G. de La Batut et Mme S. Gueydon de Dives.

## **EDITORIAL**

En 1999, la 3<sup>e</sup> livraison du tome CXXVI de notre *Bulletin* évoquait l'Ecole de Périgueux sous la plume de Jean Riboulet-Rebière. En résonance à cette étude, dans le même esprit, aujourd'hui, cet auteur, illustre artiste-peintre, nous permet de redécouvrir, voir de découvrir pour la plupart d'entre nous, des œuvres peintes mais aussi des dessins et des caricatures.

Ce faisant, outre la présentation justifiée des artistes qui ont trouvé leur inspiration en Périgord, Jean Riboulet-Rebière œuvre à la pérennité et à l'éveil artistique.

Sous la conduite de notre collègue, nous comprenons que ce travail de présentation est aussi destiné à se compléter dans l'avenir par de nouvelles recherches. L'exceptionnelle richesse des collections privées et celle du musée du Périgord rend possible cette quête. Comment ne pas s'en émouvoir et s'en réjouir ? Cela nous fournit une nouvelle occasion de souligner tout son intérêt. Notre ambition consiste à croire que vous partagerez cet enthousiasme.

Aussi, il n'est pas téméraire d'espérer qu'une rétrospective des artistes périgordins pourra être envisagée comme un hommage au passé artistique du Périgord. Mais plus encore, une exposition consacrée à l'œuvre de Jean Riboulet-Rebière permettrait d'apprécier la facture exceptionnelle de son travail. Le public pourrait aller à la rencontre de cet artiste-peintre qui occupe une place unique en France. Ainsi, nous prétendons, grâce à l'oubli et à la méconnaissance des beaux-arts en Périgord, provoquer des initiatives auxquelles nous rêverions.

Les héritiers que nous sommes, de ce patrimoine culturel commun, n'en attendent pas moins !

Marie-Pierre Mazeau-Janot

# Les artistes en Périgord

par Jean RIBOULET-REBIERE

*Suite à l'article évoquant l'Ecole de Périgueux (B SHAP, t. CXXVI, 1999, 3<sup>e</sup> livraison, p. 393-420), notre collègue Jean Riboulet-Rebière nous offre à découvrir peintres, dessinateurs ou encore caricaturistes attachés au Périgord présentés chronologiquement.*

## **Gabriel Bouquier (1739-1810)**

Gabriel Bouquier est né à Terrasson dans une riche famille bourgeoise de notables terrassonnais.

Très tôt, il a le goût du dessin et de la peinture, et c'est par la diligence qu'il gagne Paris, où par recommandations, il fait la connaissance de Greuze au sommet de sa gloire et il se lie d'une grande amitié avec Delacroix qui deviendra plus tard le grand peintre de l'Empire.

S'éloignant de Paris, il préfère alors faire le « voyage d'Italie » : Bologne, Naples et surtout Rome où il reste de 1777 à 1779 pour revenir chargé de multiples croquis de ruines antiques fidèlement et remarquablement dessinées.

Il se marie en 1784.

L'agitation politique de l'époque ne lui laisse guère le temps d'utiliser les documents rapportés de son voyage. On parle de la convocation des Etats généraux. Notable, il rédige ses cahiers de doléances. Puis les événements se précipitant, il est élu à la Convention où il siège parmi les Montagnards et vote la mort de Louis XVI. A l'Assemblée, il se distingue par sa proposition

de l'école obligatoire pour tous ; mais, contrarié par les excès de la Terreur, il se retire définitivement à Terrasson. Après la mort de Robespierre, c'est son oncle curé qui le convertit.

Désormais mystique, il reprend ses pinceaux pour s'adonner à la peinture religieuse avec un succès relatif car il fut bien meilleur dessinateur que peintre. Il mourut en 1810.

Une de ses œuvres remarquables : *La Colonne Trajane*, de style précis un peu sec du dessinateur dans cette remarquable étude où la géométrie est compensée par la spirale du décor de la colonne et des petits personnages qui l'entourent (dessin à la mine de plomb, Musée du Périgord)

Voir R. Larivière, *B SHAP*, t. CXI, 1984, p. 151-161 et t. CXV, 1988, p. 109-119.

### **Pierre Bouillon (1776-1831)**

Il naît en 1776 à Thiviers, où son père est maître menuisier-ébéniste travaillant pour le marquis de Jumilhac. Remarquablement doué, il apprend d'abord la sculpture sur bois, sculptant portes et meubles dans l'atelier de son père, décors souvent réalisés d'après ses propres dessins. Il est tellement passionné que le marquis le remarque, le prend en amitié et l'emmène à Paris pour le faire admettre dans des ateliers d'artistes.

Avant d'apprendre à peindre, il lui faut continuer à beaucoup dessiner. C'est grâce à cette protection qu'il obtient d'être envoyé à Rome où Colbert a installé en 1666 dans l'hôtel Mancini une « Académie française » pour que nos artistes viennent y étudier l'Antiquité. C'est à cet hôtel que succèdera la célèbre Villa Médicis en 1801, grâce à Napoléon Bonaparte, premier consul.

Peu fortuné, Bouillon est ce que nous appelons aujourd'hui un « boursier ». Il le mérite, c'est un bourreau de travail et de connaissance, féru de mythologie et d'histoire ancienne, préférant les maîtres grecs et latins qui inspirent ses compositions, dont la plus célèbre considérée comme son chef d'œuvre s'intitule *La mort de Caton d'Utique*, adversaire de Jules César qui, vaincu, se perce le cœur de son épée.

Il semble avoir traversé la Révolution et l'Empire sans avoir à en subir les événements. Il laisse trois gros volumes de dessins dits *Le Musée des antiques* comportant 382 planches. Marié, il a un fils architecte, qui dessine et réalise la préfecture de Périgueux sous Napoléon III.

Il meurt en 1831 et ne peut voir réaliser l'œuvre de son fils.

Le Musée du Périgord possède le dessin et la mine de plomb rehaussée de blanc de *La mort de Caton d'Utique*. Presque à la limite de la démesure ce dessin est une esquisse du tableau qui lui vaut le Grand prix de Rome en 1797.

## Jacques-Emile Lafon (1817-1886)

Il est né à Périgueux. A la fin de ses études faites au Lycée, à l'âge de 16 ans, il part à Paris pour travailler dans l'atelier de Gros où il reste deux ans, jusqu'au suicide de son maître. En 1835, il entre dans l'atelier de Paul Delaroche dont il subit fortement l'influence en l'initiant pour toujours à une peinture hyper-académique.

Ayant échoué au Prix de Rome, il quitte Delaroche et, à partir de 1840, il se consacre à la peinture religieuse. C'est un peu avant, en 1838, qu'il a réalisé une suite de dix tableaux profanes pour le théâtre de Périgueux, maintenant disparus, sans doute lors de la démolition de ce théâtre, place André-Maurois, en 1954.

En 1865, il réalise une commande de plusieurs portraits et en 1867 à Rome il peint *La bataille de Mentana*. Le pape, venu l'admirer dans son atelier, en fait d'ailleurs l'acquisition pour la pinacothèque du Vatican.

En 1872, il est nommé directeur du musée et de l'école des Beaux-Arts de Tours. Il prend ensuite sa retraite à Solesmes où il a déjà séjourné. La vie provinciale lui étant insupportable, il revient à Paris. Sa santé s'étant rapidement dégradée, il meurt en mars 1886.

Son œuvre importante est présente dans de nombreux musées. Sa peinture est d'un classicisme froid, il lui manquait seulement le génie créateur et la capacité de conférer la vie.

Une de ses décorations majeures demeure l'église Saint-Sulpice à Paris. Pour Périgueux, il réalise pour la cathédrale Saint-Front le Chemin de Croix : 14 stations très sulpiciennes peintes à l'huile avec des rehauts d'or.

La municipalité de Périgueux voulut bien l'honorer en donnant son nom à une des plus belles rues du quartier de la Cité.

Le musée de Périgueux possède un autoportrait à l'huile dans un ovale de 0,72 x 0,57 où sa Légion d'honneur éclate au milieu de teintes sourdes.

## Jean Georges Pasquet (1851-1936)

Natif de Périgueux, il quitte cette ville sa scolarité terminée pour rejoindre Paris où il devient l'élève de peintres reconnus comme Boulanger, Jules Lefebvre et l'orientaliste Benjamin Constant qui influencera sa palette.

Revenu à Périgueux, il est fort occupé par son professorat à l'école municipale de dessin, école au début très voyageuse par manque de locaux attribués et qui doit subir de fréquents déplacements avant de se fixer définitivement dans l'immeuble construit rue de Varsovie. Il est alors le directeur, se réjouissant d'avoir toutes les commodités nécessaires dans des salles claires permettant de travailler sérieusement les arts.

Peintre classique, il a une grande production de paysages qu'il affectionne particulièrement en exploitant les leçons de l'impressionnisme. On lui doit aussi de nombreux dessins et de sensibles aquarelles.

Il expose régulièrement aux manifestations de la société des Beaux-Arts de la Dordogne dont il est un membre influent.

Sa famille conserve une grande partie de ses œuvres et nombre de ses toiles sont dans des collections particulières à Périgueux et Chancelade notamment.

C'est dans son logis, au 30, boulevard de Vésone, qu'il meurt le 12 juin 1936.

### **Georges Darnet (1859-1936)**

Né à Périgueux, il habite successivement dans la vieille ville, rue Mauvard, puis rue Lamartine, rue Eguillerie et termina sa vie au n° 9 de la rue de La Boétie.

Il fait de bonnes études dans notre ville et est pensionnaire des Beaux-Arts de Paris. Il est secrétaire du Salon des Artistes Français où il obtient une grande médaille pour un de ses premiers envois.

C'est alors qu'il regagne définitivement Périgueux où il devient professeur à l'école de dessin sous l'œil attentif autant qu'amical de Pasquet.

Il est rapidement connu comme un paysagiste, dont les œuvres sont cependant beaucoup moins colorées que celles de ses amis de l'Ecole de Périgueux. Sa peinture est un peu « plate » mais ne manque cependant pas de charme, ayant profité de la leçon des maîtres dont il fut l'élève appliqué : A. Hébert, Baudit et Auguin.

Le président de l'époque de la Société des Beaux-Arts de la Dordogne, le Dr Cruzel, parle ainsi de sa peinture : « L'horizon de nos campagnes, la ligne harmonieuse de nos collines, le reflet des bouleaux diaphanes se reflétant sans les étangs, lui inspirèrent des toiles en demi-teintes imprégnées de douceur », souvent traités en grands formats.

Animé d'une foi profonde, il a très tôt compris qu'une vie bien remplie est faite de probité et de charité.

Il décède en 1936, la même année que son ami Pasquet avec lequel il a souvent travaillé.

### **Paul Leroy (1860-1942)**

Quoique ne pouvant être qualifié de peintre périgourdin rattaché à l'Ecole de Périgueux, nous ne pouvons ignorer Paul Alexandre Leroy qui a beaucoup peint lors de ses séjours en Périgord, où il a des attaches familiales.

Né à Odessa d'un père tailleur, il y passe toute son enfance et est inscrit dès l'âge de 14 ans à l'école des Beaux-Arts de cette ville.

Quand sa famille revient définitivement à Paris, il entre à l'école nationale des Beaux-Arts, dans l'atelier de Cabanel, et, dès 1880, à l'âge de 20 ans, il expose son premier tableau au Salon des Artistes Français *Le portrait de sa mère*.

Deux ans après, il obtient une médaille de 3<sup>e</sup> classe, pour son tableau *Jésus chez Marthe et Marie*, et une bourse qui lui permet son premier séjour pictural en Italie où il se passionne pendant neuf mois pour les grands peintres classiques. Au retour, à deux reprises, il tente le prix de Rome dont il obtient successivement le 3<sup>e</sup> et le 2<sup>e</sup> Grand prix.

Mais son rêve est l'Orient par lequel il se sent particulièrement attiré. Pour cette raison, il renonce à être pensionnaire de la Villa Médicis.

Son prix du Salon des Artistes Français de 1884, en récompense de son tableau *Mardochee*, lui permet de voyager à nouveau aux « frais de l'Etat » pendant deux années : Constantinople, l'Égypte et, en 1885, l'Afrique du nord (Alger, Biskra, El Kantara, Constantine et Tunis).

Fidèle sociétaire des Artistes Français, il y expose chaque année ce qui lui vaut en 1888 une médaille de 2<sup>e</sup> classe. Avec ses amis, Charles Cottet, Charles Landelle, Georges Roquegrosse et d'autres, il fonde la Société des peintres orientalistes français et, en 1900, il reçoit la médaille d'argent de l'exposition universelle.

Marié en 1904, son voyage de noces est son dernier séjour à Biskra où il a tant d'amis et de souvenirs. 1906 et 1909 voient sa famille s'agrandir par la naissance de ses deux fils Alfred et Sacha. C'est au titre des Beaux-Arts qu'il est fait chevalier de la Légion d'honneur en 1908 – à la suite des achats faits par l'Etat entre 1882 et 1908.

A partir de 1900, il parcourt ou séjourne en province, allant de découverte en découverte : la Savoie, la Provence, la Creuse, la Touraine, le bassin d'Arcachon... Ses plus longs séjours sont réservés au Périgord où il a des attaches familiales, notamment à Saint-Léon-sur-Vézère et Périgueux où, en dehors de ses tableaux champêtres, il doit satisfaire à de nombreuses commandes de portraits de notables ou de membres des plus grandes familles locales. Portraits toujours dans leurs salons, pour la plupart inconnus du grand public.

A la fin de la Première Guerre mondiale, il écrit un savant *Traité de peinture* qui n'est publié qu'en 1947. En 1936, il rédige ses souvenirs d'enfance à Odessa, d'étudiant aux Beaux-Arts et de tous ses voyages (non publié, archives familiales).

Brillant polyglotte, il parlait et écrivait couramment le russe, l'allemand, l'italien et l'arabe qu'il avait appris à l'école des Langues orientales.

Deux dons d'un grand intérêt furent faits au musée du Périgord. Le premier est de son fils Alfred Leroy de Paris, ancien attaché à la conservation du musée du Louvre et historien d'art. Cette œuvre porte le titre *Réunion de famille un jour à Saint-Léon-sur-Vézère* : dans un jardin ensoleillé, un enfant,

dans un landau, est entouré de personnages dont au premier plan le commandant Léo Borne, beau-frère de l'artiste, membre fondateur du musée militaire et mainteneur du Félibrige, figure périgourdine entre 1898 et 1921. Cette peinture est une très belle vision impressionniste dans la tradition des Bazille et Renoir, avec des tâches de lumière colorée à la Léon Félix.

Le deuxième don, plein de charme, est une belle composition équilibrée aux coloris chatoyants et délicats intitulée *Le troubadour Bertran de Born chantant ses sirventès aux nymphes d'Hautefort*. Il s'agirait en fait en petit format de l'étude d'un tableau qui était exposé à la mairie d'Excideuil et qui fut acquis par l'Etat au Salon de 1909.

Il faut aussi savoir qu'un de nos éminents collègues, membre de la Société historique et archéologique du Périgord, possède par filiation une étude au format 27,5 cm x 40,5 cm, *La prière de l'Enfant Dieu*, aux tons chatoyants pourpre et orangé à la limite du réel, et un excellent portrait sur une toile 65 cm x 54 cm portant la mention du peintre « L'abbé Morel, son ami. Paul Leroy anno 1910 ».

Il décède en 1942, laissant une importante œuvre classique.

Inscrit au Bénézit, tome 5, p. 536.

(documents de Mme Tunc et archives J.-M. Bélingard (†))

## Récompenses

### Ecole des Beaux-Arts

- 1878 médaille au concours d'anatomie
- 1879 3<sup>e</sup> médaille au concours de figure dessinée d'après nature  
3<sup>e</sup> médaille au concours de figure dessinée d'après l'antique  
3<sup>e</sup> médaille au concours de composition
- 1880 3<sup>e</sup> médaille au concours d'archéologie romaine
- 1881 3<sup>e</sup> médaille au concours d'archéologie égyptienne  
Mention au Prix Jauvin d'Attainville (peinture historique)
- 1882 2<sup>e</sup> second Grand Prix au concours de Rome (*Mathatias refusant de sacrifier aux idoles*) ; médaille d'or, acquis par l'Etat

### Salon des Artistes Français

- 1882 médaille de 3<sup>e</sup> classe (*Jésus chez Marthe et Marie*)  
Bourse de voyage
- 1884 Prix du Salon (*Mardochée*)  
1<sup>er</sup> second Grand Prix au concours de Rome (*Le serment de Brutus*) ; médaille d'or, acquis par l'Etat
- 1885 médaille de 3<sup>e</sup> classe à l'Exposition universelle d'Anvers (*Mardochée*)
- 1888 médaille de 2<sup>e</sup> classe (*Portrait de son Père, La mort de La Tour d'Auvergne*)

- 1889 médaille de bronze à l'Exposition universelle
- 1900 médaille d'argent à l'Exposition universelle
- 1908 chevalier de la Légion d'honneur
- 1909 *Intérieur saharien* ; une vieille femme arabe et une jeune assise, des pigeons au premier plan ; M. Pautoberge à Montignac
- 1912 *Jetée de la place Thiers à Arcachon* ; étude avec une pinasse rouge ; M. l'abbé Morel
- 1923 *La prière de l'Enfant Dieu* ; panneau de 6
- 1923 *Coucher de soleil* ; toile de 5, réplique d'une étude de Siout
- 1923 *Vue de Périgueux* ; sur la route de Champcevinel ; panneau de 4 ; M. l'abbé Morel
- 1923 *Jeune fille* ; toile de 8, p
- 1923 *Jeunes filles à la Séguia* ; toile de 6 f
- 1924 *Petite fille à la fontaine* ; toile de 8
- 1924 *Jeune fille arabe lavant dans une séguia* ; toile de 10 p ; entre des murs de terre
- 1924 *Vue des collines de la Cadière* ; prise de la plage des Lecques ; toile de 10 fig
- 1924 *Jeune fille aux pigeons* ; Mme Mercier
- 1925 *Le désert à Biskra* ; toile de 10 ; M. Mercier

### **Périgueux**

Entre 1904 et 1924, Paul Leroy séjourne fréquemment à Périgueux ou aux alentours. Son beau-frère le colonel Léo Borne, fondateur du Musée militaire de Périgueux, s'étant installé d'abord à Saint-Léon-sur-Vézère puis à Périgueux même. A l'occasion de ces séjours, il rencontre des amateurs d'art qui lui achètent des tableaux et lui commandent des portraits, dont :

- 1910 Mme Dulac
- 1910 Mme Caüzac
- 1910 MM. Chameralat
- 1910 l'abbé Morel, aumônier de l'hospice de Périgueux
- 1910 Mme de Fremont
- 1910 Mme Decoux-Lagoutte
- 1919 M. de Presle, capitaine de Dragons
- 1919 Mme de Presle, née Burin des Rozières
- 1919 M. Saint-Martin
- 1919 M. Saint-Martin, à Trélissac
- 1919 M. Saint-Martin, lieutenant aviateur
- 1921 M. H. de Presle
- 1924 Mlle de Presle
- 1924 Mme de Broves
- 1924 Mme la comtesse de Lestang de Chastaigner, allées de Tourny, née Bonne de l'Estang d'Hust
- 1924 M. de Frogeaux
- 1924 Mme Roques

## Georges Goursat dit Sem (1863-1934)

Né à Périgueux en 1863, il est l'aîné d'une famille nombreuse, commerçante depuis plusieurs générations, dont les entrepôts d'épicerie sont installés place Francheville.

Né avec un crayon dans la main, il n'a d'autres jeux que de dessiner, gribouiller et très vite attraper instinctivement la ressemblance du modèle.

Dès l'âge de 15 ans, il donne ses premiers croquis au petit journal satirique *L'éventail de Périgueux*. Il devient dès lors le dessinateur attitré qui fait rapidement augmenter les ventes, au point qu'il est sollicité par d'autres revues, *L'entracte périgourdin* et *Périgueux illustré*, car il commence à être très connu et apprécié.

Il part pour Bordeaux où il vit alors quelques années et, publiant des albums, il s'y fait rapidement connaître. S'étant adoptés l'un l'autre, c'est entre Sem et Bordeaux une véritable histoire d'amour. Il y a de fidèles amitiés.

Mais pourquoi avoir choisi Sem pour pseudonyme ? C'est par admiration, référence et amitié pour le célèbre caricaturiste Amédée de Noë, qui par jeu de mots, s'était dit Cham, celui-ci étant le fils du patriarche Noë qui, dans le récit biblique, a deux frères, Sem et Japhet. Lui c'est Cham qui se prononce Cam et Goursat est Sem.

Comme on ne réussit qu'à Paris, il y « monte » à 37 ans après son dernier voyage à Londres. En 1904, il est fait chevalier de la Légion d'honneur.

C'est la belle époque. Sa notoriété est immédiate, chroniqueur de la vie mondaine, aux courses. Il y rencontre le prince de Galles, l'Agha Khan et autres têtes couronnées car il est flatteur d'être portraituré, caricaturé, par lui.

En 1914, ayant dépassé l'âge de porter les armes, il devient correspondant de guerre. Il introduit plus que le courage et la misère des soldats dans les tranchées. Il réalisera un magnifique portrait de Georges Clemenceau alors chef du gouvernement. Il publie deux émouvants albums de *Croquis de guerre*.

De retour à Paris, Sem vit intensément les Années folles, celles de cabarets et des tangos qu'il croque dans de nouveaux albums.

Laissant une œuvre considérable d'une qualité artistique qui le classe dans les plus grands, il meurt brutalement à Paris en 1934.

De son œuvre, il faut absolument se souvenir des inénarrables menus de chez Maxim's qui sont une anthologie des boulevardiers de l'époque.

## Léon Félix (17 août 1869-1940)

Né à Périgueux, successivement élève de Bonnat, Cormon et Tony Robert-Fleury, il est reçu en 1894 au Salon des Artistes Français où il obtient une médaille de 3<sup>e</sup> classe en 1898 et de 1<sup>re</sup> classe en 1903. Peintre de grand talent, il est déclaré « hors concours » en 1905, lors d'une exposition

internationale à Liège, tant son envoi domine les autres. Il reste un maître du portrait et on lui doit quelques magnifiques effigies de ses contemporains. C'est en 1908 qu'il obtient le prix très convoité Marie-Bashkirtseff.

Nous connaissons de lui deux autoportraits en buste, l'un où en costume de ville il est coiffé d'un grand chapeau, l'autre en tenue d'atelier, blouse blanche au grand col.

Le Musée de Périgueux possède plusieurs de ses œuvres majeures dont une *Leçon de tricot*, dans un jardin sous les arbres, une grand-mère et sa petite-fille ; cette œuvre nous permet de savourer avec quelle sensibilité et quelle maîtrise sont traitées ces taches de soleil qui, transperçant les frondaisons, éclaboussent le sol de taches de lumière. C'est un grand moment d'émotion.

Le 5 janvier 1940, à 71 ans, après avoir connu le transfert des Alsaciens en Périgord, il s'éteint doucement dans son domicile de la rue Chanzy.

### **Léonard Jousen (1870-1959)**

Léonard Jousen naquit à Château-l'Evêque en février 1870. Attiré par l'enseignement, il fait ses études à l'école normale d'instituteurs de Périgueux.

Ses premières expériences professionnelles lui font découvrir et aimer de petites communes rurales, le charme agreste de leurs paysages, qui deviendront l'essentiel de son inspiration picturale.

Homme droit et loyal, sa carrière est interrompue par la guerre de 1914-1918 où il est engagé volontaire dans l'Infanterie en 1915. Réformé, il parvient néanmoins, par la suite, à se faire admettre dans l'aviation, où en service commandé il abat un avion ennemi. Il est très grièvement blessé ce qui lui vaut la médaille militaire avec une magnifique citation. A la fin de la guerre, il est instructeur au camp de Cazaux.

Homme de cœur, il épouse en secondes noces une veuve de guerre mère de quatre enfants pour lesquels il devient un père exceptionnel.

C'est quand il est nommé à l'inspection académique, où il passe 30 années, qu'il commence à établir des relations d'amitié avec des peintres périgourdins, et particulièrement Jean-Louis Daniel qui le fait s'épanouir dans sa sensibilité de peintre. D'ailleurs il le considéra toujours comme essentiel dans sa formation artistique, comme « son maître ». Il s'affirme dans sa technique et sa peinture toute de douceur reflète bien la poésie qu'il retrouve dans les bords de l'Isle et ses paysages de Corrèze, de bruyères, de grands arbres, d'eaux vives et d'étangs. Son œuvre est abondante et pour la plus grande partie conservée par sa famille dont un excellent autoportrait.

D'après un critique local de l'époque, depuis longtemps tombé dans l'oubli, sa « palette [est] composée de jaunes lumineux et de verts acidulés qui n'appartiennent qu'à lui, usant dans sa toile de dégradés assourdis qui font le charme ».

Il est certain que ses premiers essais sont un peu « Barbizon » dont il se dégage très vite quand il connaît Daniel et assimile le post-impressionnisme des Prugent, Chaumont et autres, mettant tout à fait à part Dessales-Quentin, car si leur amitié était faite d'admiration réciproque, leurs techniques étaient complètement différentes.

Membre de la Société des Beaux-Arts de la Dordogne, il en est longtemps le secrétaire général où il sait se révéler un animateur précieux qui s'efforce toujours avec beaucoup d'altruisme à parrainer les jeunes peintres qu'il veut encourager et promouvoir. Pour vendre leurs premières œuvres il leur répète sans cesse le mot de Renoir : « Il ne faut pas seulement savoir faire, il faut aussi le faire savoir ». Il s'y employait de tout son cœur.

A 75 ans, barbe blanche, veste d'artiste, il est toujours d'humeur égale, alerte de corps et d'esprit. Dans son atelier de la rue du Puyrousseau, il continue de peindre des natures mortes, des fleurs de son jardin et reprend ses anciennes pochades qu'il agrandit, et ce jusqu'à 89 ans où il rejoint sa dernière demeure à Château-l'Evêque.

Il participe à la fondation des Amis de Brantôme en 1932 dont le premier président actif fut le peintre Martrinchart, conservateur du musée de Libourne, avec Dessales-Quentin. Il y expose en 1953 :

*Sous-bois (premières feuilles)*

*Vieille maison à Carennac*

*La mare aux lentilles. Donjon et château de Bourdeilles*

Au salon du 25<sup>e</sup> anniversaire des Amis de Brantôme en 1957 :

*La Double à Echourgnac*

*Paysage à Campniac*

*Paysage corrézien*

Pour mémoire, il lui fut consacrée une rétrospective de ses meilleures œuvres au 60<sup>e</sup> salon des Beaux-Arts à Périgueux

- 1921 *Le jardin de Sainte-Ursule*
- 1922 *Cascatelle au pont de Gimel*
- 1926 *Calvaire à Saint-Augustin*
- 1929 *Paysage (Hauts de Chamiers)*
- 1932 *Etude d'hiver en Périgord*
- 1932 *Pont de la Beauronne*
- 1934 *La Double près d'Echourgnac*
- 1935 *Maisons à Carennac*
- 1936 *Coin de village*
- 1938 *Contre-jour à Périgueux*
- 1938 *Ferme près de Périgueux*
- 1942 *Sous-bois à Borie-Petit*
- 1945 *Pavillon de Saltgourde*
- 1951 *Les grandes arcades*

1951 *Les Monédières*

1957 *Le Camp de César*

*Le Pont cassé*

*Cathédrale Saint-Front*

*Le moulin du Chambon*

*Le moulin de Rognac*

*Abbatiale de Chancelade*

*Escalier à Rozier d'Egletons*

*Pavillon thermal à Miers*

*Autoportrait*

Figure au salon périgourdin de 1925 et en 1932 au salon des Artistes Français.

### **Camille Merlaud (1877-1957)**

Il naît à Verteillac en 1877. C'est un parfait autodidacte qui à l'âge de 4 ans dessine parfaitement une batteuse avec sa locomobile, et continue enthousiaste avec les couleurs que peuvent lui offrir les membres de sa famille éblouis par ses facilités. Il réinvente une nouvelle manière d'interpréter les scènes rurales qui seront l'essentiel de sa production. Les titres donnés à ses œuvres ne peuvent que nous conforter dans sa démarche : *La plumeuse d'oie*, *Le casseur de pierres*, *Les couvreurs*, *La javieuse*, *La rentrée des chevaux des labours* et tant d'autres. Beaucoup de ses peintures à l'huile ne portent que la mention *Paysage* et quoique d'inspiration périgourdine il semble difficile de les situer exactement.

Pendant la guerre de 1914-1918, il travaille beaucoup l'aquarelle ne nécessitant qu'un minimum de matériel. Il dessine et pratique le pastel, ce qui nous vaut des petites études de paysages, des programmes de concerts, des menus et des silhouettes de compagnons de tranchées.

De retour, il reprend le pinceau et expose régulièrement à Paris au salon des Indépendants, en Hollande et en Angleterre, sans oublier le salon des Beaux-Arts de la Dordogne dont il est un fidèle.

Sculpteur, il laisse des œuvres de terre cuite dont la plus connue demeure son *Vieux poilu soutenant son fils blessé* qui servit de modèle interprété pour plusieurs monuments aux morts. Citons aussi le *Manant d'autrefois*, et ses *Chercheurs de truffes avec sa truie*.

Pour avoir magnifié le monde rural, il reçoit la décoration du Mérite agricole.

Artiste complet, son désintéressement fait que la plupart de ses œuvres sont aujourd'hui dispersées ou perdues de vue et qu'il est impossible d'en établir le catalogue raisonné.

## Louis Mercier (4 septembre 1879 - 25 juin 1963)

Son père, négociant, étant établi en Creuse, c'est à Guéret que Louis Mercier voit le jour. Il se révèle très vite un enfant éveillé, curieux de tout et qui aime parcourir la campagne en dessinant et ramassant des cailloux ou des fragments qu'il ne savait pas encore identifier. A l'adolescence, il s'ouvre à la culture, il a déjà finesse et sens du détail et il acquiert rapidement des connaissances en astronomie. En dehors de ses goûts picturaux, il commence à s'intéresser à l'archéologie qu'il développe plus tard, quand il habite Chancelade, où il passe presque toute sa vie.

L'essentiel de sa formation et des techniques artistiques date de son époque de Guéret où il fréquente l'école municipale de dessin. Il y est l'élève du peintre moral Baschet et plus tard de François Schummer, professeur à l'école des Beaux-Arts de Paris.

Toutes les recherches le passionnent : dessin, peinture à l'huile, gouache, aquarelle et émaillage. Pour ce faire, il installe son atelier dans une maison située dans l'actuelle rue du 19-Juin-1945 à Chancelade. Il a bricolé un four rustique, sorte de fût de 50 cm posé sur un trépied. Et c'est là qu'il réalise la plupart de ses émaux, certains signés Mercier et d'autres Mancy. La première lettre faisant référence à son nom et la suite Ancy partie du nom de jeune fille de sa mère que portait un ancêtre maternel à la Révolution française et qui lui avait été attribué pour le protéger sous la Terreur.

Sa peinture, quelquefois très Arts Déco 1925, avec de grands aplats de couleurs douces fait souvent penser à Puvis de Chavannes, alors que ses aquarelles avec des couleurs plus affirmées sont presque post-impressionnistes comme on peut le voir pour celles des Andrivaux qui lui étaient très chers.

Ses œuvres sont très dispersées et, malgré sa production, beaucoup ont disparu ou leurs traces ont été perdues.

Mais son cheval de bataille et ses meilleures réalisations demeurent ses émaux aux coloris ardents et somptueux faits de cramoisis éclatants, de bleus royaux, d'émeraudes vives, de blancs candides comme des glaciers au soleil. Le feu a travaillé pour lui.

Le musée du Périgord est riche d'émaux offerts par son épouse après son décès : *Fleurs et papillons*, *Paysan périgourdin*, *Le matin des colombes*, *Œdipe et Antigone sur le chemin de Thèbes* (circa 1930).

Un de ses émaux majeurs est dans une collection privée. Il représente un violoniste en tunique grecque au bord d'un lac, traité dans des mauves évanescents (support en cuivre en hauteur au format vertical 29 cm x 15 cm, portant au dos « composition L. Mercier, émailleur, 1926, atelier de Chancelade ». Il fut exposé au 68<sup>e</sup> salon de la Société des Beaux-Arts de la Dordogne pour son centenaire en 1985.

Il réalise un chemin de croix pour l'abbaye de Merlande.

Mais en dehors de sa peinture, son goût de l'archéologie le fait participer aux fouilles de Raymonden nord (Chancelade, 1935-1936) et de Rochereil (Grand-Brassac) vers 1937. C'est cette même année qu'il assistera à la découverte du squelette de Rochereil. En 1938, il participe à la découverte d'objets de fouilles de Jean Bouyssonnier et de quelques autres provenant des fouilles Jude à Rochereil (information F. Couturas, Musée du Périgord).

C'est après sa mort que sa veuve offrira son matériel provenant de fouilles au Musée du Périgord en 1964.

Pour mémoire, c'est en 1929 qu'il devient membre de la SHAP.

Il exposera ses œuvres aux salons périgourdins de 1925 à 1954.

### **Titres des œuvres exposées**

#### **Huiles**

*Dans la paix, chapelle de Chancelade*

*Intérieur de châtaigneraie*

*Printemps*

*Au temps de Vézone*

*Derniers rayons (Creuse)*

*Avant la pluie, printemps*

*Coin de parc*

*Portrait du père P.*

*Andrivaux*

*Chapelle-Gonaguet*

*Printemps à Grignols*

#### **Emaux**

*Portrait de mon père*

*Petit plat décoratif*

*Narcisses*

*Fontaine décorative*

*Les trois douleurs*

*Souvenir de la Creuse*

*Le vieux serviteur*

*Nature morte à la draperie*

#### **Aquarelles**

*Chapelle romane Chancelade*

*Petit coin à Chancelade*

*Chapelle de Chancelade*

*Les Andrivaux*

#### **Gouache**

*Beauronne*

## **Julien Saraben (1892-1979)**

Il naît au Havre le 12 juillet 1892. Son père et sa mère sont déjà artistes reconnus. Il lui paraît donc naturel, après ses études secondaires dans le chef-lieu de la Seine-Maritime, de continuer par l'école des Beaux-Arts de la même ville. Puis, il part pour Paris où il entre dans l'atelier de Robert Colin dont sa peinture restera toujours marquée.

C'est à la veille de la guerre de 1914 qu'il est reçu à son premier degré de professorat de dessin.

Il est alors dans l'atelier de Deshayes et il travaille à de nombreux décors de théâtre, opéra, opéra comique, Folies-Bergère et vaudevilles lyriques.

En 1920, continuant de peindre, il commence sa carrière d'enseignant nommé au collège de Soissons.

En 1927, après l'obtention de son 2<sup>e</sup> degré, il est nommé professeur au lycée de garçons de Périgueux, en 1931, directeur de l'école municipale de dessin et en 1937 professeur à l'école normale. Simultanément, il est promu pour occuper des fonctions de conservateur du musée du Périgord où il est installé dans cette fonction en 1942. En 1958, il abandonne musée, école normale et lycée pour peindre à plein temps.

Au cours de sa vie, il a eu l'occasion de connaître Renoir, Mounet-Sully et Dorival.

Son violon d'Ingres est tout simplement le violon dont il joue fort bien au théâtre Sarah-Bernard, habitant alors Paris. Toutes les techniques lui sont connues (dessin, gravure pour illustrer de nombreux ouvrages chez divers éditeurs) et il fut l'un des douze membres fondateurs des Indépendants bordelais.

Même si sa peinture demeure scolastique, elle n'en est pas moins plaisante. Le musée du Périgord nous en donne l'exemple par une gouache intitulée *Vieille rue à Périgueux* et une tempera intitulée *Marché en Corrèze*.

A son décès en 1975 il ne laisse que des regrets à ses nombreux élèves.

## **Pierre de Lestrade (1901-1977)**

Il est surtout caricaturiste.

Né d'une vieille famille de la noblesse périgourdine, dans leur demeure de la rue Romaine, il fait traditionnellement ses études à l'institution Saint-Joseph.

Très jeune, il s'intéresse à la peinture et au dessin qui sera pour lui la meilleure manière de s'exprimer.

Autodidacte, ses parents ayant un jour demandé à un de leurs amis peintre de lui donner des conseils pour diriger sa formation, celui-ci, quoique très jeune, aurait répondu, avec une assurance qu'il conservera toute sa vie, qu'« un arbre pour donner de bons fruits n'a pas besoin de greffe ».

On connaît quelques tableaux de lui, comme quelques cartons de tapisserie délicieusement colorés, mais son humour s'exprime mieux dans la caricature qui l'inspire constamment puisqu'il rencontre des modèles à tous les coins de rues de Périgueux, il les brocarde alors spirituellement avec une telle gentillesse que les « caricaturés » sont les premiers à en rire. Sa malice toujours en éveil, il nous laisse en dehors des albums publiés, des bandes dessinées à la manière de la tapisserie de Bayeux qui sont des morceaux d'anthologie. En voir pour preuve, à sa manière la célèbre leçon d'anatomie de Rembrandt, avec les sommités médicales de son époque : les Gadaud, Delbès, Arlet... tous en robe noire avec une fraise amidonnées leur enserrant le cou. Ou le fameux *Enterrement de la municipalité de notre ville après de nouvelles élections*. Sur cette longue bande, pas moins de cent vingt personnages où le grand jeu après sa parution sera de mettre un nom sur ceux qui y figurent.

On ne peut oublier non plus une de ses œuvres « phare » *Le général de Gaulle roi de la R.F.* Dans le cadre solennel de sa représentation officielle, il lui donne les attributs royaux des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, son visage évoquant le pouvoir régalien dans un format ovale on ne peut plus classique.

Il aurait mérité une meilleure audience mais il était incapable de s'imposer une discipline, il aimait se laisser vivre, décourageant un peu les bonnes volontés qui auraient voulu l'aider.

Il reste à Périgueux jusqu'en 1950, vécut à Paris et résida en Corrèze à Meyssac jusqu'à son décès en 1977.

## Jean Lapouge (1921-1990)

C'est à Saint-Barthélemy-de-Bussière aux confins de la Dordogne et de la Haute-Vienne qu'il naît en 1921. Il fait ses études à l'école professionnelle de Périgueux, devenue lycée Albert-Claveille, pour se diriger ensuite vers une carrière d'enseignant qu'il débute en 1950 à l'école de Soudat.

Enfant déjà passionné de dessin, c'est en autodidacte qu'il fait ses premières armes picturales. La « révélation » lui vient au cours de vacances à Saint-Germain-en-Laye qui lui permettent de se passionner pour les grandes œuvres classiques au cours de ses longues visites aux musées du Louvre, du Jeu de Paume et celui des Arts modernes. Fasciné, il étudie la peinture classique, copiant les œuvres majeures et s'inspirant des techniques – ce qu'il appellera plus tard « la vraie révélation de la peinture ».

Il devient par la suite familier de Derain qui lui fait délaisser l'aquarelle pour l'huile qui convient mieux à son tempérament. Puis c'est l'enthousiasme total pour Vlaminck, l'homme et sa peinture, dont il garde l'éblouissement de réalisation, qui correspondent à sa conception de transcrire l'émotion.

Sa première exposition a lieu à Périgueux en 1953 et c'est en 1954 qu'il obtient le prix prestigieux de la fondation du Périgord qui lui est remis par le président Sylvain Floirat et l'académicien André Maurois.

C'est cette même année qu'il est nommé professeur de dessin au Maroc pour deux ans. De 1967 à 1976, il enseigne au lycée d'Addis-Abeba en Ethiopie où il est familier du Négus. Il enseigne enfin deux années au Libéria, avant de revenir définitivement en France, où, délaissant toutes activités enseignantes, il s'adonne entièrement à la peinture dans son atelier de Soudat où pendant son activité professionnelle il avait l'habitude de revenir passer toutes ses vacances. Il se sent alors complètement revivre dans ce Périgord Vert qui lui tient à cœur, où il est parfaitement intégré puisqu'il deviendra le maire de sa commune.

Il se déchaîne alors et sa palette éclate de couleurs. Tout est sujet pour lui : toits pentus des vieilles maisons périgourdines, ses bouquets de fleurs sauvages, ses natures mortes rustiques, le foyer rougeoyant de ses intérieurs, ses coins de campagnes traités en pleine matière comme Vlaminck qu'il ne peut renier. Sa manière d'étaler à la brosse la substance colorée n'appartient qu'à lui.

Son travail continue d'évoluer doucement vers une réalité lyrique cheminant insensiblement vers l'art abstrait, mais qu'il n'a malheureusement pas le temps d'exploiter puisque la mort le surprend en 1990 en pleine possession de ses moyens. Là, dans le village où il était né. La boucle parfaite...

Sa renommée est internationale car il fit de 1967 à 1976 des expositions majeures aux Etats-Unis, Argentine, Brésil et Canada où certaines de ses œuvres figurent dans des musées.

J. R.-R.

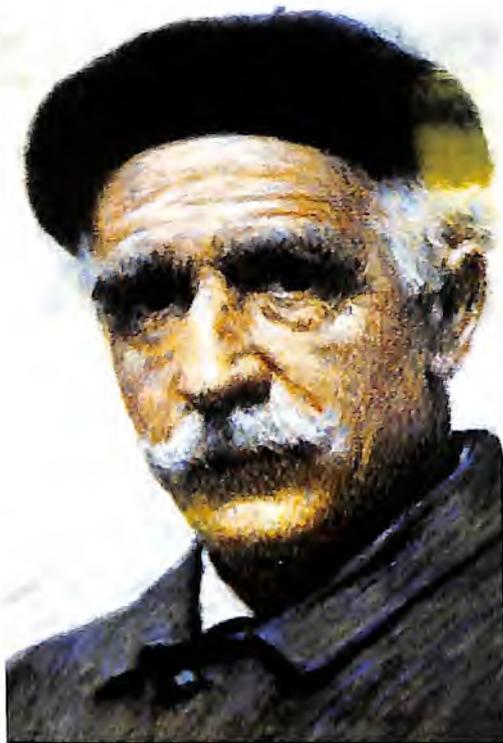
Nos remerciements vont aux personnes qui nous ont ouvert leurs archives pour consultation des documents concernant les artistes et en particulier : J.-M. Bélingard (†), R. Delfour-Roucheyroux, B. et G. Delluc, V. Merlin-Anglade et A. Sadouillet-Perrin (†).



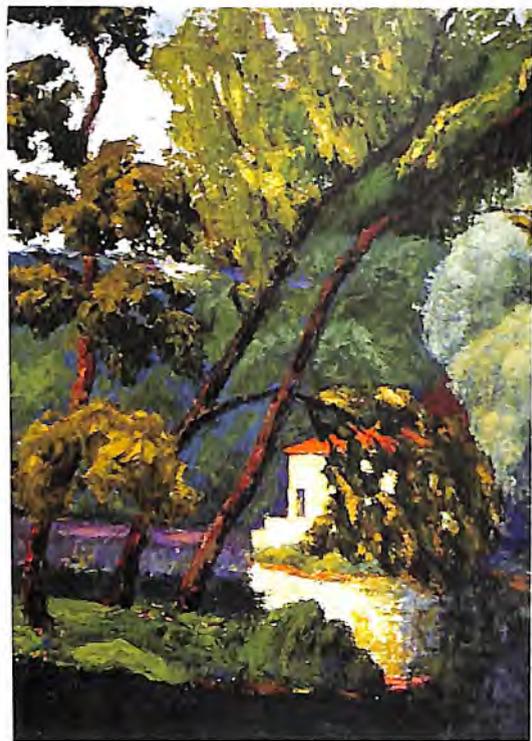
Jean-Georges PASQUET, *Le bac de Campniac à Périgueux* (collection particulière)



Georges DARNET, *Les Eyzies* (collection particulière)



Léonard JOUSSEN, *Autoportrait*



Léonard JOUSSEN, *sans titre*



Léonard JOUSSEN, *sans titre*, 1955



Grenadier Belge  
Flandres 1914-15  
Merlaud  
Infanterie 25ème Comp. 1er Bataillon

Camille MERLAUD, Grenadier Belge



Camille MERLAUD, *Billy (Aisne)*



Camille MERLAUD, *Le village sur la colline* (collection particulière)



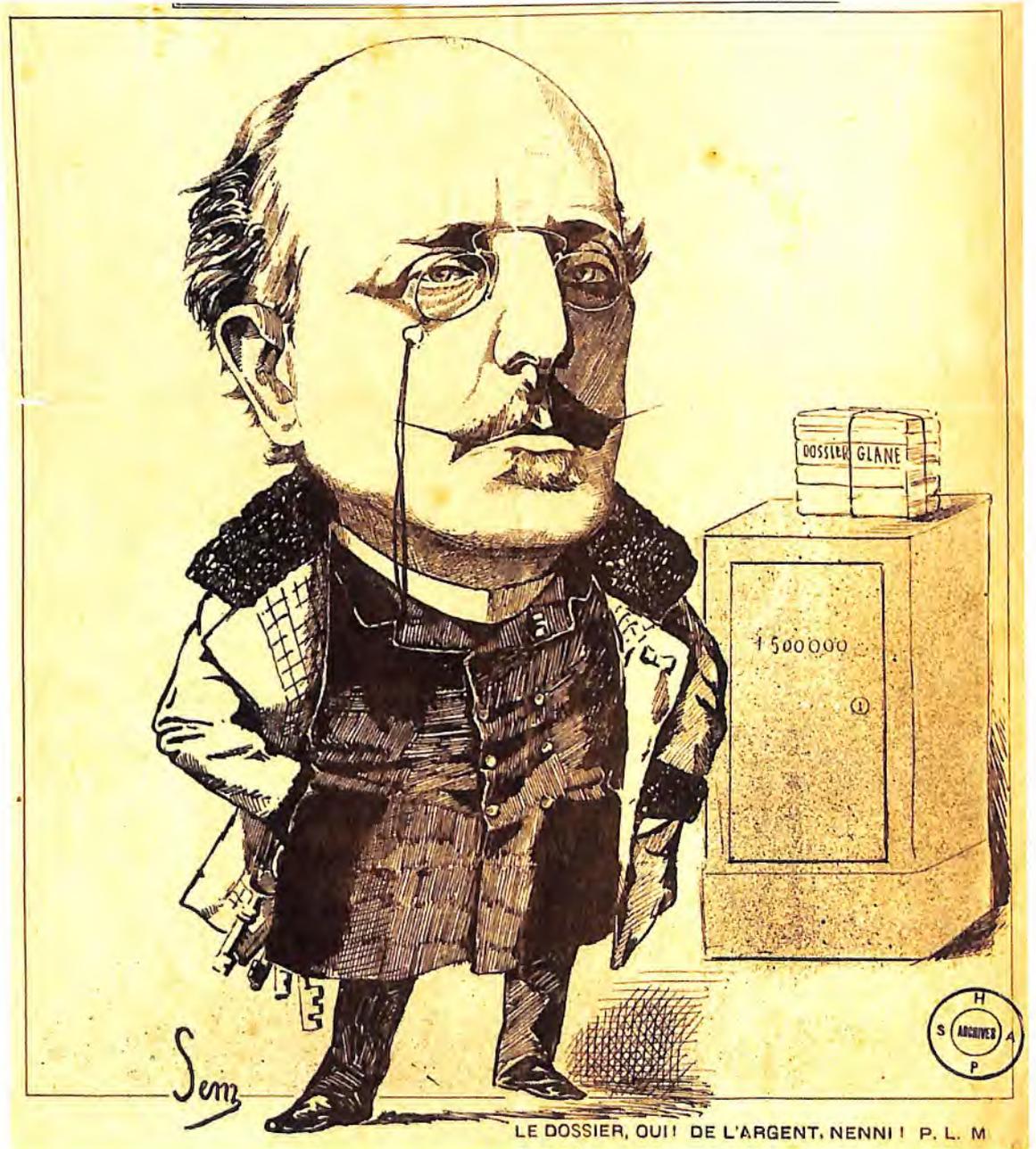
Pierre de LESTRADE, *Enterrement de la municipalité de Périgueux*, détail



Julien SARABEN, *sans titre*



Julien SARABEN, *sans titre*



Georges GOURSAT dit Sem, *Périgueux Illustré*, 1<sup>er</sup> février 1888.

# La rivalité entre Richard Le Rouillé et Jacques de Larmandie pour devenir évêque de Sarlat en 1530

par Thierry RENTET

La signature du concordat de Bologne en 1516 n'a pas donné à François I<sup>er</sup> l'entière mainmise sur le haut clergé de son royaume. Pendant une quinzaine d'années, les chapitres conventuels et cathédraux n'obtempèrent pas toujours aux injonctions royales. Certains obtiennent même gain de cause et parviennent à imposer leur candidat au détriment de celui désigné par le souverain. Ainsi en est-il en septembre 1530 à Sarlat, lorsque Jacques de Larmandie devient évêque après avoir lutté un an contre son compétiteur Richard Le Rouillé soutenu par une partie de la cour. L'étude de leur rivalité tente avant tout de comprendre les mécanismes qui régissent l'affrontement de deux stratégies visant un but identique. Elle n'a été possible qu'après lecture d'une trentaine de lettres conservées dans les quinze premiers tomes de la série « L » du musée Condé à Chantilly. Cette série rassemble ce qui subsiste de la correspondance passive d'Anne de Montmorency à la fin des années 1520.

## I. Deux prétendants et leurs réseaux

Pour comprendre le déroulement dramatique de cette affaire, il est nécessaire d'en reprendre le fil chronologique, grâce aux biographies épiscopales de la *Gallia Christiana* <sup>1</sup>. Charles de Bonneval, vingt-et-unième évêque de Sarlat, décède en novembre 1527. Son successeur, Guy d'Aydie, est élu par le chapitre, contre la volonté du roi. Il est promu à Rome le 6 février 1528 et son élection et sa promotion sont ratifiées à Bordeaux le 3 avril 1528 par le vicaire général de l'archevêque de Bordeaux, Jehan de Foix-Candale. Guy dirige le diocèse jusqu'à sa mort le 1<sup>er</sup> avril 1529. Lui succède Jehan de Reillac (ou Reilhac) dont l'épiscopat ne dure que sept ou huit mois. C'est alors qu'entrent en lice les deux compétiteurs qui nous intéressent : Richard Le Rouillé et Jacques de Larmandie. Les deux abbés vont se livrer une lutte sans merci pendant neuf mois pour parvenir à coiffer la mitre et devenir le vingt-quatrième évêque de Sarlat. Pour ce faire, ils mettent en mouvement des réseaux.

Quand on se penche sur les soutiens dont bénéficient les deux hommes, l'impression qui domine est celle d'un pot de fer (Le Rouillé) qui théoriquement aurait dû briser un pot de terre (Larmandie).

### A. Richard Le Rouillé, candidat de la cour

La famille parisienne des Le Rouillé se rattache au lignage prestigieux des Montmorency puisque l'oncle maternel de Richard n'est autre que Jean, bâtard de Montmorency, premier abbé commendataire d'Hérivaux <sup>2</sup>. Au décès de celui-ci, en 1506, Richard lui succède comme abbé d'Hérivaux. Il est également chanoine de la Sainte-Chapelle du Palais à Paris, chanoine d'Orléans et prieur d'Aufreville dans le diocèse d'Evreux. C'est aussi un éminent juriste, conseiller au Châtelet de Paris. A ce titre, il appartient au cercle des officiers domestiques majeurs <sup>3</sup> chargé de l'administration du patrimoine des Montmorency et plus particulièrement des contentieux juridiques nés des acquisitions foncières.

Dans l'affaire sarladaise, l'abbé d'Hérivaux apparaît d'emblée comme l'homme de la cour. Son maître Anne de Montmorency, maréchal de France depuis 1522, Grand Maître de France et gouverneur du Languedoc depuis 1526, le recommande à Marguerite de Navarre qui intervient auprès de son royal frère et « employa pour faire confirmer par le chapitre de Sarlat la

1. *Gallia Christiana*, t. II, col. 1523-1524.

2. Les ruines de l'abbaye d'Hérivaux sont situées à 7 km au sud de Chantilly.

3. Cette équipe se compose de Nicolas Berthereau, Sébastien et René Le Rouillé, neveux de Richard, Pierre, Jean et Christophe de Garges, Yvon Pierres, Claude de Durant, Jean Grolier, Christophe de Lubiano, Charles de Magny et Mathieu de Longuejume, seigneur d'Ivry.

nomination de l'abbé d'Hérivaux, le crédit du roi de Navarre son mari, de Georges d'Armagnac, évêque de Rodez et de M. de Forts [Vivonne ?] qu'elle envoie sur place »<sup>4</sup>. On trouve d'ailleurs trace de cette intervention dans la correspondance de Marguerite de Navarre. Début 1530, la reine écrit à l'évêque de Rodez et à M. de Fors au sujet de l'élection de l'évêque de Sarlat<sup>5</sup>. Bien plus, le 4 février 1530, elle exprime sa satisfaction que l'on ait donné l'évêché de Sarlat à « M. d'Hérivault » et demande à M. de Rodez et M. de Fors de le faire confirmer<sup>6</sup>. L'intervention du couple royal navarrais s'explique par le fait qu'Henri d'Albret est comte du Périgord depuis 1522<sup>7</sup> et gouverneur de Guyenne depuis 1528<sup>8</sup>. L'abbé d'Hérivaux écrit aussi à Guillaume de Montmorency et à Louise de Savoie, père et femme du Grand Maître, afin qu'ils le soutiennent auprès de celui-ci<sup>9</sup>. Il s'appuie également sur Louise de Châtillon, la sœur d'Anne de Montmorency, qui a demandé pour lui l'abbaye de la Sauve Majeure au cas où son abbé (qui est aussi le compétiteur de Le Rouillé à Sarlat) viendrait à mourir<sup>10</sup>. Il tente d'intéresser à son affaire le cardinal-chancelier Antoine Duprat, nommé légat au début de l'année 1530<sup>11</sup>.

Richard Le Rouillé utilise aussi les services d'autres officiers domestiques majeurs du Grand Maître. Il expédie plusieurs lettres à Nicolas Berthereau entre avril et juillet 1530<sup>12</sup>, ce dont ne se doute pas Jehan Du Bellay qui écrit : « pour Sarlat, se fera ce qui sera possible et espère que s'en trouvera bonne issue, mais je ne pense que M. d'Hérivault<sup>13</sup> soyt pour beaucoup vous en importuner pour ceste heure, voyant les affaires où vous

4. *Les chroniques* de Jean de Tarde, Paris, 1867, p. 221, note 2. Le chanoine Jean de Tarde (1561-1615) a aussi rédigé des mémoires historiques sur les abbés et évêques de Sarlat, dont trois copies figurent dans la Collection « Périgord » de la B.N.F.

5. Pierre Jourda, *Répertoire analytique et chronologique de la correspondance de Marguerite d'Angoulême*, Paris, 1930, Genève, 1973 (reprint), p. 98, lettre n° 445. Cette lettre n'a pas été conservée, mais Pierre Jourda a déduit son existence à partir des allusions faites dans la lettre suivante portant le n° 446.

6. *Idem*, lettre n° 446 (B.N.F., Fr 3024-73). Pierre Jourda a transcrit « Hérivault » en « Hermault », cette erreur lui fait écrire qu'il n'a trouvé personne répondant à ce patronyme, ni dans la *Catalogue des Actes de François I<sup>er</sup>*, ni dans la *Hierarchia catholica* de Heubel.

7. Léon Dessalles, *Histoire du Périgord*, Le Bugue-sur-Vézère, 1982 (rééd.), p. 949. Jean-Pierre Babelon, *Henri IV*, Paris, 1982, p. 25.

8. J.-P. Babelon, *op. cit.*, p. 29.

9. XI-20 : Hérivaux à Berthereau, de Bordeaux, le 7 juin 1530. (N.B. : le chiffre romain correspond au tome de la série « L », le chiffre arabe au folio).

10. *Idem*.

11. *Idem* et XIII-54 : Hérivaux à Berthereau, de Bordeaux, le 3 juin 1530.

12. IX-190, de Bordeaux, le 20 avril, V-134, de Bordeaux le 2 mai, XIV-152, de Bordeaux, le 29 mai, XIII-54, de Bordeaux, le 3 juin, XI-20, de Bordeaux, le 7 juin, et XIII-299, de Sarlat, le 31 juillet.

13. A la suite de Pierre Jourda, Rémy Scheurer commet la même erreur en transcrivant « Erivaux » en « Ermaux », en renvoyant à la lettre n° 446 du *Répertoire...*, et en ayant consulté la *Gallia Christiana*, sans pour autant établir la relation entre M. d'« Ermaux » et Richard Le Rouillé, abbé d'Hérivaux. Rémy Scheurer, *Correspondance du cardinal Jean du Bellay*, Paris, 1969, t. 1 (1529-1535), p. 162.

*estes* »<sup>14</sup>. L'abbé écrit aussi à Claude de Durant, seigneur de La Mairie, autre serviteur d'Anne de Montmorency, dont l'un des cousins, François de Belcier, est premier président du parlement de Bordeaux et demande à Berthereau de transmettre sa lettre<sup>15</sup>. Le but de la démarche est d'obtenir une médiation de Belcier dont la première épouse avait été Marguerite de Larmandie<sup>16</sup>. Il utilise ses neveux Sébastien et René. Le premier est envoyé à Sarlat en février 1530 pour se rendre compte de l'ambiance qui y règne. Il décèle immédiatement un risque et écrit au Grand Maître et à son oncle afin d'empêcher Larmandie de s'emparer du diocèse « *car il est requis d'empescher la confirmacion de ladite eslection. Il fauldra avoir les provisions pour faire saisyr et mettre le temporel en la main du roy* »<sup>17</sup>.

Une fois sur place, l'abbé d'Hérivaux sait qu'il peut compter sur l'aide des officiers royaux. Outre le lieutenant de la sénéchaussée Raymond de Proulhet, le lieutenant de robe courte Jean de Sermet, le lieutenant particulier Antoine de La Boétie et le procureur du roi Mathieu de La Dieudie se mettent à son service pour favoriser son installation. Ces appuis semblent plutôt solides. C'est sans compter sur la constitution d'un véritable bloc sarladais qui utilise toutes les ressources mises à sa disposition pour empêcher l'abbé d'Hérivaux de devenir évêque de Sarlat.

### **B. Jacques de Larmandie et le bloc sarladais**

Les hommes qui tiennent tête à l'abbé d'Hérivaux sont connus grâce à une lettre que celui-ci adresse au secrétaire du Grand Maître, à la fin de laquelle il dresse la liste de « *ceux qu'il faut envoyer quérir pour venir vers le roy* »<sup>18</sup>. Seize personnes sont concernées. Il s'agit de :

- « l'abbé de La Saulve, esleu [Jacques de Larmandie]*
- l'archevesque de Nazarée [Armand de Gontaut-Biron]*
- Le seigneur de Biron, son nepveu [Jean de Gontaut-Biron]*
- Le sieur de Salignac [Bertrand, baron de Salignac]*
- Et son frère, le doyen de Saint-Yriers [Saint-Yriex] [Barthélemy de Salignac]*
- Le sieur de La Mothe Fénelon [Elie de la Mothe-Fénelon]*
- Et son frère, le chambrier de Sarlat [Déodat de La Mothe-Fénelon]*
- Le grand prieur dudit Sarlat [Jean de Clarens]*
- Le secretain [S'agit-il de Jean Blassac, mentionné comme sacriste en 1511 ?]*
- Frère Jean Millon, religieux dudit Sarlat*
- Frère Guillaume Blancher, prieur de Nostre Dame dudit Sarlat*

14. B.N.F., Fr 3078-9 : Jean Du Bellay à Berthereau, de Bordeaux, le 10 juin 1530.

15. XIII-54.

16. Comte de Saint-Saud, « Note sur François de Belcier », *B SHAP*, t. LXVI, 1939, p. 120-121.

17. XIII-190 : Sébastien Le Rouillé à Berthereau, de Sarlat, le 3 février 1530.

18. XIII-299 : Hérivaux à Berthereau, de Sarlat, le 31 juillet 1530.

*Le sieur de Rastignac [qui appartient au lignage des Roffignac]  
 Le sieur de La Roche Morin nommé Hamelin, demourant audit Sarlat  
 Jehan Blancher, notaire et praticien en la court laye, demourant audit Sarlat  
 Maistre Jehan de Sereulh, archidiacre de Bloye [Blaye] en l'église de Bordeaux  
 [qui appartient au lignage des Sireuil]  
 Le prothonotaire de Fresche, chanoine de Saint Germain en lymosin près  
 Saint Yriers »<sup>19</sup>*

Cette liste est remarquable car elle illumine un moment de l'histoire de l'évêché de Sarlat qui jusqu'à présent a été négligée faute de pièces à conviction. La *Gallia Christiana* évoque juste le nom de Richard Le Rouillé « nommé par le roi, mais qui avait reçu auparavant des bulles pontificales, [il] mourut... »<sup>20</sup>. Le chanoine de Tarde reprend la *Gallia...* : « en même temps, Richard Le Rouillé [*sic*], abbé de Rivaux [*sic*] fut nommé par le roy, mais il décéda avant d'avoir recouvré ses provisions de Rome »<sup>21</sup>. Les deux auteurs pensent que l'affaire n'a pas eu de suite à cause du décès de Richard Le Rouillé. Pourtant, ce qui semble avoir joué un grand rôle dans son échec réside dans la constitution d'une véritable coalition. Cette coalition fonctionne à partir de trois réseaux qui s'imbriquent les uns dans les autres. Le premier réseau est celui de la noblesse sarladaise. Les Larmandie, les Salignac, les La Mothe-Fénelon, les Roffignac et les Sireuil contrôlent l'évêché. Leur position au sein du chapitre cathédral tend même à se renforcer depuis la fin du XV<sup>e</sup> siècle<sup>22</sup>. Le second réseau est constitué par les alliances matrimoniales dont le pivot est le lignage des Gontaut-Biron. Jean de Gontaut-Biron a épousé Anne de Bonneval, une parente de l'évêque décédé en 1527. Bertrand de Salignac a deux filles. Jeanne épouse Armand de Gontaut-Biron et Françoise est mariée à François de Gontaut-Biron<sup>23</sup>. Le troisième réseau s'organise autour des grandes familles marchandes de Sarlat qui tiennent le consulat et sont représentées au sein du chapitre cathédral. Ce sont les Hamelin, les Blanchet, les Millon<sup>24</sup>. Enfin, ce qui fédère ces trois réseaux, c'est le chapitre cathédral lui-même et son évêque. L'archevêque de Nazareth n'est autre que l'ancien évêque de Sarlat (de 1492 et 1519), Armand de Gontaut-Biron, qui a résigné son bénéfice à Charles de Bonneval. Sur les quatorze détenteurs des prébendes capitulaires, quatre figurent dans la liste de Richard Le Rouillé : le chambrier, le grand-prieur, le sacristain et un religieux.

19. *Idem.*

20. *Gallia Christiana*, t. II, col. 1524.

21. *Chroniques* de Jean de Tarde, *op. cit.*, p. 221.

22. Jean Maubourguet, *Sarlat et le Périgord méridional*, Périgueux, 1955, t. III (1453-1547), p. 110.

23. *Idem*, p. 46.

24. *Idem*, p. 110.

A ces noms, s'ajoutent ceux de Jehan et Guillaume Blancher dont l'un des parents, lui aussi prénommé Jehan, est le sous-prieur du chapitre depuis 1511 ; Jehan de Sireuil, dont l'un des parents, Michel de Sireuil, est l'infirmier du chapitre depuis 1505 ; le sieur de La Roche-Morin, Jehan de Hamelin, a deux frères chanoines : le cellérier et l'ouvrier<sup>25</sup>. Les sieurs de Salignac sont apparentés à Bertrand de Salignac, sous-chantre de la cathédrale en 1511. Enfin, L'office de prévôt a été tenu par Jacques de Larmandie jusqu'à son élection à l'évêché.

Jacques de Larmandie<sup>26</sup> est issu d'une vieille famille de la noblesse périgordine. Son père est Pons de Larmandie, seigneur de Miremont et sa mère se nomme Louise de Vérines (ou Vayrines). Jacques est né vers 1460 au château de Miremont près du Bugue-sur-Vézère. Il effectue sa profession de foi à l'abbaye de La Sauve Majeure près de Bordeaux, dont il devient abbé après son frère Jehan. Il est l'un des représentants du clergé aux Etats provinciaux de Guyenne en 1520.

Pourquoi le chapitre a-t-il élu évêque un homme de près de 70 ans ? Probablement pour tenter de faire perdurer un système mis en place depuis la création du diocèse de Sarlat en 1317 qui réservait la mitre épiscopale aux familles nobles de la partie méridionale du Périgord<sup>27</sup>. Depuis deux siècles fonctionne une véritable répartition du siège à tour de rôle dont la liste de la *Gallia...* rend bien compte.

## II. Les causes de l'échec de l'abbé d'Hérivaux

Le décès de Richard Le Rouillé constitue la cause dirimante de son échec final. Mais, il est possible d'aller au-delà de cette simple évidence, pour entrevoir trois raisons dont la conjonction en un seul faisceau concourt à expliquer la tentative avortée du protégé du Grand Maître.

### A. Une opportunité qui tombe mal

La première tient au fait que le moment est mal choisi pour l'abbé d'Hérivaux. A la fin de l'année 1529 et au début de l'année 1530, les esprits sont ailleurs, préoccupés par les problèmes multiples soulevés pour amasser la rançon du roi. Tous les regards sont tendus vers Bayonne. De plus, fort des promesses du Grand Maître, de la reine de Navarre, du roi même, Richard

25. Les deux clerics sont connus grâce à des lettres d'évocation devant la cour du roi, concernant deux procès qui les opposent à Jean de Saint-Chamassy au sujet des offices claustraux d'ouvrier et de cellérier. *Catalogue des Actes de François 1<sup>er</sup>*, VI-20034, de Bordeaux, le 20 mai 1530.

26. Sur Jacques de Larmandie, voir la biographie de la *Gallia*, t. II, col. 1524, et la notice du comte de Larmandie : « Jacques de Larmandie, évêque de Sarlat », *B SHAP*, t. XX, 1893, p. 364.

27. Jean Maubourguet, *op. cit.*, p. 29.

Le Rouillé se trouve en réalité en décalage par rapport au rythme de la cour. Au mois de mai, il est à Bordeaux, où il discute avec les représentants de l'archevêque alors que la cour est à Angoulême. En juin, il décide de quitter les bords de la Garonne pour se rendre à Sarlat, alors que la cour arrive dans la capitale de l'Aquitaine. En juillet, il s'engue à Sarlat alors qu'Anne de Montmorency est de nouveau présent à la cour. Bien plus, Le Rouillé perd du temps. Lorsqu'il envoie son neveu Sébastien à Sarlat en février 1530, celui-ci rédige sa lettre à Nicolas Berthereau en la faisant transiter par la poste de Lyon<sup>28</sup>. C'est-à-dire que lui aussi, à ce moment, est persuadé que la cour va descendre par la vallée du Rhône pour rejoindre le Languedoc et la frontière espagnole. Or le mois de février est aussi le mois où le Grand Maître quitte la cour à Moulins pour se diriger vers Bayonne.

Mauvaise information quant à l'itinéraire de la cour, période hivernale pendant laquelle le courrier va moins vite (pour rallier Lyon depuis Sarlat, il doit franchir le Massif Central en plein mois de février) et déplacement du Grand Maître se conjuguent pour retarder le moment où Nicolas Berthereau, puis Anne de Montmorency sont avertis de la situation qui règne à Sarlat.

### **B. Le handicap de l'absence du maître**

La seconde cause de l'échec de Richard Le Rouillé réside précisément dans l'absence physique du Grand Maître (et de son secrétaire) auprès du roi pendant tout le printemps 1530. Toutes les lettres du monde ne remplaceront jamais une discussion en aparté avec le souverain<sup>29</sup>. Ce constat figure noir sur blanc dans la lettre du 3 juin 1530 que l'abbé d'Hérivaux fait parvenir au secrétaire : « *madame la mareschalle [Louise de Montmorency] m'a mandé que le roy luy a dit pourquoy ceste matière ne se expédioit. Elle luy a respondu qu'on attendoyt vostre retour.* »<sup>30</sup>

### **C. La stratégie défensive de Jacques de Larmandie**

Si le temps joue contre Richard Le Rouillé, il semble l'allié le plus précieux de son adversaire Jacques de Larmandie. Les reculades de celui-ci ont le don d'exaspérer l'abbé d'Hérivaux, ce qui est particulièrement visible au fil des lettres qu'il envoie à Berthereau.

En avril, Le Rouillé pense encore qu'un règlement à l'amiable est possible, ainsi qu'il l'écrit au secrétaire : « *mes parties me treuvent tousjours*

28. XIII-190.

29. F. Decrue rapporte l'histoire de la grâce de l'évêque d'Auxerre François de Dinteville, obtenue par Anne de Montmorency après une longue conversation avec le roi. Francis Decrue, *Anne de Montmorency Grand Maître et connétable de France, à la cour, aux armées et au conseil du roi François I<sup>er</sup>*, Paris, 1885 (reprint 1978), p. 173.

30. IX-28.

*en suspens d'appointement et ne nous sommes encores peu accorder, mais j'espère que dedans huit jours, nous parleront encores ensemble, car ilz m'ont promis de revenir icy après ses pasques et prendrons conclusion finale ou de playder ou d'appointer, dont je advertiray de ce qui en sera conclud monseigneur.* <sup>31</sup> »

Hélas pour lui, Pâques, qui est tombé le 17 avril, est passé depuis déjà trois jours lorsqu'il rédige sa missive sans que ses parties reparassent à Bordeaux. Il faut dire que la cour se rapproche de Bordeaux puisqu'elle arrive à Angoulême le 30 avril 1530. Le 2 mai, il est encore à Bordeaux, espérant gagner son affaire, c'est-à-dire son procès <sup>32</sup>. Un mois plus tard, le ton monte d'un cran : « *j'escrrips à monseigneur comme mes parties après m'avoir long temps abusé de leur dissimulation se sont moquez de moy et aussy de luy, monstrant qu'ilz ne le craignent guère.* » <sup>33</sup>

Début juin, Hérivaux est toujours à Bordeaux. Il demande au Grand Maître d'utiliser les grands moyens : « *J'ay sceu que ma partie contrefait le mallade de peur d'estre mandé en la court, par quoy vous plaise en escripre au roy que son plaisir soit l'envoyé quérir par ses archers... et s'il ne veult obtempérer à son vouloir, qu'il en face comme de l'esleu de Clugny.* » <sup>34</sup> Quelques jours plus tard, il écrit au secrétaire et répète en partie ce qu'il a déjà évoqué dans sa missive au Grand Maître : « *madite partye contrefaict le mallade de peur d'estre mandé à la court et fait le loup de le faire* », avant de conclure : « *s'il [le Grand Maître] n'est délibéré de me soustenir mon affayre jusques au bout,... il me auroist mys en ung grand broullys et despence, sy grand que je n'y puys plus fournir.* » <sup>35</sup>

Toutefois, malgré l'aide du Grand Maître et de tous les serviteurs contactés, Hérivaux ne parvient toujours pas à faire sortir le loup de sa tanière. Jacques de Larmandie fait la sourde oreille à tout ce qui vient de la cour. Il ne répond même pas aux deux lettres que le roi lui envoie <sup>36</sup>. Aussi, « *il est besoing que vous facez commander par le roy à quelqu'un de ses huysiers de chambre de les venir quérir et mender vers luy.* » <sup>37</sup> Le même jour, il écrit à Berthereau pour lui livrer les noms de tous ceux qui soutiennent Larmandie <sup>38</sup>.

Début août, alors qu'il pense être tout proche de réussir, Richard Le Rouillé tombe malade, mais il cache son état de santé réel à la fois au Grand

31. IX-190 : Hérivaux à Berthereau, de Bordeaux, le 20 avril 1530.

32. V-134 : Hérivaux à Berthereau, de Bordeaux, le 2 mai 1530.

33. XIV-152 : Hérivaux à Berthereau, de Bordeaux, le 29 mai 1530. L'abbé écrit le même jour au Grand Maître une lettre sensiblement de la même teneur (V-199).

34. IX-28 : Hérivaux au Grand Maître, de Bordeaux, le 3 juin 1530.

35. XI-20 : Hérivaux à Berthereau, de Bordeaux, le 7 juin 1530.

36. X-19 : Hérivaux au Grand Maître, de Sarlat, le 31 juillet 1530.

37. *Idem.*

38. XIII-299.

Maître et à Berthereau. C'est seulement le 19 août que le secrétaire de l'abbé, René Le Rouillé, qui est aussi son neveu, prévient Berthereau de l'aggravation de l'état de santé de son oncle qui a « *une grosse maladie quy le tient il y a quinze ou seize jours et l'a tant aténué que se n'estoit le bon courraige qu'il a, je croy qu'il ne fust encores en vye* »<sup>39</sup>. Mais, c'est seulement à la fin de sa lettre qu'il révèle le fin mot de l'histoire. Il écrit car « *le lieutenant de ceste ville [Sarlat] et M. de La Croix quy luy voullotent fort gros bien, luy [Anne de Montmorency] en escripve la vérité* ». Ainsi c'est contraint et forcé qu'il avoue que son oncle et lui ont menti, malgré les paroles rassurantes concernant « *sa prospérité* ». D'où, une volte-face rapide qui s'appuie sur deux éléments de justification. D'abord, c'est son oncle qui l'a obligé à se taire, alors que lui René pensait, comme les médecins consultés (autre révélation de la lettre de René) que l'abbé était trop faible pour partir de Sarlat. Ensuite, il demande à Berthereau d'intervenir en sa faveur auprès du Grand Maître, « *et vous pryé m'en excuser envers ledit seigneur* ».

Le lendemain, 20 août 1530, deux lettres partent de Sarlat. La première est signée du lieutenant de la sénéchaussée de Sarlat, M. de Prouhet (ou Prouzet) qui a été contacté par Anne de Montmorency pour « *m'employer pour monseigneur de Hérivaux en l'affaire de l'évesché de ceste ville* »<sup>40</sup>. Tout en affirmant au Grand Maître que l'abbé « *par le raport qu'il vous en fera quelque jour que cognoistrés que ceulx qu'il esxtimes ses serviteurs et amys en cest endroict y ont fait leur debvoir* », informe Montmorency de l'état de santé réel de l'évêque virtuel car les médecins très pessimistes ont « *une crainte telle qu'ilz n'ousent à présent en juger qu'elle en sera la fin* », avant de suggérer qu'elle est très proche : « *affin que n'esxtimiez la seurté de sa sancté telle qu'il l'a vous script par ses lettres, vous ay bien voulu advertir de sa disposition telle que je la puy cognoistre et scavoir par le raport de ses médecins, affin que pourvoyés en tout comme sera vostre plaisir.* »

L'autre missive est écrite par René Le Rouillé à Nicolas Berthereau « *à haste* » et mérite d'être présentée pratiquement intégralement :

« *M. l'esleu, je vous envoye ce porteur en dilligence pour vous adverty que mon oncle est fort malade et croy, si dieu ne prend pitié de luy, ne sera demain en vye. Par quoy M., il vous plaira en advertir monseigneur le grant maistre; de pourvoir à ses bénéfices et luy n'avoir regard aux lettres que mondit oncle luy a escript...*

*M. l'esleu, je vous pryé remonstrer à monseigneur la grand perte que je feiz, veu que ne suis aucunement pourveu et qu'il ay pitié s'il luy plaist de moy et de mes frères. Je vous envoye la mémoire des bénéfices que mondit oncle tient, pour le bailler à mondit seigneur... »*<sup>41</sup>

39. VII-279 : René le Rouillé à Berthereau, de Sarlat, le 19 août 1530.

40. X-158 : Raymond de Prouhet au Grand Maître, de Sarlat, le 20 août 1530. Raymond de Prouhet, seigneur de Feyrac est lieutenant de la sénéchaussée entre 1524 et 1537. Jean Maubourguet, *op. cit.*, p. 15, note 68.

41. IX-117 : René Le Rouillé à Berthereau, de Sarlat, le 20 août 1530.

Déroutant mélange de piété filiale et d'intérêts personnels. Le ton est infiniment plus dramatique que celui utilisé par le lieutenant de Sarlat et tranche encore plus avec le style de la lettre écrite la veille. L'oncle meurt le lendemain, terrassé par les fièvres, sans avoir pu prendre possession de son évêché. Il faut dire que la partie était mal engagée, tant les résistances à l'arrivée de cet étranger à la tête du diocèse périgordin étaient fortes.

Ainsi, malgré une disproportion flagrante des soutiens mis en œuvre par les deux compétiteurs qui aurait pu laisser croire à une victoire de l'abbé d'Hérivaux qui utilise tous les leviers curiaux auxquels il a accès, c'est l'abbé de La Sauve Majeure qui devient évêque de Sarlat, grâce à une plus grande cohérence des réseaux qui le soutiennent.

L'acharnement de Richard Le Rouillé et la résistance passive et efficace de Jacques de Larmandie prouvent que cette affaire dépasse largement le cadre étroit du diocèse de Sarlat. Ce qui est en jeu, ce n'est ni plus ni moins que l'autorité royale et l'application des clauses du concordat de Bologne signé en 1516 entre François I<sup>er</sup> et le pape Léon X.

### III. Les enjeux de l'affaire

Les difficultés que rencontre Richard Le Rouillé pour s'implanter à Sarlat rendent compte de la résistance qu'une partie de l'Eglise de France oppose au concordat de 1516. Cependant, il existe des enjeux purement politiques qui concernent la manière dont le roi, par l'intermédiaire de ses représentants locaux dans les provinces, tient son royaume dans l'obéissance à la couronne.

#### A. Election ou nomination ?

Après avoir été confronté à la résistance du parlement, de l'Eglise de France et de l'Université, tous trois hostiles à l'abrogation de la Pragmatique Sanction de Bourges de 1438 et à son remplacement par le concordat de 1516<sup>42</sup>, le roi tente de faire appliquer celui-ci. Cependant, les élections d'évêques et d'abbés continuent de se produire dans les diocèse et les abbayes ayant reçu le privilège d'élection concédé par le Saint-Siège avant le 18 août 1516<sup>43</sup>. Le chapitre cathédral de Sarlat bénéficie de ces bulles et entend maintenir son droit d'élire son évêque, comme 36 % des évêques entre

42. Roger Doucet, *Etude sur le gouvernement de François I<sup>er</sup> dans ses rapports avec le parlement de Paris*, Paris, 1921, t. I (1515-1525), p. 77-148. Résumé dans Robert J. Knecht, *Un prince de la Renaissance : François I<sup>er</sup> et son royaume*, Paris, 1998, p. 97-112.

43. Marguerite Boulet, « Les élections épiscopales en France au lendemain du Concordat de Bologne », *Mélanges d'Archéologie et d'Histoire de l'Ecole Française de Rome*, Rome, 1940, t. LVII, p. 190-234.

1516 et 1559 <sup>44</sup>. Toutefois, depuis la fin du XV<sup>e</sup> siècle, on assiste à un chassé-croisé entre les prélats élus par le chapitre et les évêques nommés par le roi. En 1492, le roi impose Armant de Gontaut-Biron. En 1519, ledit Armant résilie son évêché en faveur de son parent Charles de Bonneval qui est confirmé par le pape. En 1528, Guy d'Aydie est élu, malgré la désignation d'un candidat royal. En 1529, le roi impose Jean de Reillac contre le candidat du chapitre François de Bourgueil. Cette nomination donne lieu à une échauffourée dans les rues de Sarlat qui se termine par l'invasion du cloître et du palais épiscopal par des gens en armes menés par les officiers du roi <sup>45</sup>. En 1530, le chapitre l'emporte à nouveau sur la désignation royale.

Cependant Jacques de Larmandie est le dernier évêque de Sarlat élu par le chapitre cathédral car dès le 12 juin 1531, un bref du pape concède au roi de France, sa vie durant, la suspension du privilège de l'élection pour l'ensemble du royaume <sup>46</sup>.

Dans le premier tiers du XVI<sup>e</sup> siècle, la détention du siège épiscopal de Sarlat est l'objet d'une lutte très serrée entre les officiers du roi et les membres de la noblesse locale. Le candidat qui s'impose est celui qui bénéficie du soutien de la faction qui semble avoir été la plus prompte à prendre ses dispositions dès l'annonce du décès de l'évêque. Mais il faut aussi tenir compte de la situation du Sarladais dans les années 1520 et des relations qu'entretient sa noblesse avec la royauté pendant la même période.

## B. Un défi au pouvoir royal

François I<sup>er</sup> est-il un roi absolu <sup>47</sup> ? Les désignations d'évêques en 1528, 1529, et 1530 montrent clairement que dans la première partie du règne, les récalcitrants au principe d'autorité absolue du monarque sont nombreux dans le Sarladais. En outre, comme toujours, la connaissance des réalités locales compte pour beaucoup dans les réactions des habitants du cru et dans les retournements d'alliance dont ils sont capables. Jean Maubourguet est pratiquement le premier des historiens du Sarladais à évoquer la révolte de 1526-1527 <sup>48</sup> qui a pourtant laissé des traces jusqu'au conseil du roi <sup>49</sup> et dans les archives départementales de la Gironde <sup>50</sup>. Même si cette révolte n'a

44. Michel Péronnet, *Les évêques de l'Ancienne France*, Paris, 1977, p. 481.

45. *Gallia*, t. II, col. 1523-1524.

46. Jean Valette, *Le rôle politique et religieux des évêques de Sarlat de 1519 à 1688*, s.l.n.d., p. 122.

47. Philippe Hamon, « François I<sup>er</sup>, le roi absolu », *L'Histoire*, n° 183, février 1995, p. 8-12.

48. J. Maubourguet, *op. cit.*, p. 25.

49. Commission au sénéchal du Périgord et à son lieutenant de poursuivre en justice les auteurs de la révolte de Sarlat, adressée à Antoine de Lettes, seigneur de Montpezat, sénéchal du Périgord depuis 1526. *Ordonnances des rois de France, règne de François I<sup>er</sup>*, Paris, 1936, t. V (1525-1529), p. 1.

50. Enregistrement de la commission par le parlement de Bordeaux : A.D.Gir., 1 B 3, f° 99.

rien de comparable dans le temps, l'espace et l'ampleur à la « guerre des paysans » d'Allemagne de 1525-1526, les révoltés ont parcouru le pays au cri de « mort aux gentilshommes et aux gens de justice <sup>51</sup> ». De telles menaces ont permis l'alliance entre les représentants royaux et les nobles locaux qui se sont accordés pour réprimer dans l'œuf ce début de jacquerie. Cependant en juin 1527, François I<sup>er</sup> mécontente les Sarladais en accordant à la ville de Domme (grande rivale de Sarlat) le droit de tenir les assises royales trois jours par semaine, à égalité avec Sarlat <sup>52</sup>.

Les rapports avec le pays se tendent un peu plus à l'occasion de la collecte de la rançon. Lors de la réunion des Etats du Périgord en décembre 1529, le roi de France, par l'intermédiaire de ses représentants sur place et avec le soutien des délégués du roi de Navarre, a ordonné de lever quatre décimes sur les gens d'Eglise et un don gratuit sur les gentilshommes et autres personnes ayant fiefs et arrière-fiefs. L'Eglise s'exécute sans trop de difficulté. Mais la noblesse n'a voulu fournir que 4 000 écus. Passant outre, le roi a exigé de réunir la somme convenue et a fait saisir le tiers des revenus de plusieurs familles qui avaient protesté avec le plus d'énergie. Parmi celles-ci, on trouve le lignage des Bourdeille, possessionné au nord du Périgord, mais aussi ceux des Biron et des Salignac <sup>53</sup>. Or ce sont ces deux familles qui animent la résistance au candidat que le roi tente d'imposer sur le siège de Sarlat quelques mois plus tard <sup>54</sup>.

Derrière la lutte entre les deux abbés, soutenus chacun par leurs réseaux, les enjeux sont éminemment politiques. Les rois de France savent bien que le contrôle du royaume passe aussi par un droit de regard sur le fonctionnement de l'Eglise. Mais leurs prétentions heurtent des traditions immémoriales instaurées en faveur des noblesses locales, à l'instar de celle du Périgord méridional. Pour ces dernières, chaque occasion de résister et de montrer leur mécontentement est bonne à saisir. L'affaire de l'échec de l'abbé d'Hérivaux doit être interprétée à la lumière de ces mouvements d'humeur. Pour bien la saisir, il faut combiner politique royale et événements locaux, court terme et moyen terme, stratégies personnelles et combinaisons d'alliances. En résumé, il faut parvenir à s'immiscer dans les jeux complexes auxquels se livrent des réseaux sociaux sans cesse en mouvement. Car un réseau peut se former pour défendre une cause et se dissoudre une fois celle-ci atteinte.

51. Jean Maubourguet, *op. cit.*, p. 25.

52. B.N.F., Périgord XV-17 et *Catalogue des Actes de François I<sup>er</sup>*, VII-23930. Cités par Jean Maubourguet, *op. cit.*, p. 13.

53. Léon Dessalles, *Histoire du Périgord*, Le Bugue-sur-Vézère, 1982 (réed.), p. 959. Repris par Jean Maubourguet, *op. cit.*, p. 19.

54. Il est à noter que des conflits féodaux locaux interfèrent avec le différend existant entre le roi et la noblesse du Périgord. Dans les années 1520, le roi de Navarre est en procès avec les Ribeyrac, les Salignac et les Bourdeille. L. Dessalles, *op. cit.*, p. 948-949.

#### IV. Le règlement de la possession de l'évêché

Jacques de Larmandie est certes soulagé de la mort de son compétiteur, mais sa joie n'est que de courte durée. Le roi et son Grand Maître décident de continuer d'ignorer l'élection du Périgordin et se mettent en tête de vouloir remplacer Le Rouillé par Mathieu d'Iverny, seigneur de Longuejume. Celui-ci apprend la mort de l'abbé d'Hérivaux le 27 août 1530 :

*« Je arrivay hier en ceste ville [Blois] en la quelle ay trouvé monsieur de Villandry qui m'a montré unes lettres que luy a escript monsieur l'esleu Bayard par lesquelles, entre aultres choses, luy mandé que monsieur de Hérivaux est allé de vie à trespas, qui m'a fort esbay. <sup>55</sup> »*

En se reportant à la lettre de René Le Rouillé évoquée précédemment, on remarque le cheminement de l'information. René écrit à Berthereau. Celui-ci parle à l'écu Bayard, lequel s'empresse d'écrire à M. de Villandry qui montre la lettre à Iverny. Tous les protagonistes sont connus pour appartenir à différents réseaux d'Anne de Montmorency. Pour autant, Iverny ne sait pas encore qu'il a été choisi pour succéder à l'abbé. C'est chose faite le 2 septembre. La veille, il a reçu une lettre du Grand Maître lui annonçant *« la griesve maladie de feu monsieur de Hérivaux <sup>56</sup> »*. Le 2 au matin, nouvelle lettre du Grand Maître l'avertissant *« du trepas de mondit sieur de Hérivaux <sup>57</sup> »*. Dans la même lettre, Iverny apprend la décision royale. Aussitôt, il remercie son protecteur :

*« de tant de bien et honneur que il vous a pleu me faire. Dieu me donne grace de le povoir mectre en bonne exécucion, ce que j'espère faire à vostre bonne ayde, après avoir entendu ce que mondit seigneur de Hérivaux a fait à Sarlat, et ne tiendra à chose qui soit à mon possible que le bon plaisir du roy et le vostre ne sortissent effect. <sup>58</sup> »*

La lettre sous-entend qu'Iverny est mis au courant des agissements du défunt abbé à Sarlat. Plus prudent, plus patient (il recevra l'évêché autrement plus prestigieux de Soissons trois ans plus tard <sup>59</sup>), plus diplomate que Le Rouillé, il estime que ses chances de succès sont nulles face à un adversaire élu depuis bientôt un an. Le 13 septembre 1530, il annonce au Grand Maître :

*« Hier, pendant que j'estoys à Veretz, la partie [Larmandie] fist appeller le procureur du roy et requeroyt estre renvoyée pardevant l'archevesque de*

55. XIV-316 : Iverny à Berthereau, de Blois, le 27 août 1530.

56. XII-174 : Iverny au Grand Maître, de Blois, le 2 septembre 1530.

57. *Idem.*

58. *Idem.*

59. Éléments de biographie sur Mathieu de Longuejume dans : *Prosopographie des gens du parlement de Paris (1266-1753)*, éd. Michel Popoff, Paris, 1996, p. 668-669.

*Bordeaux sur la confirmation de sa prétendue élection... A ce que pendant que je voy, ladite partie est eschauffée à faire la poursuite... 60 »*

Ce qui est remarquable, c'est le changement radical de stratégie de la part de Larmandie. Autant les neuf mois précédents il feignait la maladie pour éviter d'avoir à venir s'expliquer devant le roi alors à Angoulême, puis à Bordeaux. Autant le décès de Le Rouillé et le départ de la cour pour le Val de Loire lui ont redonné de l'énergie et c'est lui qui attaque en recourant à l'archevêque de Bordeaux, lequel a entériné les bulles pontificales en sa faveur.

Devant ce regain de vigueur, Iverny n'insiste pas et préfère trouver un accord avec Jacques de Larmandie, sur la base d'un compromis acceptable pour les deux parties. Iverny abandonne la poursuite de l'évêché en échange de la résignation en sa faveur de l'abbaye de la Sauve Majeure que tient Larmandie <sup>61</sup>. Dans un billet à Berthereau daté du 23 novembre 1530, Iverny donne la clé de sa négociation réussie avec Larmandie :

*« Monsieur l'abbé de Sollognac qui me fait beaucoup de plaisir en mon affaire de Sarlat, a un sien nepveu au service de Monseigneur le daulphin et ne scait en quel estat il est mys. Je vous prie que si en scavez quelque chose, de m'en advertir. Son dit nepveu a nom Mombas. 62 »*

L'abbé de « Sollognac » est Barthélemy de Salignac, doyen de Saint-Yriex dont le nom apparaissait dans la liste dressée par l'abbé d'Hérivaux. Ainsi, sans se déplacer, sans perdre d'énergie inutilement, Iverny est parvenu à trouver un allié au sein du réseau de Larmandie qui l'a aidé à trouver un terrain d'entente avec lui, en échange d'un office à la cour pour l'un de ses neveux.

La tentative d'implantation de Richard Le Rouillé dans le diocèse de Sarlat en 1530 offre une bonne illustration de la lutte à laquelle peuvent se livrer deux individus, par réseaux interposés pour le contrôle d'un bénéfice ecclésiastique. L'affaire montre également une conjonction d'enjeux personnels, locaux et « nationaux » au bout de laquelle le candidat du roi, et donc d'une certaine manière, le roi lui-même, est mis en échec. Pourtant, la victoire de Jacques de Larmandie sonne un peu comme un chant du cygne puisque dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, ce sont des prélats non-résidents, choisis par le souverain, qui montent sur le siège de Sarlat.

T.R.

60. XIII-38 : Iverny au Grand Maître, d'Amboise, le 13 septembre 1530.

61. Jean Valette, *op. cit.*, p. 35.

62. XIV-184 : Iverny à Berthereau, de Blois, le 23 novembre 1530.

# Les ambitions d'un gentilhomme périgourdin sous le Premier Empire

par François LE NAIL

Une lettre est arrivée sur mon bureau <sup>1</sup>. Trois pages d'une écriture serrée, très difficile à déchiffrer, signée d'un nom, Armand de Rastignac, qui, pour moi, évoque la longue histoire d'une famille à laquelle je me suis attaché. Elle se révèle ne pas manquer d'intérêt en raison de l'époque à laquelle elle a été écrite, celle du règne de Napoléon I<sup>er</sup>, 1810 ; de ce qu'elle reflète d'un puissant notable du Périgord, en charge d'un des grands châteaux de notre province, Puyguilhem ; et des ambitions qui le dévorent. Elle incite enfin à approfondir l'histoire plus récente de cette demeure et de ses derniers maîtres.

## **Louis-Armand Chapt de Rastignac et sa famille**

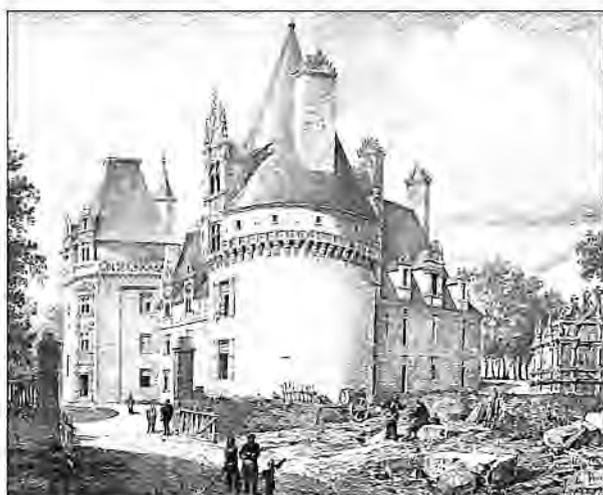
Né précisément dans ce château le 25 octobre 1774, Louis-Armand, comte de Rastignac, était le second des cinq enfants de Jacques-Gabriel et d'Adélaïde-Julie-Angélique-Rosalie d'Hautefort. Son frère aîné, Pierre-Jean-Julie, pair de France, fut le constructeur du célèbre château de Rastignac.

Jacques-Gabriel était également né à Puyguilhem. Officier de valeur, nommé maréchal de camp en 1784, il avait contracté en 1767 une alliance flatteuse en épousant la fille du marquis d'Hautefort, chevalier des Ordres du roi, ambassadeur à Vienne, et petite-fille du maréchal duc d'Harcourt <sup>2</sup>.

---

1. A l'aimable initiative de notre Président, le chanoine Pommarède.  
2. Le Nail (Français), *Rastignac*, Périgueux, Pilote 24 éd., 1998.

Rappelons que cette magnifique demeure et son domaine étaient entrés dans le patrimoine des Chapt de Rastignac à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Armand de la Marthonie, seigneur de Puyguilhem, n'avait pas eu d'enfant de son mariage avec Marie de Rocquard. Il avait testé le 20 août 1689, avant de mourir, en faveur de son neveu Jacques-François de Rastignac, lequel eut l'originalité d'épouser la veuve de cet oncle généreux, puis, celle-ci étant morte, de convoler en justes noces le 9 avril 1709 avec sa petite-nièce, Françoise Chapt de Rastignac, qui n'avait que seize ans et mourut en 1733, confiant à son mari quatre fils dont seul l'aîné laissa une postérité : Pierre-Louis et sa femme Suzanne-Anne du Lau eurent en effet onze enfants dont dix quittèrent ce monde sans le moindre descendant !



*Le château de Puyguilhem, d'après un dessin à la plume de Jules de Verneilh de Puiraseau*

Un acte du 5 novembre 1791<sup>3</sup> énumère les « cinq enfants mineurs<sup>4</sup> du défunt Jacques-Gabriel de Chapt de Rastignac [...] et Angélique-Rosalie d'Hautefort, son épouse [...] », l'aînée, Aglaé, âgée de 24 ans, le plus jeune garçon, Alexandre-Hippolyte-Camille-Jean, n'en ayant que 14. Un conseil de tutelle constitué de parents de très haut rang des familles Rastignac et Hautefort, se charge d'assurer l'exécution des dispositions testamentaires et de veiller tout particulièrement sur les mineurs.

Pierre-Jean-Julie reçoit la charge de Rastignac, Louis-Armand et ses jeunes frères, celle de Puyguilhem.

3. Archives départementales de la Dordogne, 2 E 1852 / 2-100.

4. En fait il s'agissait d'orphelins de père dont les deux aînés, Aglaé et Pierre-Jean-Julie avaient dépassé l'âge de la majorité : 24 et 22 ans.

Mais Anne-Charles-Parfait a émigré cette année-là pour entrer dans l'armée du prince de Condé. A la dissolution de celle-ci en 1801, Charles suivra son cousin germain le duc de Richelieu et s'en ira guerroyer contre les Turcs dans les rangs de l'armée russe, pour obtenir finalement le gouvernement de la ville d'Odessa de 1803 à 1814 ; puis faire sous les ordres du duc d'Angoulême, en 1823, la campagne d'Espagne et entrer avec lui dans Madrid le 24 mai... On imagine que Puyguilhem ne l'ait guère préoccupé au cours de cette carrière exceptionnelle !

Quant au plus jeune frère de Louis-Armand, il mourut en 1801, âgé de 24 ans et sans postérité.

### **Des ambitions de tous les temps**

On sait combien étaient nombreux sous l'Ancien Régime les nobles... et les moins nobles... qui manifestaient auprès du trône, et par relations, leur désir de servir le roi et d'obtenir de lui une charge, un emploi. Ralliés à l'Empire, certains attendaient beaucoup d'une telle distinction, mais surtout de la rémunération de l'emploi en question.

Cela est évoqué de façon précise par Adolphe Thiers dans son admirable *Histoire du Consulat et de l'Empire*<sup>5</sup> : « [...] Il s'agissait, en effet, pour les solliciteurs, d'obtenir des fonctions de sénateurs, de membres du Corps législatif, de tribuns, de conseillers d'Etat, de préfets ; et ces hautes fonctions, toutes à donner à la fois, toutes largement rétribuées, avaient de quoi tenter les ambitions [...]. Lorsque, dans les révolutions, le feu des passions commence à s'éteindre, on voit l'avidité succéder à la violence [...] ».

Le *Moniteur* du 3 nivôse de l'an VII crut devoir flétrir ces bassesses : « Depuis que la Constitution a créé une quantité de places richement dotées, que de gens en mouvement ! que de visages peu connus qui s'empresment de se montrer ! que de noms oubliés qui s'agitent de nouveau sous la poussière de la Révolution ! [...] »

Par la lettre qu'il adresse à un certain « Monsieur Caplain, chargé d'affaires au château de Puyguilhem, par Thiviers, Département de Dordogne », nous allons voir que son auteur, Louis-Armand Chapt de Rastignac, n'a, lui aussi, qu'un objectif, il ne nourrit qu'une passion : accéder au Conseil d'Etat, dix ans après la création de ce corps prestigieux. « Les membres du Conseil d'Etat, grandement rétribués, nous rappelle Thiers, devaient recevoir chacun 25 000 francs d'appointements [...]. On ambitionnait les places au Conseil d'Etat plus que les places au Sénat, car avec des traitements égaux à ceux des sénateurs et une considération aussi grande, les Conseillers d'Etat étaient admis, autant que les ministres eux-mêmes, au maniement des plus hautes affaires ».

5. Paris, Paulin, Lheureux et C<sup>ie</sup>, Lib. Ed., 1845, Livre II<sup>o</sup>, p. 112 et sq.

Avec l'Empire, le Conseil d'Etat vit son effectif considérablement accru, comprenant trois catégories de membres : les conseillers, les maîtres de requêtes, enfin les auditeurs <sup>6</sup>. A partir de 1809 le nombre de ces derniers fut augmenté et des « auditeurs en service extraordinaire » furent désignés principalement pour exercer des fonctions de sous-préfets. Jacques Godechot rappelle que pour devenir auditeur, il fallait jouir d'une pension ou d'un revenu de 6 000 francs par an : « Ainsi, seule une étroite aristocratie de fortune pouvait prétendre à l'auditorat, pépinière de toutes les grandes administrations de l'Etat. »

Estimant qu'il rentre dans cette catégorie privilégiée, notre Louis-Armand de Rastignac va donc se faire solliciteur et solliciteur obstiné. Dans la longue lettre qu'il adresse à un homme de confiance et que nous allons analyser, il manifeste sans aucune retenue des ambitions fondées moins sur le désir de service ou même le goût des honneurs que sur ses besoins d'argent.

Ceux-ci sont exprimés dans les rares lettres écrites par lui à ce régisseur qui aient été sauvées du pillage et de la destruction naturelle des archives de Puyguilhem abandonnées dans un château ouvert à tout vent. Ces lettres nous montrent que les soucis d'argent du châtelain ont été constants. Ainsi, le 2 avril 1798, « Louis Rastignac » (Révolution oblige) écrit au « citoyen Capelain, à Puyguilhem » pour lui demander de lui « compter incessamment la somme de 1 200 livres [...] avec le plus de diligence que vous pourrez, car les besoins me commandent au delà de tout ce que je puis vous exprimer et vous m'obligeriez infiniment <sup>7</sup> ».

Mais le temps passe et il s'impatiente de n'avoir pas encore d'assurances au sujet de sa nomination :

« Mon cher Caplain, je suis d'une humeur de chien, ainsi attendez-vous à être sérieusement grondé. C'est surtout M<sup>r</sup> de Lage, du reste fort obligeant, avec toutes ses mesures de sûreté, ses longueurs et ses procédés interminables, qui a tant retardé l'envoi de mon certificat de notoriété que mon rapport n'a pu être fait à temps à l'Empereur, et je ne sais quand il le sera car il voyage avec Sa Majesté l'Impératrice. »

A la date précise de son courrier, le 1<sup>er</sup> mai 1810, le nouveau couple impérial vient en effet de partir pour les Pays-Bas. De Cambrai, Napoléon écrit le 29 avril « A l'Impératrice Joséphine » (dont il a divorcé officiellement aux Tuileries le 14 décembre 1809) : « J'irai demain à Anvers voir ma flotte, et ordonner des travaux <sup>8</sup> ».

L'Histoire de France joue un mauvais tour au malheureux quémandeur qui se lamente en ces termes remplis d'amertume :

6. Godechot (Jacques), *Les institutions de la France sous la Révolution et l'Empire*, Paris, Presses Universitaires de France, 1951, p. 503.

7. A.D.D. Série J. 1418.

8. Haumont (Jacques), *Lettres de Napoléon à Joséphine*, Paris, Jean de Bonnot éd., 1960.

« 100 auditeurs prêtent serment aujourd'hui au Conseil d'Etat et je n'en suis pas [...]. Je me suis nommé le malencontreux ; rien ne peut me réussir [...], je suis peut-être remis aux kalendes grecques. Si l'on n'en nomme plus, il en arrivera ce qui pourra. La poursuite de cette place et l'ambition de l'auditorat, fort déchu dans l'opinion, m'a coûté des peines et m'a causé un chagrin affreux, et je crois en vérité qu'il en sera comme de la pierre philosophale qu'on poursuit sans l'obtenir [...].

Au reste, plus j'avance dans la carrière de la vie et plus je vois qu'il n'y a que peine, misère et chagrins. C'est une triste découverte. Voilà le sort qui nous est réservé jusqu'au bienfaisant sommeil de la mort et qui doit tout terminer enfin, peines et plaisirs. »

Il n'a que 36 ans, mais en vient à souhaiter « entrer dans un monde meilleur », dans lequel il ne sera plus question de « sentir pour souffrir, penser pour gémir [...] ». Le personnage est assez pitoyable, on dirait aujourd'hui quelque peu dépressif... Mais une certaine consolation lui vient de ce que son frère aîné, Pierre-Jean-Julie, qu'il jalouse sans doute, connaît lui aussi une déconvenue.

Le marquis de Rastignac est un homme comblé. Il a fait en 1798 un superbe mariage en épousant Françoise-Charlotte-Ernestine de la Rochefoucauld, fille d'Ambroise-Polycarpe de la Rochefoucauld, duc de Doudeauville, duc de Liancourt, *etc.*, et de Bénigne-Françoise Le Tellier de Louvois. Par ses attaches dans le Lot où il possède « la première baronnie du Quercy », celle de Luzech, il est devenu un des tout premiers personnages du département du Lot dont il préside le collège électoral.

Louis-Armand rapporte à son régisseur qu'il est arrivé à son frère « quelque chose de singulier [...]. Il y a quelque temps, M. de Montesquiou lui annonce qu'il est nommé chambellan *sans l'avoir demandé*<sup>9</sup> ; que c'est le ministre de l'Intérieur qui a provoqué cette nomination [...]. Tout le monde lui a fait compliment, ainsi qu'à moi, et nous répondons : il n'en est rien [...] ».

Et en reparlant encore de sa déception qui l'obsède, Louis-Armand écrit à Caplain : « Vous m'avouerez que l'ambition est un supplice qui fait de tristes victimes »...

### **Fonctionnaire impérial**

Par décret impérial du 14 janvier 1811, signé du comte de Montalivet, ministre de l'Intérieur, et d'Hugues Bernard Maret, duc de Bassano, ministre secrétaire d'Etat<sup>10</sup>, Louis-Armand voit enfin se réaliser son rêve obsessionnel d'entrer dans la Fonction publique au service de l'Empereur, en qualité

9. Souligné dans le texte.

10. Archives nationales, F / 1 b 1 / 157 / 17.

d'auditeur au Conseil d'Etat et de sous-préfet de l'arrondissement de Villefranche (de Rouergue aujourd'hui) dans le département de l'Aveyron.

Le 26 janvier, il accuse réception de cette nomination au ministre de l'Intérieur en des termes pour le moins ampoulés qui méritent d'être rapportés : « Je m'empresse de vous accuser réception de la lettre officielle de nomination à la place de sous-préfet de Villefranche que vous avez eu la bonté de m'envoyer. C'est sans doute une nouvelle faveur de Sa Majesté Impériale et une grande hardiesse à moi de l'accepter, vue l'insuffisance de mes moyens en administration : je vais subir un rude noviciat, je compte sur la protection de Son Excellence et s'il ne faut que du zèle, de la patience, de l'énergie et de la soumission, je chercherai à justifier le choix de Sa Majesté.

Heureux si votre Excellence daigne jeter les yeux sur moi dans mon isolement, m'honorer de ses bontés et de sa sollicitude si l'occasion se présente de faire un pas dans sa carrière, ou d'être rappelé au Conseil d'Etat à cette fameuse liste *dont je regrette autant de m'éloigner*<sup>11</sup> !! Ce n'est qu'à son Excellence si indulgente qu'il appartient de prendre l'initiative vis-à-vis de S.M. lorsqu'il s'agit d'accorder une grâce à ma famille : j'ose espérer qu'elle se rappellera dans l'avenir d'un des membres de cette famille tout indigne qu'il peut être de la confiance de S.M.I.<sup>12</sup> »

L'expression de ces considérations excessives (j'allais dire pénibles) a sans doute épuisé notre homme, car le 2 février il écrit au ministre pour le prévenir que sa santé et ses affaires le retiendront jusqu'à la fin de février... Ce qui lui vaut un assez sévère rappel à l'ordre du comte de Montalivet, le 6 février : « Il est à désirer que votre départ ne soit pas trop longtemps différé. Vous devez concevoir que les ordres de Sa Majesté doivent être exécutés dans le moindre délai possible. »

Sans se presser pour autant, Louis-Armand finira par s'installer à Villefranche, mais pour une année seulement, une année au cours de laquelle il ne semble pas avoir rempli ses tâches de façon très satisfaisante. Il est en effet nommé par décret du 26 mars 1812 trésorier de la 1<sup>ère</sup> division des Gardes Nationales, « les ordres de Son Excellence le Ministre du Trésor Impérial l'appelant incessamment à ce poste<sup>13</sup>. »

Le préfet de l'Aveyron, « Baron de l'Empire, Membre de la Légion d'Honneur », qui a dû pourvoir à son remplacement provisoire et nommer d'urgence un maire du département, n'hésite pas à écrire au ministre de l'Intérieur (le 6 juin 1812) pour se louer de celui-ci, obligé de faire face à une situation difficile, engendrée, pensons-nous, par l'incurie de son prédécesseur : « [...] le désordre dans les papiers de la sous-préfecture de Villefranche était à son comble, un travail considérable était arriéré [...] », etc.

11. Souligné dans le texte.

12. Archives nationales, F / 1 b 1 / 157 / 17.

13. Archives nationales, F / 1 b 1 / 157 / 17.

Plus grave encore cette phrase du préfet : « Il [M. Dulac, qui a fait fonction de sous-préfet intérimaire] a acquitté les dettes [...], mais encore plusieurs de celles qu'avait contractées son prédécesseur <sup>14</sup> ».

On comprend dans ces conditions les termes d'une intéressante lettre adressée le 31 mars 1811 par le frère de Louis-Armand, le marquis de Rastignac, au ministre de l'Intérieur :

« Monseigneur, je crois de mon devoir de prévenir Votre Excellence que Sa Majesté, par décret du 26 mars, a nommé mon frère qui était sous-préfet à Villefranche, trésorier de la Cohorte de Paris. Je regrette infiniment pour lui de ne plus le savoir sous vos ordres, mais je vous supplie de croire que je n'en conserverai pas moins à jamais le souvenir de vos bontés et de votre indulgence pour lui. Daignez agréer, Monsieur le Comte, l'hommage de ma vive reconnaissance et du profond respect avec lequel [...] <sup>15</sup> » etc.

Le puissant seigneur, rallié à l'Empire, qu'est le marquis de Rastignac, manifeste dans ce courrier la gratitude qu'il conserve au comte de Montalivet auquel il a certainement recommandé son frère et lui rappelle l'INDULGENCE dont il a bien voulu faire preuve à son égard, dans ses fonctions administratives médiocrement assumées.

De nouvelles et diverses recommandations ont sans doute joué encore en la faveur de Louis-Armand nommé à une fonction fort bien rémunérée qui s'apparente à une sinécure. Mais elle s'éteindra en 1814, bien évidemment, et la carrière « politique » du comte de Rastignac aura été de fort courte durée.

### **Une singulière proposition de mariage**

Elle ne lui aura pas permis de disposer d'un peu plus de fortune, de mener un train de vie moins éloigné de celui de ses frères et de sa sœur. Celle-ci, Aglaé-Françoise-Emmanuel, avait épousé le marquis Antoine de Montaignac-Montaignac et vivait en Auvergne, au château de Saint-Gandoux. Louis-Armand savait faire appel à son beau-frère et demandait à son régisseur d'acquitter ses dettes : « Vous ne pouvez payer M<sup>r</sup> de Montaignac. Cela est fâcheux : car il est ami et bon parent jusqu'à la bourse », peut-on lire dans son épître à Caplain...

Cet être très intéressé se refuse pourtant à adopter une solution, celle d'un très riche mariage qui le comblerait matériellement. Sans beaucoup de pudeur, il s'en ouvre à son chargé d'affaires dans un curieux post-scriptum de cette lettre du 1<sup>er</sup> mai 1810 :

« P.S. On m'a fait une proposition singulière. Une demoiselle d'un très beau nom, de 33 ans, avec 500 000 livres, un beau château, de beaux meubles, un père âgé qui donne tout à sa fille, c'est superbe ; mais, hélas !

14. Archives nationales, F / 1 b 1 / 157 / 17.

15. Archives nationales, F / 1 b 1 / 157 / 17.

elle est laide, bossue et contrefaite. Mon frère [Pierre-Jean-Julie] dit avec raison : on dirait dans le monde : vous avez fait un mariage d'argent. Je trouve qu'il a raison. Qu'en pensez-vous ? N'êtes-vous pas de notre avis ? [...] »

J'étais très curieux de connaître le nom de cette personne que j'imaginai – à tort – être demeurée vieille fille –, en dépit de sa grande fortune (fortune qui eût bien arrangé les affaires de Louis-Armand !). On dut cancaner à ce sujet dans les salons de l'époque et le souvenir pouvait en être demeuré aujourd'hui encore au sein de quelques anciennes familles du Périgord. Était-il indiscret (deux siècles nous séparant de l'événement...) de solliciter la mémoire de certains de nos contemporains ?

Je l'ai osé ! Et deux amis, tous deux administrateurs de notre Société historique et archéologique, fort versés dans l'histoire de notre province. MM. Alain Ribadeau Dumas et Pierre Ortega, m'ont fort obligeamment proposé une réponse à cette énigme.

Il se pourrait que le « très beau nom » en question, me dit Pierre Ortega, bibliothécaire de la SHAP et historien de Jumilhac, fût celui de Richelieu, et le « père âgé » : Louis-Sophie-Antoine, né en 1736. C'est sous le commandement de son fils, Armand-Emmanuel du Plessis, duc de Richelieu (1766-1822) que servit en Russie, je le rappelle, Anne-Charles-Parfait de Rastignac.

Louis-Sophie-Antoine épousa en 1776 la fille du marquis de Gallifet, Marie-Antoinette. Ce ménage eut deux filles que la Nature ne gâta point : elles étaient à la naissance – et demeurèrent – très fortement disgraciées : Armandine (1777-1832) et Simplicie (1778-1840). La seconde épousa en 1803 Antoine-Pierre-Joseph, marquis de Jumilhac († 1826) ; et leur descendance, les Richelieu-Jumilhac, s'est éteinte en 1952.

C'est Hippolyte, marquis de Montcalm-Gozon († 1857), qu'épousa l'aînée, Armandine. L'écrivain Emmanuel de Waresquiel a publié en 1990, chez Perrin, un beau livre sur « Le duc de Richelieu » dans lequel il décrit l'aspect peu engageant de ces pauvres jeunes femmes :

« Très mondaine et partout à la mode, Mme de Jumilhac est pourtant beaucoup plus laide que sa sœur [la marquise de Montcalm]. Contrefaite comme elle, plus petite encore, elle n'a même pas le visage aimable de cette dernière. Sa figure est détestable au point que la lectrice de Mme d'Haussonville, chez qui elle était entrée par inadvertance, en resta saisie.

- Qu'est-ce qu'il y a ? demande la comtesse d'Haussonville.

- Madame, c'était tout laid et tout noir, répond-elle affolée. »

Tout semble concorder dans la généalogie des Richelieu avec les indications livrées par notre Louis-Armand : en 1810, le « père âgé », Louis-Sophie-Antoine de Richelieu, a en effet 74 ans, la « demoiselle de 33 ans », née en 1777, a bien cet âge. Quant à son physique, E. de Waresquiel l'évoque, par comparaison avec celui de sa sœur, de façon objective, sans fard.

### La fin de Louis-Armand

Après ce qu'on peut appeler son « échec professionnel », Louis-Armand ne fera plus guère parler de lui. Il partagera, semble-t-il, une existence sans lustre entre Paris et Puyguilhem, ce château qu'il légua à son frère Anne-Charles-Parfait le 20 mars 1827, dix-sept ans avant de mourir.

Jusqu'à cette date, les deux frères avaient partagé la responsabilité de Puyguilhem. L'un et l'autre entretenaient des relations suivies, au moins épistolaires, avec leur chargé d'affaire. Dans leur correspondance, il est question de vente de vin, de plantations de nouvelles vignes, de chasse – et plus précisément d'expédition de perdrix à Paris –, des métayers du château de Firbeix, château et domaine qui appartiennent aussi aux Rastignac, métayers dont il faut revoir les baux...

On y parle encore de constructions ou aménagements (« ouvrage de la terrasse »), de plantation d'arbres d'ornement en quinconces ou de celle de « cinq cents pieds d'arbres châtaigners ». Et même de vol de « 60 pièces de vendange »... Le vin paraît bien être en 1832 la grande affaire du domaine, sa principale ressource. Paul Caplain y revient dans presque tous ses courriers, souvent pour se plaindre (comme la plupart des régisseurs...) de la médiocrité de la récolte : « [...] les vendanges sont finies, il en manque dans cette paroisse un tiers de l'année dernière », « [...] le vin sera vraisemblablement bien mauvais », *etc.* Il souhaite « faire venir des vins du Quercy pour donner de la couleur » à ceux de Puyguilhem, « car on dit qu'ils sont trop pâles pour pouvoir se vendre »...

Cet homme de confiance des Rastignac était sans doute un personnage important, un notable. La façon dont on s'adresse à lui dans un courrier assez nombreux retrouvé au château <sup>16</sup> suffirait à le prouver. Les extraits suivants d'une lettre qui lui est adressée le 2 juin 1810 par un correspondant de Cahors manifestent par ailleurs que le temps de la rudesse des communications révolutionnaires est bien terminé : loin des tutoiements et des « Citoyen ! », on se croirait revenu à la prose précieuse du Grand Siècle : un vrai morceau d'anthologie !

« [...] C'est avec un nouveau plaisir, mon cher Monsieur, que je me renouvelle de votre bon souvenir et que je vous réitère que je me rappelle sans cesse avec une joie inexprimable le moment et la circonstance qui me procura l'honneur de votre connaissance et que je serai très flatté que vous me procurassiez encore celle de la cultiver d'une manière qui vous fut utile ou agréable. Veuillez en agréer l'assurance et celle de la plus sincère considération de votre bien affectionné serviteur [...] »

---

16. A.D.D. Série E familles.

Le château avait connu au XVIII<sup>e</sup> siècle des temps fastueux. L'« Inventaire des meubles et papiers du château de Puyguilhem » exécuté après la mort de Pierre-Louis Chapt de Rastignac en 1766, à la requête de trois de ses enfants <sup>17</sup>, inventaire qui comporte cent dix-neuf feuillets (!) donne une idée de l'opulence de cette demeure : innombrables tapisseries, « riches tentures », tableaux, argenterie, « meubles les plus curieux », etc.

Mais la Révolution s'était abattue sur elle, génératrice de pillages et de déprédations, et nous pensons que les Rastignac qui en étaient les maîtres n'y faisaient que des séjours plus ou moins brefs.

Louis-Armand mourut à Paris, le 21 janvier 1844, et fut enterré dans le cimetière de Villars. Il laissait curieusement derrière lui le souvenir d'un bienfaiteur, car il avait décidé et financé la fondation dans sa commune de Villars d'une école et d'un asile que nous appellerions aujourd'hui maison de retraite. Ce qui est à son honneur.

On sait que les archives de Puyguilhem ont beaucoup souffert des autodafés de la Révolution et, plus encore peut-être, des conditions de détention de celles qui y avaient échappé, depuis le dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. En 1935, Jean Maubourguet et le chanoine J. Roux écrivaient dans notre *Bulletin* <sup>18</sup> : « Ce qui ne va pas sans dommage, ce sont les archives du château de Puyguilhem. On trouverait là, abandonnés à leur sort, des monceaux de papiers en vrac, et la surveillance serait si inexistante qu'ils seraient à la merci du premier venu [...] ».

C'est ce qui se produisit constamment. Par bonheur, des gens de grande valeur en recueillirent une part. Témoin notre collègue d'avant-guerre, H. Corneille, qui écrivait dans notre *Bulletin* : « Du gros paquet d'archives que j'ai recueilli le soir de notre excursion à Puyguilhem en 1938, j'ai pu extraire quelques documents. Ils sont d'ailleurs fort rares, car la plus grande partie de ces papiers est tombée en poussière [...] » <sup>19</sup>.

Et nous voyons Jean Secret, alors professeur à Bergerac, faire « un don » en 1936 aux Archives départementales de « plusieurs documents provenant du château de Puyguilhem, qui ne sont pas encore classés et qui seront à ajouter à de nombreux documents que j'ai rapportés moi-même de Puyguilhem ».

### **Puyguilhem et les derniers Rastignac**

Entre 1850 et 1853, Anne-Charles-Parfait Chapt de Rastignac avait engagé quelques frais à Puyguilhem, notamment pour reconstituer l'avenue du château et remplacer les beaux arbres d'alignement qui l'embellissaient

17. L'analyse de cet inventaire a été faite par Roger Drouault en 1897 dans le *B SHAP* (p. 237-373).

18. *B SHAP*, 1935, p. 336.

19. *B SHAP*, 1939, p. 358.

jadis. Mais à la lecture des rares documents qui concernent les années suivantes, on se rend compte que ce qui fut un des beaux fiefs du Périgord n'intéressait plus guère à cette époque la puissante famille de La Rochefoucauld qui succédait aux Rastignac.

Anne-Charles-Parfait, dernier marquis de Rastignac, mourut le 6 février 1858, laissant pour héritière de Puyguilhem non son épouse, mais sa nièce, la fille unique de son frère aîné Pierre-Jean-Julie, Sabine-Zénaïde. On se souvient que celle-ci avait épousé en 1817, à La Bachellerie, François XIV qui fut neuvième duc de La Rochefoucauld, duc d'Anville, troisième duc de Liancourt, prince de Marsillac, duc d'Estissac, *etc.* Beaucoup de titres... et de châteaux !

Comme son mari, Zénaïde affectionna particulièrement celui de Liancourt et son vaste domaine, mais aussi ses superbes demeures de La Roche-Guyon où elle voulut que son cœur fut conservé, et de Montmirail où elle demanda par testament d'être enterrée. On imagine qu'elle n'ait guère eu le goût de séjourner à Puyguilhem.

Entre deux voyages, elle résidait à Paris où elle tenait un salon littéraire, apprécié paraît-il. Elle mourut dans la capitale le 19 décembre 1875, à l'âge de 77 ans <sup>20</sup>, ayant connu bien des régimes, trois rois, trois républiques (la troisième venait d'être proclamée), deux empereurs, un certain nombre de révolutions. Son mari, François XIV, l'avait précédée d'un an dans la tombe <sup>21</sup>.

Le vieux château, qui avait beaucoup souffert et dont les revenus n'avaient cessé de décroître, n'intéressait que peu le second de ses trois fils, Pierre-Marie-Alfred, qui l'avait reçu de sa mère en héritage et le vendit le 30 avril 1878 au notaire de Villars, Jean-François de Maynard de Queilhe.

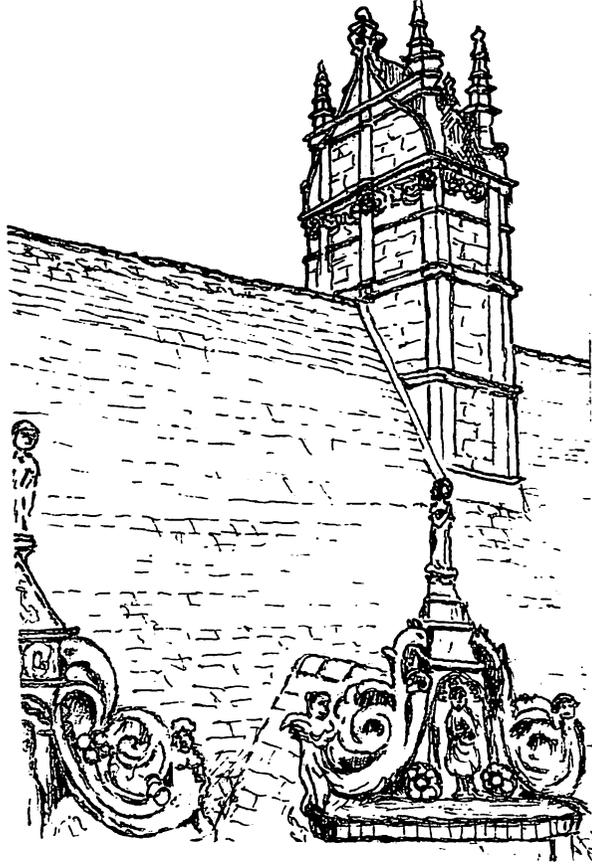
Neuf ans après cette acquisition, le 22 novembre 1887, celui-ci – qui avait demandé, ou admis, le classement du château le 18 août 1881 – revendit « la terre de Puyguilhem » (avec le château bien entendu) à Armand Nercam qui s'empressa de demander le déclassement de ce dernier le 30 novembre 1887, reclassé enfin définitivement monument historique le 20 mars 1912, en dépit de son état alarmant <sup>22</sup>. C'est une demeure en ruine et soumise au pillage que la petite-fille des Nercam, héritière en 1937, vendit heureusement à l'Etat, le 15 mars 1939.

---

20. Le Nail (François), *Rastignac*, ouvrage cité.

21. Martin (Georges), *Histoire et généalogie de la Maison de La Rochefoucauld*, 1992.

22. Sarradet (Max), *Villars en Périgord*, Périgueux, Pierre Fanlac éd., 1971.



*Sur le corps du logis du château de Puyguilhem, une souche de cheminée et des frontons de lucarnes parmi d'autres... (dessin de Fr. Le Nail)*

L'on sait que la restauration, timidement commencée pendant la guerre de 1939-1945, fut reprise plus activement à partir de 1952 sous la remarquable direction d'Yves-Marie Froidevaux, architecte en chef des monuments historiques. Passionné par Puyguilhem, Max Sarradet accepta d'être « le premier gardien [du château], entr'ouvrant la porte les dimanches et fêtes aux personnalités <sup>23</sup> », au nombre desquelles il cite André et Simone Maurois.

Comment ne pas nous réjouir d'un tel sauvetage ! Cette magnifique demeure, « un des édifices les plus achevés que l'Aquitaine ait conservé de l'époque de la Renaissance », ainsi que l'écrit Max Sarradet, s'est transmise pendant quatre siècles, par héritage, des La Marthonie aux Chapt de Rastignac, puis aux La Rochefoucauld, qui, les uns et les autres, nous paraissent proches. L'un de ces « seigneurs de Puyguilhem », Louis-Armand Chapt, comte de Rastignac, nous était en revanche presque inconnu. Nous avons eu plaisir à le découvrir à partir d'une modeste lettre ramassée dans les décombres du château par des membres de la famille de notre collègue de la SHAP. M. Arsène Henry, il y a plus de soixante-dix ans.

F. L.N.

23. *Id.*

# Journée du Patrimoine le dimanche 21 septembre

Portes ouvertes à la Société : un succès

par Jeannine ROUSSET

Lors de la journée du Patrimoine, ce dimanche 21 septembre 2003, de 13h30 à 20 heures, la Société offrit à ses très nombreux visiteurs un programme varié, original, préparé avec fébrilité et enthousiasme par le conseil d'administration auquel s'étaient joints plusieurs collègues très dévoués.



*Le président P. Pommarède, L. Le Cam (tous deux assis)  
et les visiteurs prenant un café (photo P. Ortega)*

Dès 13h30, un café accueillait les personnes dans la cour ensoleillée de notre hôtel de Fayolle, puis les groupes partirent vers des lieux habituellement non ouverts au public :

- à l'évêché, par deux fois, Mgr Briquet, représentant Mgr Poulain, faisait les honneurs des appartements épiscopaux tandis que notre président, le père Pommarède, commentait la galerie des portraits des évêques du diocèse de Périgueux et Sarlat.

- rue des Farges, MM. A. Ribadeau Dumas et E. du Chazaud permirent à deux groupes de découvrir les fresques récemment découvertes de la maison des Dames de la Foi.



*Un groupe devant la maison  
des Dames de la Foi  
(photo J.-P. Durignieux)*



*Guy Penaud dans le souterrain  
de notre hôtel  
(photo J.-P. Durignieux)*

- au siège de la Société, à quatre reprises, M. Penaud fit visiter le « souterrain ».

Tout au long de l'après-midi, des expositions étaient présentées au public par des collègues de la S.H.A.P. :

- dans la salle Jean-Marie Bélingard, 29 très beaux dessins évoquaient des villages, abbayes, églises du Périgord, œuvres de M. Xavier Arsène-Henry.



*Quelques dessins de Xavier Arsène-Henry (photo P. Ortega)*

- dans la salle de conférences, on pouvait tout à loisir regarder une minutieuse rétrospective de la vie de notre Société de 1874 à 1903, une exposition d'intéressants placards de l'époque révolutionnaire et surtout une riche exposition fort appréciée de caricatures de Sem, Malleville, Lestrade et Chaumont. Grâce à l'aimable collaboration de Mme Merlin-Anglade, conservatrice du Musée du Périgord, l'original de *L'enterrement de la municipalité de Périgueux*, très grand tableau de Lestrade, était exposé.



*L'exposition sur les caricaturistes dans la salle de conférence (photo Ph. Janot)*



*Annie Bélingard et Annie Herguido (de dos), qui ont conçu les expositions sur les caricaturistes et sur les premières années de la Société (photo P. Ortega)*

- enfin, dans la salle de lecture, notre bibliothécaire proposait à la demande des visiteurs, des recherches personnalisées dans la *Mémoire du Périgord* informatisée.

Pendant ce temps, l'effervescence régnait dans la cour. Sous un chapiteau, une vingtaine d'auteurs présentait et dédicaçait leurs ouvrages. Plus loin, le public pouvait prendre connaissance et acheter des publications et des bulletins de la Société historique et archéologique du Périgord, tandis que trois jeunes vendaient des ouvrages divers au poids.



*Guy Penaud, Michel Testut, Louis Le Cam, Bernard Fournioux (de gauche à droite) et bien d'autres auteurs, membres de notre compagnie, présentaient leurs ouvrages (photo Ph. Janot)*



*Nos salariés, Sophie et Sébastien, et Jeannine Rousset proposaient les anciens numéros de notre Bulletin (photo Ph. Janot)*



*Nos deux jeunes vendeurs souriants et leurs livres au poids, et Pierre Pommarède dédicçant un ouvrage (photo Ph. Janot)*



*Notre trésorier, M. Bernard, et notre gardienne, L. Eytier, à la vente des publications de la SHAP (photo Ph. Janot)*

Enfin, de 18 heures à 20 heures, une cinquantaine de personnes se groupèrent autour d'un buffet campagnard fort bien préparé qui termina d'une façon très conviviale cette après-midi au demeurant riche culturellement.

Tout ceci n'a pu se réaliser qu'avec l'aimable concours du Musée du Périgord, des Archives départementales et de la ville de Périgueux. Nous les en remercions chaleureusement.

J.R.

# Sortie d'automne, le samedi 27 septembre 2003

par Mireille MITEAU

13h30, sur les quais, le long des berges de l'Isle, les membres de la Société historique et archéologique du Périgord investissent deux autobus, pour gagner le Nontronnais et participer à la sortie d'automne. Le soleil est au rendez-vous, la température est clémente. L'après midi s'annonce fort agréable.

Dès la sortie de Périgueux, aux Maurilloux, le président de notre compagnie attire notre attention sur les bâtiments de l'école maternelle qui viennent d'être modernisés. La partie la plus ancienne est la maison natale de l'historien périgourdin A. de Siorac. Elle fut aussi, pendant plusieurs générations, la demeure de la famille Girard. Dans cette famille, les fils cadets s'établissaient à Bordeaux, quai des Chartrons, et faisaient parfois carrière dans la Marine. L'un de ces garçons partit pour Boston où il fit fortune. Il devint un des premiers milliardaires américains. Il fonda un orphelinat le Girard-College où l'on joue encore *La Marseillaise* et où l'on continue à hisser le drapeau français.

Nous arrivons à Trélissac. Le père Pommarède met en garde les passagères du car... En effet, à travers l'histoire, Trélissac est une commune où les dames s'évanouissent facilement : évanouissement de Madame de Trélissac lorsqu'elle découvre que son fils, qui arrive de l'étranger pour hériter de son père défunt, n'est pas son fils mais un usurpateur ; évanouissement de Stéphanie de Beauharnais (la cousine de Joséphine), habitante de Trélissac, lorsqu'on lui annonce que Napoléon vient de faire d'elle sa fille adoptive afin qu'elle puisse épouser le grand duc de Bade ; et bien d'autres encore... Heureusement, nous traversons la ville sans que l'on constate quelconque défaillance !

Le premier arrêt a lieu à La Coquille, où nous retrouvons des collègues, domiciliés dans les environs. Pierre Ortega nous accueille et nous guide pour la visite de l'église. Celle-ci, dont l'extérieur est sans grand intérêt, possède un retable digne d'attention. Il est constitué de boiseries sculptées datant de la 1<sup>re</sup> moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, provenant de deux origines différentes : de l'ancienne chapelle de Notre-Dame des Champs et de l'église de Sainte-Marie-de-Frugie. Une piéta en bois, réalisée durant la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, domine le chœur.

Chemin faisant, nous passons devant le château de Mavaleix, dont l'une des tours évoque le chapeau du marquis qui fut son propriétaire.

Puis, nous nous approchons du château de Montcigoux à Saint-Pierre-de-Frugie, avec quelques frissons : nous avons rendez-vous avec le squelette d'Ernest... Point de frissons en arrivant. Nous découvrons un domaine au charme discret et pénétrant : gentilhommière enchâssée dans la verdure, tour plus austère du XIV<sup>e</sup> siècle, parc fleuri et arboré de vieilles essences. M. et Mme Chavaud nous font les honneurs de leur demeure avec beaucoup de gentillesse. Notre collègue Hervé Lapouge, spécialiste du Nontronnais, nous raconte, avec talent, un épisode de l'histoire de Montcigoux. Pierre Peignon de Fontaubert, un militaire qui a participé à la bataille de Waterloo, a été mis à l'écart de l'armée et a été prié de regagner ses terres. Il y mène une vie de campagnard, avec ses chevaux, qu'il affectionne particulièrement. Il a plusieurs enfants, dont Ernest, Catherine et Arthur. Ernest et Catherine sont élevés au château, tandis qu'Arthur, qui se révèle être un enfant rustre, est confié à une nourrice, qui l'élève de façon rustre, en faisant un adulte rustre. Nous sommes en 1865. La rumeur de la découverte de l'or en Californie atteint les portes de Montcigoux. Ernest et Catherine (qui entretiendraient des relations incestueuses ?) embarquent pour les Amériques. La chance semble peu leur sourire car, en 1866, Catherine regagne la France et Montcigoux. Etonnement de sa part... son frère devrait être déjà de retour. Le temps passe... Ernest ne revient pas... Arthur qui, en l'absence de ses frères et sœurs, a peu à peu pris possession du domaine trouve la présence de Catherine fort gênante. Un beau jour, il l'enferme dans la tour, où il la laisse dépérir. Elle finit par mourir. Elle est inhumée au cimetière de Saint-Pierre-de-Frugie. Arthur reste le maître de Montcigoux jusqu'à sa mort. Lorsqu'il disparaît, on découvre dans sa maison un squelette humain et on en conclut qu'il s'agit de la dépouille d'Ernest. Par la suite, les acheteurs, M. et Mme de la Monerie, en procédant à des travaux de jardinage, mettent à jour des ossements d'enfants. M. Brulant intervient alors pour nous faire part des récentes découvertes qu'il vient de faire sur cette affaire : Ernest serait mort en Californie, Catherine aurait été mariée, il y aurait eu dans la famille une autre fille qui aurait mis au monde des enfants mort-nés. Le mystère perdure mais ne porte nullement ombrage

au charme du domaine. La visite se termine par une collation présentée par Mme Chavaud : des biscuits, des boissons rafraîchissantes, un café offert dans des tasses de porcelaine fine... Tous les participants, qui ont vécu cet instant comme un moment privilégié, en remercient vivement leurs hôtes.



*Hervé Lapouge à Montcigoux*

Dans le bourg de Firbeix, l'église que nous n'avons, malheureusement, pas le temps de visiter, possède un conopée, ce voile qui recouvre le tabernacle, brodé au fil d'or qui représente une arche d'alliance sur fond de cramoisi. Il semble qu'il ait été brodé au château de Courbefy (lieu natal de saint Waast), tout proche. L'origine de saint Waast (saint Gaston) a fait l'objet d'un long différend entre deux érudits : l'abbé Arbellot de Vaqueur affirmait que c'était à Courbefy. Le chanoine Pergot prétendait que c'était à Châtres, près de Terrasson.

Notre groupe arrive ensuite à Saint-Pierre-de-Frugie, un petit village très fleuri qui possède une belle église du XII<sup>e</sup> siècle, de style limousin. Sur la façade latérale, tels des cabochons, deux pierres taillées représentent des têtes de monstres. Une troisième pierre, porte la sculpture d'un arlot, cette grappe de raisin qui n'est pas sans évoquer les armoiries des Arlot de Frugie. A l'intérieur, le chœur, de style roman, abrite les sépultures des Arlot. Le plafond a été récemment restauré. Sa voûte, de forme carénée, est peinte en bleu. Des chevilles de bois très travaillées, en assure l'ancrage dans la charpente. Dans la sacristie, deux tabernacles, du XVIII<sup>e</sup> siècle attendent d'être remis en état.

En traversant Sainte-Marie-de-Frugie, le président nous indique que, le couvent et la maison de la Barde donnés par la famille Gay à la compagnie des Jésuites ont été, par la suite, rachetés par le chanteur Jean-Luc Lahaye qui voulait en faire un centre pour enfants en difficulté. Il ne put donner suite à son projet. Une partie des bâtiments est devenue un monastère bouddhiste.

A la fin de l'après-midi, nous parvenons à Saint-Priest-les-Fougères. Pierre Ortega, avec toujours autant de passion, nous en « conte » l'architecture. La variété des pierres qui ont servi à la construction (quartz, schistes, granit), dessine une véritable palette de nuances sur les murs extérieurs. Le plan de l'église est en croix latine, à laquelle est adossé un chevet plat. L'accès à l'intérieur se fait par un escalier à double montée : montée à droite pour les cérémonies festives, à gauche, pour celles plus austères. Le plafond de la nef est lambrissé.



*L'église de Saint-Priest-les-Fougères*

Deux colonnes de bois soutiennent la tribune. Dans une niche, une cuve de granit, datée de 1607, a sans doute été le baptistère. Un mémorial de la guerre de 1914-1918 comporte les noms et les photographies des victimes sur un support en porcelaine blanche. Nous admirons trois autels (un central et deux latéraux) dont le travail du bois constitue la richesse de cet intérieur. Les colonnes torsées qui encadrent les retables, débordent de fleurs, d'oiseaux, de fruits, d'animaux. Les seigneurs du lieu (les barons d'Oche et les Ribeyreix) sont les fondateurs de ce superbe travail. Ces autels ont été classés le 19 août 1953.

Pour clore cette sortie, nous nous retrouvons, traditionnellement, autour du verre de l'amitié en présence de M. le maire de Saint-Priest.

Tous les participants adressent de chaleureux remerciements à tous ceux, organisateurs ou intervenants, qui ont participé à la réussite de cette sortie.

M.M.

# A propos de notre sortie d'automne, un saint Front limousin et un Périgourdin, gouverneur de la Martinique

par Pierre POMMAREDE  
et Pierre BRULANT

Notre collègue, Pierre Brulant vient de trouver trace, dans des documents échappés à la destruction, d'une vicairie Saint-Front dans la collégiale de Saint-Yrieix. Cette église, désignée comme « séculière et collégiale », possédait au XVII<sup>e</sup> siècle, six vicairies dont deux dédiées à Notre-Dame et une à saint Front <sup>1</sup>.

En 1640, le titulaire de la vicairie de Saint-Front était Jehan Deladoyre « prêtre, curé de Saint-Front et sacriste ». Il figure comme tel et comme parrain dans les registres de la paroisse de Saint-Pierre-de-Frugie lors du baptême d'un Jean Deladoyre, fils d'autre Jean, procureur d'office de la

---

1. Louis Bournazel, dans *Saint-Yrieix et le pays arédien*, signale ces six vicairies : deux à l'autel Notre-Dame, une à l'autel sainte Anne, une à l'autel saint Jean l'Évangéliste, une à l'autel saint Front qui relève du doyen, une à l'autel sainte Marie-Madeleine.

juridiction de Frugie <sup>2</sup>, et de Suzanne Touresne ; la marraine était Jehanne de Frugie de Sainte-Marie, et, parmi les signataires de l'acte, on remarque la signature d'André Rolle (de Montcigoux).

Il y a quelques années, j'avais essayé de suivre les pas de saint Front en Gaule et en France dans quelque trente et un départements, le tiers de notre hexagone. En Limousin, la vie et la dévotion envers saint Martial avaient éclipsé celle de notre évangéliste local <sup>3</sup>. A une petite lieue du Périgord et de Jumilhac, saint Yrieix a fait bon ménage avec Front.

Il nous faut être reconnaissant envers Pierre Brulant qui vient d'ajouter un nouveau chapitre (séculier !) à une *Saga* qui n'en finit plus de dérouler ses chants et ses récits. Et d'y avoir ajouté la vie surprenante d'un de nos compatriotes parti vers des îles lointaines.

Pierre POMMARÈDE

### Médéric Rolle, gouverneur de la Martinique

Les Rolle, famille de notaires, procureurs et juges, sont connus depuis 1450. En 1580, Jean Rolle, licencié en droit, juge, sénéchal, lieutenant de la baronnie de Courbefy, habite à Montcigoux d'où il traite les affaires touchant à son état. Courbefy, propriété d'Henri IV, est alors aux mains des brigands après avoir été disputé entre catholiques et protestants. Son fils André Rolle fit un beau mariage en épousant Françoise de Brie de Lageyrat ; qualifié d'écuyer, il vit noblement au manoir de Montcigoux ; maintenu dans son droit de banc et de sépulture, il sera enterré devant l'autel Notre-Dame le 19 juin 1651. Laissons-là les Rolle de Montcigoux, car je voudrais vous parler des petits-neveux du juge Jean Rolle. Il s'agit de Médéric et de François Rolle de Goursolas et de leur épopée aux Antilles.

Médéric naquit vers 1607 dans la paroisse de Firbeix, au manoir de Goursolas que protégeait une grosse et forte tour. Son père, Jean Rolle, était procureur d'office de la juridiction de Firbeix, son grand-père, Pierre, frère du juge Jean de Montcigoux, était procureur d'office de l'importante châtellenie de Courbefy. Sa mère, Marie de Lafon, était fille de Pierre de Lafon, juge, syndic, notaire et secrétaire du chapitre de Saint-Yrieix, et de Hélise de Jarrige.

2. La juridiction de Frugie fut créée en 1600.

3. Un livre d'heures limousin du XV<sup>e</sup> siècle, mentionnant saint Front, est conservé à la Bibliothèque nationale (ms 1396) ; le 20 juillet 1876, la Congrégation des Rites permettait à l'évêque de Limoges d'introduire la fête de saint Front, le 26 octobre, dans le calendrier diocésain. Cf. P. Pommarède, *La Saga de saint Front*, Périgueux, Pilote 24, 1997.



*Le château de Montcigoux*

Cadet de famille – il était le quatrième fils de Jean Rolle –, il décide à l'âge de trente-sept ans de partir tenter sa chance aux Antilles : son frère François, âgé de vingt-sept ans, l'accompagne. Arrivés à La Rochelle, ils embarquent au début de l'été 1644, sur l'*Isabelle de la Tremblade* qui appareille pour « les Iles ». Sur le même bateau, fuyant la justice et ses créanciers, s'exile Constant d'Aubigné. Ayant lié connaissance, Médéric et Constant s'associent pour exploiter ensemble une plantation, association, qui ne dura guère. Constant d'Aubigné n'était pas seul ; voyagent avec lui sa femme et sa fille François, âgée de neuf ans. Médéric et François, qui allaient bientôt faire fortune au-delà de leurs espérances, ne pensaient pas que la toute jeune fille qui les accompagnait aurait un destin plus incroyable encore puisqu'elle devint presque reine sous le nom de marquise de Maintenon. Après de nombreuses péripéties dont des expéditions contre les Caraïbes, Médéric, nommé lieutenant général de l'île par Duparquet, propriétaire et gouverneur de la Martinique, devient à son tour gouverneur en 1622.

Il avait épousé en 1653 Jeanne Hurault de Gondrecourt. Décédé vers 1664, il laissait à sa veuve une grosse fortune en plantations, immeubles et sucreries : la sucrerie de Port-Royal rapportait 150 000 livres de revenu par an, celle de Case-Pilote 120 000 livres.

François avait épousé Françoise Dyel du Parquet, cousine du seigneur propriétaire de la Martinique. Colonel général de la milice, commandant du quartier de Port-Royal, il amassa lui aussi une grosse fortune. La famille Rolle fit souche à la Martinique jusqu'à sa disparition apparemment complète lors de l'éruption en 1902 du volcan de la Montagne Pelée.

On aura plus de détails sur l'activité des frères Rolle de Goursolas à la Martinique et sur la famille Rolle en lisant le tome 9 de *Généalogies limousines et marchaises*. Quant au voyage que fit Médéric Rolle, en compagnie de la future marquise de Maintenon, sur l'*Isabelle de la Tremblade*, il est évoqué par Françoise Chandernagor dans *L'allée du roi*.

Pierre BRULANT

*Que soit remercié notre collègue qui, avec bien d'autres, silencieusement et efficacement, rassemblent des parcelles d'histoire, assemblent des puzzles difficiles et contribuent à mieux nous faire connaître le Périgord que nous aimons.*

Pierre POMMARÈDE

## **DANS NOTRE ICONOTHÈQUE ET LES ARCHIVES**

# Cyrano Parisien ? Oui, mais...

par Brigitte et Gilles DELLUC

*Un beau tohu-bohu accueillit maître Albert Dujarric-Descombes !  
« Que diable allait-il faire dans cette galère ? »<sup>1</sup>, durent se demander ses  
compatriotes de la Dordogne. Dès 1872 et 1873, cet érudit périgordin  
proclamait bien haut que Cyrano de Bergerac n'était pas du tout un  
Périgordin des bords de la Dordogne<sup>2</sup> (Dujarric-Descombes, 1872-1873,  
1874 et 1875).*

*Ce Cyrano de Bergerac était d'ailleurs, à l'époque, peu connu et  
guère lu, malgré un bref éloge de Boileau (un vers de l'Art poétique) et  
quelques citations par-ci par-là.*

*Le choc fut rude, mais on accepta les faits : le vrai Cyrano était né  
à Paris et portait le nom d'un fief dit de Bergerac, proche de la capitale.*

*Oui, mais pourquoi ce lieu-dit portait-il ce nom ? Ce détail ne  
sembla guère préoccuper les érudits.*

*C'est la question qui est posée ici.*

1. Le vrai vers de Cyrano de Bergerac est : « Que diable aller faire aussi dans la galère d'un Turc ? D'un Turc ! » (Le *Pédant joué*, II, 4). La phrase sera reprise par Molière dans *Les Fourberies de Scapin* (II, 11) : « Que diable allait-il faire dans cette galère ? », dans la bouche de Géronte.

2. On le faisait même naître « au château de Bergerac ». Son père se montrait, disait-on, « plus soucieux de ses chiens et de la chasse que de ses enfants » (Roumejoux, 1854).

## Le héros fait oublier son modèle

On s'était donc résolu à faire disparaître Cyrano de Bergerac de la galerie des grands hommes du Périgord. N'en déplaise aux auteurs anciens et à la fierté des Bergeracois <sup>3</sup>.

Mais, une vingtaine d'années après cette révélation des historiens, Constant Coquelin, *alias* Coquelin aîné ou Coq, créait l'éclatant *Cyrano de Bergerac* d'Edmond Rostand au théâtre de la Porte Saint-Martin le 28 décembre 1897.

Malencontreusement, Rostand n'avait pas tenu compte des travaux des chercheurs. L'auteur refaisait de son héros un fier enfant de Bergerac. Le spectateur pouvait imaginer, en arrière-plan, un parc et un lac situés à Bergerac <sup>4</sup> et, bien sûr, se convaincre de « la verte douceur des soirs sur la Dordogne » <sup>5</sup>.

La France vient de perdre l'Alsace et la Moselle ; elle vit l'affaire Dreyfus <sup>6</sup> et va connaître la séparation des Eglises et de l'Etat. Cette comédie héroïque, en cinq actes et en vers, est un triomphe. Le jeune Rostand avait découvert le sujet, en classe de seconde, en lisant un chapitre des *Grotesques* de Théophile Gautier (Besnier, 1983) ou un texte de préface de Henri Le Bret (Margerie, 1997). Il avait écrit la pièce spécialement pour le brillant Constant Coquelin <sup>7</sup> et « dans l'esprit de lutter contre les tendances du temps » (Rostand, 1913).

Enthousiasme. Emile Faguet, d'ordinaire si sage, compare Edmond Rostand à Corneille. Comme tous, il est passionné : « Ce fut la journée de théâtre la plus éclatante depuis *Hernani* et ce fut un *Hernani* sans bataille. On

3. A. de Roumejoux en 1854, mais aussi, avant lui, Alphonse de Chateaubriand, Théophile Gautier et Charles Nodier n'avaient jamais mis en doute la naissance de Cyrano à Bergerac. Un beau portrait gravé de Cyrano avait paru dans le *Discours sur les célébrités de la Dordogne* de L. Sauveroche, régent de rhétorique (1835), dans les *Annales agricoles et littéraires de la Dordogne* (1843, h.-t., p. 246-247) et dans le *Périgord illustré* de l'abbé F. G. Audierne (1851). Pourtant, déjà, en 1851, l'abbé Audierne reconnaissait : « Le Périgord s'approprie Cyrano, parce qu'on le croit né à Bergerac. Nous devons avouer que nous n'avons trouvé dans cette ville aucun souvenir traditionnel en notre faveur. Les biographes le donnent tous pour un auteur gascon. » (Audierne, 1851).

4. Roxane égrenait ses souvenirs au deuxième acte (scène 6). Roxane : « Il faut que je revienne en vous le ... presque frère, / Avec qui je jouais, dans le parc, près du lac !... » Cyrano : « Oui... vous venez tous les étés à Bergerac !... » Ils se rencontraient sans doute au château de cette ville, bien qu'elle n'en dise pas plus. Bien sûr, il n'y a pas de lac à Bergerac, mais la rime l'imposait... Lors de la création, le rôle de la cousine de Cyrano ne put être joué par Sarah Bernhardt, retenue par d'autres engagements.

5. Acte IV, scène 3.

6. Quinze jours plus tard, le 13 janvier, Emile Zola publie *J'accuse*. Il est condamné en février. Le capitaine est à l'île du Diable (Mayeur, 1973).

7. Un rôle sur mesure à un détail près : Coquelin aîné avait 57 ans, alors que le vrai Cyrano du siège d'Arras n'en avait que 21...

se sentait en face d'un chef-d'œuvre ». « Lemaître et Sarcey exultent », note Jules Renard, dans son *Journal* <sup>8</sup>.

Depuis un siècle, la pièce connaît un succès persistant, auprès de millions de spectateurs. Cyrano est désormais un des principaux personnages de la littérature française. La vie de ce « héros de fiction » (Besnier, 1983) l'emporte sur celle de son modèle <sup>9</sup>. On a oublié son prénom de Savinien. Il est redevenu Bergeracois sous la plume de Rostand. De surcroît, quelques détails scabreux de la biographie du vrai Cyrano ont été soigneusement occultés par l'auteur <sup>10</sup>.

### Des chercheurs parisiens et un notaire courageux

Revenons au vrai Cyrano. Cyrano de Bergerac, fils du sieur de Mauvières, n'était donc pas un Périgordin. Alors d'où venait-il ? De Mauvières ? Quel Mauvières ? Albert Dujarric-Descombes avait tout d'abord hésité à suivre d'autres auteurs et à placer Mauvières en Ille-et-Vilaine ou peut-être encore dans l'Indre. Un Cyrano breton ou berrichon ? Pourquoi pas. Mais, bientôt, il reconnaissait son origine « francilienne », comme on dit de nos jours, et plaçait Mauvières à une trentaine de kilomètres à l'ouest de Paris. Il en rendait compte à ses compatriotes de Dordogne.

A vrai dire, ce n'est pas dans son étude notariale de Grand-Brassac que l'honorable historien avait levé le lièvre. Il puisait ses informations à deux sources parisiennes très documentées : 1 - une recherche d'Auguste Moutié, consacrée à *Chevreuse* et à lui rapportée par Alexis de Gourgues (Moutié, 1867 ; Gourgues, 1875) ; 2 - une minutieuse enquête généalogique effectuée par le très érudit archiviste Augustin Jal et diffusée par une conférence du publiciste-historien Auguste Vitu (Jal, 1867 ; Vitu, 1875) <sup>11</sup>.

8. Rares sont ceux qui, comme Rémy de Gourmont du *Mercur de France*, sont agacés et font la fine bouche : « Il ne faut pas dénigrer M. Rostand ; il a un certain talent, et il serait injuste de dire que sa réputation est entièrement usurpée » (Gourmont, 1903). L'historien Emile Magne relève, dès 1898, tous les anachronismes de la pièce dans « Erreurs de documentation de *Cyrano de Bergerac* » (éditions de la *Revue de France*). Un exemple ? Ragueneau juge Cyrano : « Plus fier que tous les Artabans dont la Gascogne / fut et sera toujours l'alme mère Gigogne » (acte I, scène 2). La scène se passe en 1640. Mais l'interminable roman *Cléopâtre* du Périgordin La Calprenède (1610-1612-1663), où intervient Artaban, ne paraîtra qu'à partir de 1647 (Despont, 1994). Ce Gauthier de Costes, « monté » à Paris, avait ajouté à son nom les titres de sieur de La Calprenède, de Toulgou et autres lieux. Cet inventeur du roman fleuve fut, lui aussi, cadet puis officier au régiment des Gardes vers 1630. On retrouve Artaban cité dans *l'Aiglon* (acte III, scène 8).

9. A l'échelle régionale, en 1899, paraissait pourtant à Bordeaux un article rappelant la vérité (Le Breton, 1899). Un an plus tard, notre compagnie refusait un mémoire d'Adalbert du Soulas sur Cyrano : la question était épuisée, lui répondit-on (*B.S.H.A.P.*, 1900, p. 48).

10. Telle une certaine « maladie secrète » (Bargy, 2001-2002), qui faisait aussi des ravages au XIX<sup>e</sup> siècle.

11. L'étude de A. Jal s'appuyait sur toute une série d'actes, extraits des registres paroissiaux parisiens, dont l'acte de baptême dudit Savinien de Cyrano, tiré du registre de l'église Saint-Sauveur (Jal, 1874). Les pièces authentiques, recopiées par ce chercheur, ont disparu dans les incendies allumés par la Commune en mai 1871 (Dujarric-Descombes, 1874).

Stupéfiante révélation ! Aujourd'hui, la cause est entendue. Savinien Cyrano de Bergerac est bien né à Paris en mars 1619, dans le quartier des Halles, et a été baptisé en l'église Saint-Sauveur<sup>12</sup>. Sa famille, peut-être d'ancienne origine sarde du côté paternel, était fixée dans la capitale depuis de nombreuses générations (Becquart, 1965). Il passe son enfance près de Saint-Forget (aujourd'hui Saint-Forget-les-Sablons, Yvelines)<sup>13</sup>. C'est à Paris qu'il fait ses études, travaille et s'amuse ; il meurt prématurément – de mort violente, dit-on – en 1655, à Sannois (Val-d'Oise), près d'Argenteuil.

On connaît bien sa vie aujourd'hui : à part son nom, Cyrano n'a rien de périgordin. Et s'il lui arrivait, peut-être, de prendre, « Cric, crac. [...] l'accent de Bergerac », comme le héros de Rostand<sup>14</sup>, c'était à force de l'avoir entendu au régiment des Gardes. C'est du moins ce qu'imagine en souriant P. Frédy de Coubertin (Frédy, 1898).

Qu'on se le dise, déclare noblement notre notaire, « l'incrédibilité la plus obstinée doit baisser pavillon devant une vérité si péremptoirement établie » (Dujarric-Descombes, 1874). Mais, observera finement Jean Maubourguet, « il est des preuves qu'il faut périodiquement fournir pour que la fable ne réclame pas en sa faveur le bénéfice de la prescription » (Maubourguet, 1941).

De fait, le beau film de Jean-Paul Rappeneau, sorti sur les écrans en 1990, puis diffusé par les étranges lucarnes, fait déclamer à Gérard Depardieu et à Anne Brochet les vers d'Edmond Rostand. « La verte douceur des soirs sur la Dordogne » reprend du poil de la bête et touche, à nouveau, des millions de spectateurs. Et, aujourd'hui encore, on continue de célébrer Cyrano – celui d'Edmond Rostand, du moins – à Bergerac sur Dordogne, notamment sur les enseignes commerciales<sup>15</sup>.

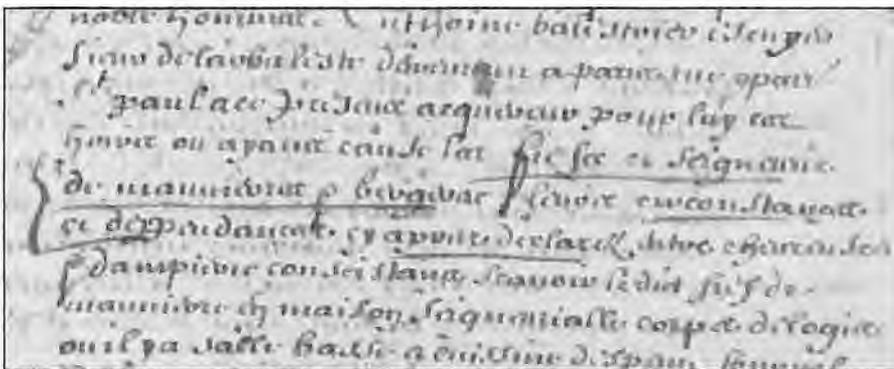
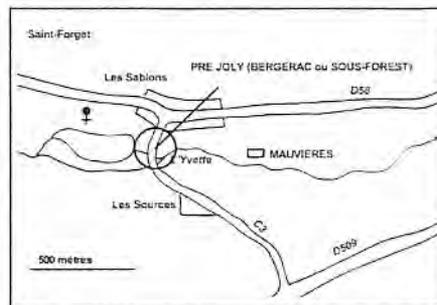
Et Cyrano aurait lui-même conclu : « Il n'y a rien qu'on persuade plus aisément au peuple, que ce qu'il est bien-aise de croire » (cité par Bargy, 2001-2002).

12. Deux ans plus tard, à quelques centaines de mètres de là, naîtra un certain Poquelin Molière, fils de tapissier, qui fera son chemin.

13. Sur la D58, entre Dampierre et Chevreuse ou, si l'on veut, entre les abbayes cisterciennes de Port-Royal des Champs et des Vaux de Cernay.

14. Acte III, scène 13.

15. « Le Bergerac, un vin qui a du nez », pouvait-on lire, il y a quelques années, dans le métro de Paris. Aujourd'hui, le site de l'Office de Tourisme de Bergerac propose aux internautes « toutes les informations sur la cité de Cyrano » ; celui de la mairie fait de la ville « le fief de Cyrano ». La pierre blanche d'une statue de Cyrano éclaire la place de la Mirpe (*B.S.H.A.P.*, 1965, p. 134), rappelant un peu celle de Bernstamm (Coquelin, 1898). *Paris-Match*, le 22 août 1959, fut même victime d'un canular émanant des commerçants de la rue Neuve (*B.S.H.A.P.*, 1959, p. 109). Près de trente établissements de la ville portent le nom de *Cyrano* (cinéma, hôtel, commerces, services divers, résidences). A qui se fier ? A Paris, Montmartre a sa rue Cyrano-de-Bergerac et, à Gif-sur-Yvette (Yvelines), la Maison des Jeunes et de la Culture se nomme La Maison de Cyrano : là, rien à dire.



**Planche 1** – En haut : vue aérienne de Mauvières vue du midi (commune de Saint-Forget-les-Sablons, Yvelines). Au milieu et à droite, le colombier qu'a connu Cyrano (cliché Avia-Photo, courtoisie de J. de Bryas). Au centre : élévation nord du château de Mauvières ; plan de situation de ce château et de Pré Joly (anciennement Bergerac ou Sous-Forest). En bas : acte de vente de Mauvières et de Bergerac par le père de Cyrano en 1636. Pourtant, quelques années plus tard, Savinien de Cyrano se fera appeler Cyrano de Bergerac (A. D. des Yvelines).

## Un poète de Bergerac au temps de Cyrano

Il faut dire que le seul poète bergeracois de cette époque est peu reluisant. C'est Marc de Maillet (1568-1628) <sup>16</sup>. On le connaît peu.

Dans *Le Capitaine Fracasse* de Théophile Gautier, Sigognac aperçoit sa silhouette sur le Pont-Neuf : « Les uns prétendent que c'est un singe échappé de quelque ménagerie ; d'autres affirment que c'est un des chameaux ramenés par M. de Nevers. On n'a pas résolu le problème : moi je le tiens pour homme à sa folie, à son arrogance, à sa malpropreté [...]. Jetez-lui quelque aumône ; il la prendra en maugréant et en vous maudissant. C'est donc bien un homme, puisqu'il est fol, sale et ingrat ».

Dans un long poème, dédié au duc de Retz, Saint-Amant <sup>17</sup>, son confrère ès rimes, inventa, pour ce malheureux, le sobriquet de « poète crotté ». Il créait ainsi un stéréotype qui sera imité et développé par d'autres écrivains pendant des décennies. Ce pauvre hère de Maillet avait connu un certain succès à Paris : il était un des protégés de la reine Margot (« qui l'estimait autant que rien... »). Mais après la mort de cette dernière en 1615, il tomba dans un grand dénuement, perdant tout espoir de gloire littéraire.

Dans *Le Poète crotté* (1629), Saint-Amant imagine le départ de Maillet de Paris, son triste adieu à la ville qu'il a tant aimée. Le poème invective « [...] Ce chardon de Parnasse,/ Ce vain espouvantail de classe,/ Ce pot-pourry d'étranges mœurs,/ Ce moine bourru des rimeurs [...]/ Ce chaland de vieille tripière,/ Ce faquin orné de rapière,/ Cet esprit chaussé de travers,/ Ce petit fagoteur de vers... » La tenue du poète est cocasse, toujours selon Saint-Amant : « Un feustre noir, blanc de vieillesse,/ Garny d'un beau cordon de graisse, [...]/ Couvrait la hure de la beste, [...]/ Son pourpoint, sous qui maint pou gronde,/ Montroit les dents à tout le monde,/ Des grègues d'un faux satin jaune,/ D'un côté trop longues d'une aulne,/ Un rocquet de bourraccan rouge,/ Qui jamais de son dos ne bouge/ L'affubloit, quoiqu'il fust hiver/ Et qu'il fust rongé de maint ver. [...]/ Ses jambes, pour paistrir les crottes,/ S'armaient à cru de vieilles bottes... » (Saint-Amant, réédité en 1852).

Ce poète crotté était bien, lui, né natif de Bergerac <sup>18</sup>. Il n'est jamais cité chez nous. Oublions-le et revenons à Cyrano...

16. Parfois nommé *Malliet* (Roumejoux, 1897-1899 ; Penaud, 1999) ou à tort *du Maillet* par T. Gautier.

17. Marc-Antoine Gérard, sieur de Saint-Amant (1594-1661) est lyrique, satirique et burlesque : « Ce poète avait assez de génie pour les ouvrages de débauche et de satire outrée, il a même quelquefois des boutades assez heureuses dans le sérieux, mais il gâte tout par les basses circonstances qu'il y mêle » (Boileau). C'est un des « grotesques » chers à T. Gautier.

18. Marc de Maillet a été décrit ou cité par François Colletet, Théophile de Viau, le chevalier de Cailly (un quatrain), Meynard (deux sonnets) et Tallemant des Réaux (*Historiettes*). Pour sa bibliographie, voir *B.S.H.A.P.*, 1903, p. 241-242 et Roumejoux, 1854. T. Gautier a emprunté à E. Fournier, 1862 : *Histoire du Pont-Neuf*, Dentu, Paris. Voir aussi A. Adam, 1953 : *Histoire de la littérature française au XVII<sup>e</sup> siècle*, Domat, Paris, tome 1, p. 20 et le site <http://solinix.brookes.ac.uk/mark/textes>.

## Dans la haute vallée de Chevreuse...

Un *Bergerac* tout près de Paris ?

Récapitulons. A Paris, le grand-père de Cyrano, prénommé Savinien lui aussi (ou Savinien I), est tabellion, puis conseiller et secrétaire du roi en 1571, et, deux ans plus tard, auditeur à la Cour des comptes (Vitu, cité par Dujarric-Descombes, 1874 ; Maubourguet, 1941 ; Germain, 1996) <sup>19</sup>.

C'est un noble personnage. Les armes de la famille sont ainsi décrites : « d'azur au chevron d'argent accompagné de deux glands pamprés ou feuillés d'or en chef, et d'un lyon de même, au chef cousu de gueule brisé de deux étoiles d'or » (Frédy, 1898 ; Poli, 1898). Entre autres bien fonciers, Savinien I achète, en 1582, un domaine dans la région de Chevreuse, paroisse de Saint-Forget <sup>20</sup>. Parmi ses acquisitions se trouvent les terres de *Mauvières* et de *Sousforest* <sup>21</sup>. Mauvières est un manoir à créneau, avec dépendance, pigeonnier, moulin et terres. Tout près de là, à quelques centaines de mètres en aval, entre Mauvières et le parc de Dampierre, Sousforest comprend une maison à portail, avec cour, grange, mesure et jardin, 28 arpents de terre labourable et 10 arpents de bois (Germain, 1996) <sup>22</sup>.

L'usage avait déjà, à l'époque, rebaptisé *Sousforest* en *fief de Bergerac* (Bargy, 2001-2002) <sup>23</sup>. Sans ce changement de nom, les aventures d'un dénommé « Cyrano de Sousforest », même appartenant aux cadets, presque tous gascons, de la compagnie du capitaine Carbon de Castel-Jaloux <sup>24</sup>, auraient été traitées autrement par Edmond Rostand. Elles n'auraient pas retenu l'attention des gens de la Dordogne.

19. Belle réussite : ce Savinien I avait été, initialement, vendeur de marée et fournisseur du roi (Mourousy, 2000 ; Bargy, 2001-2002). L'acte de baptême sur parchemin à Sens, en 1532, d'un certain Savinien de Cirano, offert en 1882 par Philippe de Bosredon, est conservé aux archives départementales de la Dordogne (Becquart, 1966).

20. C'est, encore aujourd'hui, la charmante vieille église Saint-Gilles, avec son cimetière attenant, incluse dans le parc de Dampierre.

21. L'acte d'achat, d'une demi douzaine de pages, a été conservé (Archives départementales des Yvelines et de l'ancienne Seine-et-Oise, D1556).

22. « Après avoir dépassé Mauvières, au moment d'atteindre [aux Sablons] la grille du parc de Dampierre, on tourne à gauche. La route que l'on suit traverse, avant de rejoindre celle de Chevreuse à Cernay-la-Ville, un petit groupe de maisons et de villas. C'est là le hameau de Sous-Forgetz, qui, pendant plus d'un siècle, s'est appelé Bergerac et dont Savinien [II] de Cyrano prit le nom » (Frédy, 1898).

23. Un aveu de Savinien I de Cyrano (9 janvier 1583) déclare que le fief de Bergerac était auparavant appelé Sous-Forgetz. Un aveu de 1669, par Jean Emmanuel Balestrier, conservé aux archives de Seine-et-Oise, donne l'emplacement exact de ce fief de Bergerac, confirmant bien cette équivalence toponymique (Frédy, 1898).

24. « Œil d'aigle, jambe de cigogne, / Moustache de chat, dents de loup, etc. » C'était l'époque de la guerre de Trente Ans (1618-1648). L'hôtel des cadets de Gascogne de M. de Tréville était sis 11, rue du Vieux-Colombier, près de Saint-Sulpice. C'est aujourd'hui la caserne des pompiers. Tout le quartier va y danser chaque 14 juillet.

Abel de Cyrano, père de Savinien II, revendra ces terres en 1636. Son père les avait acquises cinquante-quatre ans plus tôt. Adieu Mauvières et Bergerac ! La famille réintègre Paris.

Un peu plus tard, ses études achevées, le jeune Savinien II de Cyrano de Mauvières ajoutera – indûment – à son nom patronymique de Cyrano celui d'une des deux terres ayant appartenu à sa famille. « Pour se distinguer de ses parents », selon Augustin Jal, ou encore de ses frères. A moins que ce choix ne soit purement euphonique : « Cyrano se rengorge de son nom complet, celui-ci sonnait mieux à son oreille » (Germain, 1996) <sup>25</sup>. Il semble bien que Savinien de Cyrano ne prit ce titre que plus tard. En 1637 ? (Cocula, 1992). La première trace écrite date de 1641 : elle est postérieure à son entrée chez les gardes et même à sa sortie de cette unité (Bargy, *in litt.*, 2003). Son père et son grand-père s'étaient contentés du titre de seigneur de Mauvières <sup>26</sup>.

Savinien de Cyrano, notre Cyrano de Bergerac, après une adolescence dissipée, sera tout d'abord engagé, à dix-neuf ans, au régiment des gardes et servira en Champagne et en Picardie. Puis, blessé à deux reprises, il quittera le métier des armes, après deux années passées au service du roi. Enfin, après diverses aventures et mésaventures, il deviendra, des années plus tard, un écrivain libertin. Un libertin, à l'époque, c'est un auteur d'esprit fort et rebelle. On lui doit une comédie, *Le Pédant joué* (1654), une tragédie en alexandrins, *La Mort d'Agrippine* (1654), deux romans, *L'Autre Monde ou Etats et Empires de la Lune* et *Etats et Empires du Soleil* (1657 et 1662) et d'autres œuvres et lettres diverses <sup>27</sup>.

## Mais pourquoi un Bergerac là-bas ?

Mais pourquoi cette terre se nommait-elle *Bergerac* ? C'est ce point de détail qui nous concerne ici : le lien de cette appellation avec le Périgord. Nom de famille ou nom de localité ? Quatre pistes ont été tracées ou, du moins, esquissées. Elles se recoupent plus ou moins. Parcourons-les.

---

25. Pour P. Frédy de Coubertin, c'était « vraiment un coup de fortune » que de pouvoir se parer d'un tel titre, en entrant dans une unité en majorité composée de Gascons (Frédy, 1898). D'aucuns ont avancé, sans preuves, que Cyrano avait choisi ce nom, « obligé de se feindre méridional pour entrer dans certaine compagnie de guerre qui n'admettait que des méridionaux » (Dujarric-Descombes, 1874).

26. Mais leurs successeurs à la seigneurie de Mauvières porteront le titre de seigneurs de Mauvières et de Bergerac (Frédy, 1898).

27. Il lui arrive parfois de signer *Hercule de Bergerac*. Bibliographie de Cyrano *in* : Bargy, 2002-2002. On peut lire toutes ses œuvres principales sur le site de la Bibliothèque nationale de France (<http://gallica.bnf.fr>).

### 1. Cette terre de Bergerac fut-elle donnée par un duc de Chevreuse ?

Informé par A. de Gourgues, A. Dujarric-Descombes citait, quant à lui, une phrase d'Auguste Moutié. Elle concerne le père de « notre » Cyrano : « Vers 1601, noble homme Abel de Cyrano, escuyer, seigneur de Mauvières et de Bergerac, avoua tenir en plein fief de Charles de Lorraine, duc de Chevreuse, le fief, terre et seigneurie, appelé le *fief de Bergerac*, qui anciennement s'appelait *Soubs-Foirets* » (Dujarric-Descombes, 1875).

Le lecteur, familier ou non d'Alexandre Dumas, aura reconnu dans ce Charles de Lorraine (1571-1640), le quatrième duc de Guise. Comme on sait, son père, le Balafre, avait été tué sur ordre de Henri III, à Blois en 1588. Lui-même faillit être élu roi par la Ligue en 1593, puis se soumit à Henri IV.

L'historien périgordin Jean Maubourguet fut ravi de cette découverte. Il l'appelle « la clé de l'énigme » (Maubourguet, 1941). En fait, il crie victoire un peu trop vite, car cette note ne résout rien : elle n'explique pas pourquoi ce fief d'Île-de-France porte un nom périgordin.

### 2. Le grand-père de Cyrano descendait-il d'un capitaine huguenot périgordin ?

En 1966, Humbert Augeard publie un opuscule tentant de restituer à Cyrano de Bergerac une origine bergeracoise. Cyrano était de Lembras...<sup>28</sup>. Cette brochure d'une quarantaine de pages, écrite « dans une langue bouillonnante et difficile, parfois même incorrecte ou quasiment incompréhensible », fait monter l'archiviste périgordin Noël Becquart au créneau. Sa riposte est aussi vive que documentée, sous le titre irrité de « Encore Cyrano ! ».

Entre autres critiques, N. Becquart fustige l'auteur. Celui-ci veut, « à tout prix, identifier Savinien I, le grand-père présumé de son héros, à un certain de Rivière, capitaine huguenot et compagnon de Clermont de Piles, aux exploits guerriers bien connus. L'ancêtre de ce personnage serait Raymond ou Ramond de La Rivière : il se serait vu « donner le baillage du moulin de Gaudra de la ville » de Bergerac en 1378 et il aurait pris possession dudit moulin de force.

Ce que l'implacable N. Becquart rectifie de la façon suivante : « Ce n'est pas un moulin que le duc d'Anjou avait donné à Raymond, mais tout simplement la charge de bailli de Bergerac : M. Augeard confond allègrement le *baillage* (location) avec le *bailliage* (juridiction). Enfin ce Raymond n'était pas de Bergerac mais de Montignac, c'est pourquoi les consuls refusèrent de le recevoir [...]. Est-ce dire qu'il n'y eut pas de famille de La Rivière à

---

28. Plaidoyer *pro domo*. C'était le lieu même de la résidence de l'auteur. Une tour Cyrano y existe bien, au village de la Ribeyrie. Toutefois elle fait défaut sur la carte I.G.N. et n'est pas citée par A. de Gourgues (1873). On ne peut savoir de quand date cette dénomination...

Bergerac ? Personne ne songe à le contester, mais rien ne permet d'établir un lien quelconque entre les *Cyrano* et les *La Rivière* [...]. *Cyrano de Bergerac*, jusqu'à preuve du contraire, n'a strictement rien à voir avec le Périgord » (Becquart, 1966) <sup>29</sup>.

Noël Becquart conclut : « Tout ce laborieux édifice n'est qu'un château de cartes ». Dont acte.

### 3. La terre de Bergerac fut-elle à une ancienne famille nommée « de Bergerac » ?

Le même A. Dujarric-Descombes avait cru mettre un point final à sa recherche, en 1875, en publiant « Un dernier mot sur *Cyrano-Bergerac* » (Dujarric-Descombes, 1875). Une vingtaine d'années plus tard, il revient sur le sujet, car il vient de découvrir, dans le *Journal des débats* du 19 juin 1898, la courte information suivante :

« Avant de devenir, en 1582, la propriété des *Cyrano*, le château de Mauvières avait appartenu à Thomas de Fortbois qui l'avait acquis lui-même, en 1576, d'un certain Dauphin de Bergerac, lequel le tenait de son père, Gallois de Bergerac.

« Celui-ci descendait réellement d'une véritable famille de ce nom, était originaire de Gascogne [*sic*] et, lorsqu'il était venu se fixer à Mauvières, avait débaptisé un hameau voisin qui dépendait de son domaine, celui de *Sous-Foretz*, pour lui donner, en souvenir de son pays natal, le nom de *Bergerac*, qu'il porte pendant plus d'un siècle <sup>30</sup> » (Leygues, 1898).

C. Q. F. D. ? Ces quelques lignes prennent place, le 7 juillet 1898, dans la séance mensuelle de la Société historique et archéologique du Périgord (Dujarric-Descombes, 1898).

29. L'archiviste ne manque pas de rappeler qu'il existe un lieu-dit *Bergerat* à Montjoie (Ariège) et un autre à Ars (Puy-de-Dôme), ainsi qu'un *Bragayrac* en Haute-Garonne. Un lieu-dit *Bergerac* existerait en Charente (*B.S.H.A.P.*, 1898, p. 62). On fait traditionnellement remonter le toponyme *Bergerac* au nom de personne *Bracarius* (fabricant de braies), suivi de *-acum* (Tanet *et al.*, 1994).

30. Cet auteur, lui aussi, place *Bergerac* en Gascogne, à la façon d'Edmond Rostand. La rime Gascogne-Dordogne est riche, mais la localisation est fautive : le Périgord est au nord de la Gascogne ; il fit partie de la Guyenne dans l'Ancien Régime. Mais, pour beaucoup, tout méridional qui n'est pas Provençal est Gascon... Surtout s'il est fier, beau parleur, et brave, voire fanfaron, vantard et bravache. Dans le même sens, c'est pour la beauté discrète de sa vallée que le Sarladais Etienne de La Boétie célébrait le fleuve Dordogne : « Je vois bien, ma Dourdouigne, encor humble tu vas ; / De te montrer Gasconne, en France, tu as honte ». Montaigne ne disait-il pas, en parlant des dialectes de la langue d'oc : « Que le gascon y arrive, si le français ne peut y aller » ? Tallemant des Réaux disait du Sarladais La Calprenède : « Il n'y a jamais eu un homme plus Gascon que celui-ci [...]. Parlons un peu de sa vanité et de ses gasconnades ». C'est en Gascogne, aussi, que Rostand place le Béarn, ce qui est également une erreur.



**Planche 2** – En haut : le vrai Cyrano, soldat puis homme des lettres (Bibliothèque nationale, Paris). En bas : le même, revu par quelques dessinateurs périgordins (L. Sauveroché, 1835 ; *Annales agricoles*, 1845 ; Audierne, 1851). Sur tous ces dessins, le nez du personnage est simplement long et busqué.

Nous avons retrouvé, en feuilletant la *Nouvelle revue*, le mémoire ayant inspiré cette notule. C'est un long texte du baron Paul Frédy de Coubertin <sup>31</sup>, fort documenté (Frédy, 1898). Il fait revivre toute une noble et riche famille de *Bergerac*, bien implantée dans le pays de Chevreuse depuis 1466. Elle est mentionnée dans l'armorial de Montfort-l'Amaury, et bien pourvue de charges ou, du moins, de titres. Une branche possédait Mauvières et Bergerac depuis le milieu du XV<sup>e</sup> siècle. On en suit la trace. A la fin, le 15 septembre 1561, noble homme Gallois de Bergerac, écuyer, sieur de Bergerac, en qualité de fils aîné et principal héritier d'Antoine de Bergerac, rendait foi et hommage à cause des terres et seigneuries de Mauvières et Bergerac <sup>32</sup>. Son fils, Dauphin de Bergerac, aliéna ces terres en 1576. Il les vendit à Thomas de Fortboys ou Fortbois, qui les revendit en 1582 à Savinien I de Cyrano.

En Périgord, la noble famille des seigneurs de Bergerac est bien connue. Elle y apparaît vers 1150. Ce sont les Rudel, seigneurs des villes et châtelainies de Bergerac, Gensac, Mouleydier, Clermont, Monclar, Montignac et autres lieux (Froidefond, 1891) <sup>33</sup>. Elle va administrer la seigneurie de Bergerac jusqu'en 1334 (Biran, 1886, 1888 et 1895 ; Charet, 1950). Bergerac est rattachée à la couronne de France en 1340, « ce qui rend parfaitement inconcevable, pour N. Becquart, que les Cyrano, les La Rivière ou toute autre famille aient pu se dire, dans la suite, *sires de Bergerac* » (Becquart, 1966).

#### **4. Les terres furent-elles à la famille d'un compagnon périgordin de Du Guesclin ?**

Cette piste recoupe plus ou moins les deux pistes précédentes. Pour les auteurs récents, (Germain, 1996 ; Bargy, 2001-2002), le toponyme *Bergerac*, près de Chevreuse, provient bien d'une vieille famille de cette région, détentrice de ces terres depuis la fin du XIV<sup>e</sup> siècle. Selon eux, à l'origine de cette famille était un certain Ramond de La Rivière : il s'était vu doté du fief de Mauvières et de Sous-Forest. Il avait obtenu ces terres en récompense de son action contre les Anglais pour la reprise de Bergerac par le duc d'Anjou, frère de Charles V, et par Bertrand du Guesclin.

En effet, prise par le duc de Derby en 1345, Bergerac était demeurée anglaise durant une trentaine d'années. Elle est prise une première fois par le duc d'Anjou et Du Guesclin en 1374, mais elle retombe aux mains des Anglais. Elle est définitivement reprise par le duc et le connétable en 1377.

---

31. Descendant d'une cousine germaine de Cyrano de Bergerac.

32. Archives de Seine-et-Oise, E 6413.

33. Jaufre Rudel, de la branche des Rudel de Blaye et, pour certains, seigneur de Bergerac (Penaud, 2001), participa à la deuxième croisade (1147-1149). Ce seigneur-troubadour et la comtesse de Tripoli, Mélissinde, sont les héros de *La Princesse lointaine* d'E. Rostand, pièce inspirée par P. Paris et créée en 1895 par E. de Max, S. Bernhardt et L. Guitry dans un décor de Mucha).



**Planche 3** – En haut : *Cyrano de Bergerac*, héros d'Edmond Rostand : dessin à la plume d'E. Rostand (d'après R. Rosselin-Vasselín, 1997) ; statuette de Coquelin dans le rôle-titre, par Bernstamm ; statue de pierre érigée à Bergerac. En bas : affiche de la tournée en province de la pièce, dessinée par Lucien Métivet (ibid.). Le faux nez du héros de Rostand est un postiche interminable, pointu voire retroussé, bien différent de celui de son modèle.

On a dit plus haut comment se fait le lien avec Savinien I, le grand-père de « notre » Cyrano : « Bien qu’habitant à Paris une grande maison rue des Prouvaires, à deux pas de l’église Saint-Eustache, il achète à un Thomas Fortbois, en 1582, une maison de campagne dans la vallée de Chevreuse, paroisse de Saint-Forget (aujourd’hui dans le département des Yvelines). Parmi ses acquisitions se trouvent les terres de *Mauvières* et de *Sousforest*. L’usage avait déjà, à cette époque, rebaptisé *Sousforest* en *fief de Bergerac*. Un des descendants [des anciens propriétaires], Gallois de Bergerac, vendit d’abord en 1570, le fief de *Pré Joli-Bergerac* à Catherine de Cyrano, la sœur de Savinien <sup>34</sup>. Six ans plus tard c’est Dauphin de Bergerac qui vendit les fiefs de *Mauvières* et de *Bergerac* à Thomas Fortbois. Bien que la famille de Cyrano n’ait aucun lien de parenté avec les *de Bergerac* ou *de Bergerat*, la possession d’une terre, même si l’on n’était pas noble, permettait d’adjoindre à son nom le titre de *sieur* du lieu » (Bargy, 2001-2002) <sup>35</sup>.

L’existence de cette famille a été confirmée par Jacques Delaplace. Il a retrouvé, aux Archives nationales, la trace d’un des anciens propriétaires de ces terres, en 1532 : *Anthoine de Bergerat*. Bien sûr, cet érudit sannoisien ne voit pas de lien direct avec la ville même de Bergerac (Delaplace, 1998 et 2003).

## Il y a Rivière et Rivière

Le nom de *La Rivière* est fréquent en Périgord (Froidefond, 1891). Plusieurs apparaissent comme syndics de Bergerac. Nous venons d’en citer deux ici.

**1. Rivière, capitaine huguenot.** Ce Rivière, ancien avocat devenu capitaine huguenot, courait le pays et prenait les villes avec Armand de Clermont, seigneur de Piles. Le comte de Saint-Saud le nomme François Faure, coseigneur de Lussas et de Fontroubade, seigneur de La Rivière (ou de La Ribérie <sup>36</sup>), et rappelle qu’il joua un rôle lors des guerres de Religion, notamment lors de la prise de Périgueux par les protestants en 1575 (Saint-Saud, 1925 ; Roumejoux, 1902, p. 242 et 253). En 1571 avait été signé son contrat avec Nolette de La Rivière, demoiselle de La Casteignie, fille ou sœur d’un chef huguenot. Il fut gentilhomme de la compagnie du roi de Navarre, capitaine du château puis gouverneur de Bergerac.

34. Retenons ce toponyme de *Pré Joli*. On y reviendra plus bas.

35. P. Frédy de Coubertin a retrouvé aussi, dans les archives de Seine-et-Oise, une autre vente faite en novembre 1578 : Catherine de Cyrano, sœur de Savinien I, demeurant à la Bignongnière, paroisse de Saint-Forget, vend à Thomas de Fortbois, sieur de Mauvières, deux arpents de bois sis à Mauvières.

36. La carte de Guyenne de Belleyme (pl. 22, publiée avant 1792) indique un lieu-dit Ribérie à Lembras. A. de Gourgues le nomme la Haute et la Basse Ribeyrie, « motte et ruines d’un ancien fief » (Gourgues, 1873).

Au risque de compliquer un peu le propos, intercalons une courte parenthèse maintenant. Tout récemment, revenant sur les exploits guerriers de ce dernier Rivière, David Bryson s'est posé, dans une curieuse analyse cryptographique d'un texte de Cyrano, la question d'une « bataille de Labadie » (entre Monbazillac et Colombier), à la fin de 1562. Cette bataille, « réelle ou imaginaire », opposait les troupes de Rivière aux forces royales. Avant lui, Humbert Augeard pensait que Cyrano de Bergerac avait inséré, presque un siècle après les événements, des messages en code, notamment à ce sujet, dans *Histoire comique des Estats ou Empires de la Lune et du Soleil* (Bryson, 1994). Fin de la parenthèse...

**2. Rivière, compagnon de Du Guesclin.** Le Raymond ou Ramond de La Rivière, de Montignac, que le duc d'Anjou récompensa après la reprise de Bergerac, est connu grâce à Emile Labroue : « 1379, 2 mars. On fait savoir que lundi dernier Raymond de La Rivière de Montignac avait montré des lettres et des mandements disant que le roi et monseigneur d'Anjou lui avaient donné à vie la charge de bailli de la ville... 1<sup>er</sup> avril. [...] Etant reconnu homme du comte de Périgord, il est arrêté par la jurade qu'il ne sera pas reçu en la ville ». Il réitérera un peu plus tard sans plus de succès (Labroue, 1893).

C'est sans doute de ce Rivière que parlent Noël Becquart, Anne Germain, Hervé Bargy et le comte Jacques de Bryas. Ce dernier ajoute que ce Ramond de La Rivière « de La Martigne »<sup>37</sup> s'était vu doté du fief « avec moulin de Mauvières en Saint-Forget ». Il essaimera dans la région. Ses descendants et/ou successeurs, « Gallois de Bergerac, qui vendit en 1570 son fief de Pré Joli-Bergerac à Catherine de Cyrano, et Dauphin de Bergerac (ex de La Rivière de La Martigne), qui vendit son fief de Mauvières à Thomas Fortbois, sont les derniers des Périgourdin connus ». Puis, Savinien I acheta Mauvières à Fortbois, « pour joindre son fief à celui de sa sœur Catherine, rétablissant ainsi l'unité du fief de Mauvières-Bergerac » (Bryas, s.d.). On connaît la suite.

## Cyrano et Mauvières

Il semble donc bien que c'est à ce Raymond ou Ramond de La Rivière, ayant reçu du roi et du duc d'Anjou, peu après la reprise de Bergerac en 1377, la charge de bailli de Bergerac et n'ayant pu l'assumer en 1379 du fait de l'opposition de la jurade, ou à un de ses descendants que l'on doit l'exportation du toponyme *Bergerac* en vallée de Chevreuse.

37. Il existe, en Dordogne, cinq lieux-dits *La Martigne*, sans compter une quinzaine de *La Martinie* (Gourgues, 1873). Mais il s'agit plutôt ici d'une déformation du mot *Montignac*, cité par E. Labroue.

Mais revenons à Cyrano. Son père, Abel Cyrano, sieur de Mauvières, né vers 1565, est avocat au parlement de Paris. La famille quitte Paris en 1622 pour s'installer au château de Mauvières, belle gentilhommière, perdue dans la campagne. Cyrano est le quatrième enfant d'une fratrie de six. Il a alors trois ans.

Non loin de là réside un autre petit garçon, Henry Le Bret. Les deux enfants deviennent rapidement amis et commencent leur instruction, « chez un bon prestre de la campagne qui tenoit des petits pensionnaires ». Ce compagnon ne quittera plus Cyrano de Bergerac et, devenu chanoine après la mort de son ami, donnera une première édition (expurgée) de ses œuvres en 1657. On retrouvera cet ami fidèle dans la pièce d'Edmond Rostand.

Aux Sablons, le lieu-dit *Bergerac*, devenu *Sous-Forest*, est contigu au domaine de Mauvières. Ce lieu a encore changé d'appellation ou, plutôt, est revenu à son ancien nom. Le service local de la Poste et la carte I.G.N. le nomment désormais *Pré Joly*. Ainsi désigne-t-on toutes ces belles maisons à jardin clos, entre lesquelles se glisse la petite route C3 ou rue des Sources. Cette voie part de la D58, aux Sablons, et va rejoindre la D 906, en passant par le village des Sources. Le lecteur se souvient avoir lu plus haut que *Pré Joli-Bergerac* était le nom de la propriété de Catherine de Cyrano, la sœur de Savinien <sup>38</sup>.

A Mauvières, le château du XVII<sup>e</sup> siècle sera remanié au siècle suivant. Mais le colombier et le portail sont ceux qu'a connus le jeune Cyrano.

Un autre jeune garçon fréquentera les lieux. C'est ici que, bien plus tard, sera élevé le petit comte Léon, fils de Napoléon et d'Eléonore Denuelle de la Plaigne, sous la tutelle de Mathieu Saint-Laurent. L'Empereur, reconnaissant, érigea Mauvières en baronnie (Bryas, s.d.). Comme chacun sait, cet enfant, né en 1806 d'une lectrice de l'impératrice, prouva à l'Empereur qu'il n'était point stérile : il divorça donc de Joséphine. Coïncidence. On ne peut s'empêcher d'avoir, ici, une pensée pour son autre fils, le petit roi de Rome, et, à nouveau, pour Rostand : *L'Aiglon*...

Le parc naturel de la haute vallée de Chevreuse a permis à la région d'être sauvegardée. Le château de Mauvières, aujourd'hui, dans un beau parc à l'anglaise, est une superbe demeure, propriété de la famille de Bryas. C'est ici que fut tourné la série télévisée *Châteauvallon* avec Chantal Nobel. Le château, désormais élégamment restauré et bellement meublé, est ouvert au public pour diverses manifestations et visites de groupes.

---

38. Sur le portail de la maison sise au numéro 5 de la rue des Sources, se lit le nom de *Pré Joly*.

Au midi, un exceptionnel jardin d'eau en terrasses est en cours de réalisation en rive gauche de l'Yvette, à l'emplacement d'un ancien marécage. A défaut de Dordogne, on pourra y goûter « la verte douceur des soirs » ... sur l'Yvette.

B. et G. D. <sup>39</sup>

### Bibliographie et sources <sup>40</sup>

- Archives départementales des Yvelines et de l'ancienne Seine-et-Oise. D 1556 Fonds de Saint-Cyr – Seigneurie de Chevreuse : *Contrat de vente du fief de Mauvières et du fief de Bergerac, situés sur la paroisse de Saint-Forget, à noble écuyer Anthoine Balestrier, par Abel de Cirano et Espérance, sa femme, 3 juillet 1636*, 6 pages.
- Audierne abbé F. G., 1851 : *Le Périgord illustré, guide monumental, statistique, pittoresque et historique de la Dordogne*, Dupont, Périgueux (Cyrano de Bergerac, p. 118-119).
- Augeard M.-H., 1966 : *Savinien II de Cyrano de Bergerac*, Copie-Flash, Bergerac, 36 p. Ce livret fut suivi de quatre autres manuscrits ou articles sur le même sujet de 1966 à 1971 (indication fournie par Bryson D., 1994, note 7, p. 525).
- Bary H., 2001-2002 : *Savinien Cyrano de Bergerac*, [www.levraicyrano.com](http://www.levraicyrano.com).
- Bary H., 2002 : *Le Ciel de Savinien*, Association Savinien Cyrano de Bergerac, Sannois.
- Bary H., 2003 : *A propos du présent texte*, courriel du 5 octobre.
- Baüer G., 1968 : Le centenaire d'Edmond Rostand : Cyrano de Bergerac, *Historia* n° 257, avril, pp. 56-65.
- Becquart N., 1965 : A propos du Cyrano de G. Mongrédien (Berger-Levrault, 1964), *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, 92, p. 134.
- Becquart N., 1966 : Encore Cyrano !, *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, 93, p. 297-302.
- Besnier P., 1983 : Présentation et notes, in : Rostand E., *Cyrano de Bergerac*, Gallimard (Folio), Paris.
- Biran E. de, 1886, 1888 et 1895 : Les seigneurs de Bergerac, *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, 13, 15 et 22, p. 384-405, 94-105 et 292-300.

<sup>39</sup> UMR 6569 du CNRS. Nos vifs remerciements vont à Hervé Bary, président de l'Association Savinien Cyrano de Bergerac ([www.levraicyrano.com](http://www.levraicyrano.com)), au comte Jacques de Bryas, à Jacques Delaplace et à Jean-Louis Leclair. Ils ont bien voulu relire le présent texte et nous faire part de leurs remarques.

<sup>40</sup> N'ont été conservées ici que les références effectivement appelées dans le texte.

- Bryas comte J. de, s.d. : *Château de Mauvières, historique du Moyen Age à nos jours*, 4 p. (non signées).
- Bryson D., 1994 : Cyrano de Bergerac et la bataille « fantôme » de Labadie (Colombier) de décembre 1562 : fait réel ou imaginaire ? *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, 121, p. 521-534.
- Charet J., 1950 : *Le Bergeracois des origines à 1340*, Imprimerie générale du Sud-Ouest, Bergerac.
- Cocula A.-M., 1992 : Cyrano et Bergerac, in : *Bergerac et le Bergeracois*, actes du 42<sup>e</sup> congrès d'études régionales de la Fédération historique du Sud-Ouest, organisé par la S.H.A.P., Bordeaux, p. 9-21.
- Coquelin E. (dit Coquelin cadet), 1898 : Cyrano de Bergerac, *Magasin pittoresque*, 66<sup>e</sup> année, p. 169-170 (avec la gravure de la statuette de Bernstamm représentant Constant Coquelin en Cyrano).
- Delaplace J., 1998 : *Cyrano de Bergerac et Sannois*, Conférence de Jacques Delaplace, Association Sannois d'hier à aujourd'hui (cité par H. Bargy).
- Delaplace J., 2003 : Entretien et correspondance avec cet auteur, septembre et octobre (95120 Ermont).
- Despont J.-J., 1994 : A propos de La Calprenède, *Bulletin de la Société d'art et d'histoire de Sarlat et du Périgord noir*, n° 58, p. 85-90 (et n° 4, p. 14-16). *Cléopâtre* a été réédité à Genève en 1979.
- Dujarric-Descombes A., 1872 et 1873 : Quelques mots sur l'origine et la naissance de Cyrano de Bergerac, *L'Echo de la Dordogne*, 3 décembre 1872 et 27 juin 1873.
- Dujarric-Descombes A., 1874 : Quelques mots sur l'origine et la naissance de Cyrano de Bergerac, *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, 1, p. 220-227. Repris dans *Bergerac et le pays bergeracois*, 2000, éditions Pilote 24, p. 87-93.
- Dujarric-Descombes A., 1875 : Un dernier mot sur Cyrano-Bergerac, *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, 2, p. 31-34. Repris dans *Bergerac et le pays bergeracois*, 2000, éditions Pilote 24, p. 93-96.
- Dujarric-Descombes A., 1898 : Origine de Cyrano (d'après le *Journal des débats* et *La Nouvelle Revue*), *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, 25, p. 224-225.
- Froidefond de Boulazac A. de, 1891 : *Armorial de la noblesse du Périgord*, Périgueux, et Lafitte reprints, Marseille (l'édition de 1858 consacrait trois lignes à la famille Cyrano de Bergerac, n° 170).
- Frédy de Coubertin baron P., 1898 : La famille de Cyrano de Bergerac, *La Nouvelle revue*, 1<sup>er</sup> juin, p. 427-437.
- Germain A., 1996 : *Monsieur de Cyrano-Bergerac*, biographie littéraire. Maisonneuve et Larose, Paris, et Acatos, Lausanne-Paris.

- Gourgues A. de, 1873 : *Dictionnaire topographique du département de la Dordogne...*, Imprimerie nationale, Paris.
- Gourgues A. de, 1875 : Lettre à propos de Cyrano de Bergerac et du fief de Bergerac dépendant de la seigneurie de Chevreuse, lue à la réunion mensuelle du 3 décembre 1874, *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, 2, p. 19-20.
- Gourmont R. de, 1903 : *Promenades littéraires*, 1<sup>ère</sup> série, Mercure de France, Paris (E. Rostand, le bonheur littéraire : p. 59-68).
- I. G. N. : *Carte de la Forêt de Rambouillet, PNR de la haute vallée de Chevreuse*, n° 2215 OT, 1/25 000, Institut géographique national, Orléans.
- Jal A., 1872 : *Dictionnaire critique de biographie et d'histoire*, p. 473, cité par Dujarric-Descombes, 1874 et Bargy, 2001-2002.
- Labrousse H., 1893 : *Bergerac sous les Anglais, essai historique sur le Consulat et la communauté de Bergerac au Moyen Age*, Gounouilhou, Bordeaux, et Rouan, Paris.
- Le Breton A., 1899 : Cyrano de Bergerac, *Revue philomathique de Bordeaux et du Sud-Ouest*, 2<sup>e</sup> année, p. 241-259.
- Lemoine J., 1911 : Le patrimoine de Cyrano de Bergerac, *La Revue de Paris*, 18<sup>e</sup> année, tome 3, mai-juin, p. 273-296 (cet auteur cite, parmi ses références P.-A. Brun, 1893, Savinien de Cyrano Bergerac, sa vie et ses œuvres, d'après des documents inédits, Colin, Paris, 382 p. et M. Roman, 1894, *Revue d'histoire littéraire*, p. 451-454).
- Leygues M., 1898 : Lettre à propos de Cyrano de Bergerac (résumé de la *Nouvelle Revue*), *Journal des débats*, 19 juin.
- Margerie C. de, 1997 : *Edmond Rostand ou le baiser de la gloire*, Grasset, Paris.
- Maubourguet J., 1941 : *Choses et gens du Périgord*, Floury, Paris (Cyrano de Bergerac, p. 54-55).
- Mayeur J.-M., 1973 : *Les Débuts de la Troisième République (1871-1898)*, Points Histoire, Grasset, Paris.
- Mourousy P., 2000 : *Cyrano de Bergerac. Illustre mais inconnu*, éditions du Rocher, Monaco.
- Moutié A., 1867 : *Recherches historiques, archéologiques et généalogiques de Chevreuse* (cité par A. Germain) et 1873-1874 : *Chevreuse, recherches historiques et généalogiques*, Mémoires publiés par la Société archéologique de Rambouillet.
- Penaud G., 2001 : *Les Troubadours périgordins*, La Lauze, Périgueux.
- Prévot J., 1978 : *Cyrano de Bergerac. Poète et Dramaturge*, librairie Belin, Paris.
- Poli vicomte O. de, 1898 : Sur Cyrano de Bergerac, *Annuaire du Conseil héraldique de France*, p. 313 et suivantes, non consulté. Croit à l'origine italienne de la famille Cyrano (Becquart, 1966).

- Rosselin-Vasselin R., 1997 : Notes explicatives et documents, *in* : Rostand E., *Cyrano de Bergerac*, Classiques Hachette, Paris.
- Rostand E., 1913 : Entretien d'A. Arnyvelde avec E. Rostand, *Les Annales*, 9 mars.
- Roumejoux A. de, 1854 : Notice sur Cyrano Bergerac, *Le Chroniqueur du Périgord et du Limousin*, 2, p. 89-92 (sous la signature de de R.).
- Roumejoux A. de, 1902 : Essai sur les guerres de Religion en Périgord, *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, 29, p. 111-164, 221-256, 336-399, 428-471 et 543-551.
- Saint-Saud A., comte d'Arlot de, 1925 : *Généalogies périgourdines*, deuxième série, impr. Castanet, Bergerac (Rivière, p. 202).
- Saint-Amant, 1852 (nouvelle édition) : *Œuvres complètes*, avec notice et notes de C.-L. Livet, tome 1, P. Jeantet, Paris.
- Sauveroche L., 1835 : *Discours sur les célébrités du Périgord, suivi de notes biographiques et philologiques*, Dupont, Périgueux (Cyrano de Bergerac, p. 56).
- Tanet C. et Hordé T., 1994 : *Dictionnaire des noms de lieux du Périgord*, Fanlac, Périgueux.
- Vitu A., 1875 : *Conférence sur Cyrano*, Librairie des bibliophiles, Paris (cité par A. Germain).

## VIENT DE PARAÎTRE

Hubert Delpont. *La victoire des Croquants : Les révoltes paysannes du Grand Sud-Ouest pendant la Révolution (1789-1799)*, Nérac, éd. Les Amis du Vieux Nérac, 2002, 535 p. (30 €).

Le titre de l'ouvrage de Hubert Delpont ne peut pas passer inaperçu. La Révolution française serait-elle la suite des nombreuses révoltes paysannes et urbaines, qui, depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, ont soulevé les populations de cette partie du royaume : les « Croquants », « les Tard Avisés »...<sup>1</sup> ? On pourrait le penser, en effet, certains de ces mouvements portaient en eux des germes de la Révolution<sup>2</sup>. Ces « émotions populaires », en plus de contester leurs conditions de vie, s'étaient constituées en troupes organisées et avaient même mis en cause les pouvoirs en place...



1. Ces croquants qui ont inspiré, faut-il le rappeler, Eugène Le Roy dans son fameux « Jacquou le Croquant ».

2. Sujet traité, entre autre, par Yves-Marie Bercé, auteur de nombreux ouvrages qui étudient ces révoltes paysannes au long des siècles qui ont précédé 1789. M. Bercé a fait partie du jury qui a reçu la soutenance de thèse d'Hubert Delpont.

Ce fort volume est tiré de la thèse d'histoire soutenue en 2002 par l'auteur à l'Université de Montaigne-Bordeaux III, sous la direction de Mme Anne-Marie Cocula. L'auteur étend le champ de sa recherche sur tout le grand Sud-Ouest, du Limousin à la Saintonge, en passant par le Quercy, l'Agenais, le Rouergue, l'Albigeois, la Gironde, sans oublier le Périgord. En trois parties et sept chapitres, Hubert Delpont rend compte de la manière particulière dont la Révolution s'est déroulée dans cette vingtaine de départements, objet de son étude : Le grand trouble des campagnes du Sud-Ouest du début de 1790. La victoire des Croquants 1790-1792. Les campagnes sur la défensive 1793-1799.

Rendre compte d'un travail aussi fouillé dépasse le cadre de cette présentation. Voici une synthèse inédite sur le sujet, et de ce fait elle mérite la plus grande attention. Tout tourne autour des particularités qu'a pris la Révolution dans ce grand Sud-Ouest, du fait de sa ruralité, du fait d'une histoire déjà ancienne, du fait de l'importance des restes de la féodalité, du fait aussi des moyens utilisés. Le premier de ces moyens, c'est l'émotion populaire, une sorte de guerre psychologique « *à base de peur savamment créée, qui, après avoir désigné des cibles – ci-devant nobles et leurs obligés, propriétaires aisés, réfractaires – conquiert l'espace au point de devenir maîtresse de l'organisation sociale* »<sup>3</sup> ; le second, la sédition, rassemblements plus ou moins nombreux, contre les restes des droits seigneuriaux, les diverses redevances, même si les problèmes de subsistances ne sont pas loin.

L'auteur nous invite à revisiter les idées toutes faites sur la Révolution qui a pris un tour quasiment spécifique dans ce pays « occitan ». Laissons, à ce sujet, la parole à Anne-Marie Cocula : « *Cet ouvrage est aussi, en lui-même, un retour aux sources de la Révolution française. Ceci au moment où l'enseignement consacré à cette période décisive de l'histoire de la France, de l'Europe et du monde n'est plus que l'ombre de ce qu'il était lorsque Hubert Delpont fréquentait les bancs du lycée.* »<sup>4</sup>

Hubert Delpont est un historien doublé d'un chercheur. Il nous livre ici le fruit de nombreuses années de recherches très fouillées et qui n'oublient surtout pas d'aller sur le terrain, si l'on peut dire. Il cite ainsi pas moins de 2000 villes, villages et lieux-dits, dont plus de cent cinquante en Périgord<sup>5</sup>. A ce titre, voici un instrument de recherches qui sera utile à plus d'un historien, professionnel ou amateur, non seulement pour une étude locale, mais bien pour se faire une idée de ce que fut une période clé de notre

3. Delpont (Hubert), *op. cit.*, p. 300.

4. Delpont, *op. cit.*, p. II.

5. Voir en annexe les lieux cités.

histoire, dans notre région <sup>6</sup>. Cet ouvrage se situe dans la lignée de tous ceux qui ont étudié les « émois populaires » à travers les derniers siècles de la monarchie.

Une riche bibliographie complète l'ouvrage, générale, thématique et département par département. A cela s'ajoute un index très complet des noms de lieux et une dizaine de cartes.

Il reste à souhaiter que cette thèse trouve ses lecteurs, nombreux, séduits et critiques.

Pierre Ortega

Annexe :

Outre les deux entrées de Dordogne et Périgord, plus de cent cinquante communes et lieux-dits de la Dordogne sont cités dans cet ouvrage : Agonac, Allès, Archignac, Augignac, Auriac du Périgord, Aybennes, Ayvignes (Ayvignes ?) Badefols, Bayac, Beaumont, Beauregard, Belvès, Beniès, Berbiguières, Bergerac, Besse, Biron, Blis et Born, Boisse, Boisseuilh, Born des Champs, Brantôme, Brenac, Caban, Calviac, Cambon, Carlux, Cazenac, Cendrieux, Chassaignes, Chavagnac, Cherval, Cladech, Cornille, Cours de Pile, Cumond, Cunèges, Domme, Drayaux, Excideuil, Eymet, Eyvirat, Eyzerat, Faux, Fleurac, Fonnoyer, Gaumiers, Grand Brassac, Grun, Hautefort, Issigeac, Jayac, Jumilhac, La Caneda, La Conne, La Douze, La Faurie, La Rochebeaucourt, La Sauvetat Grasset, La Tour Blanche, La Trappe, Lacassagne, La Chapelle Aubareil, La Chapelle Péchaud, Lalinde, La Mothe-Montravel, Lanquais, Le Buisson, Le Change, Le Roussel, Léquillac de Lauche, Limeuil, Lisle, Loubejac, Mensignac, Monbazillac, Monfaucon, Monpazier, Monsac, Montazeau, Montferrand du Périgord, Montpon-Monestérol, Mussidan, Nadaillac, Naillac, Nabirat, Négrondes, Neuvic, Nontron, Orliac, Orliaguet, Paulin, Paunat, Paussac, Payzac, Périgueux, Peyruzel, Peyzac le Moustier, Pierre de Côte, Plazac, Port Léon, Prats de Carlux, Prats du Périgord, Ribérac, Roquepine, Rouffignac, Saint Agnan, Saint Apre, Saint Astier, Saint Aubin, Saint Aulaye, Rivière, Saint Caprais, Saint Cibard, Saint Colombien, Saint Crépin, Sainte Alvère, Sainte Nathalène, Sainte Sabine, Saint Germain, Saint Geyrac, Saint Julien de Lampon, Saint Laurent la Vallée, Saint Léon d'Issigeac, Saint Léon sur l'Isle, Saint Martial, Saint Martin de Gurçon, Saint Martin le Pin, Saint Pierre de Chignac, Saint Pompon, Saint Privat, Saint Raphaël, Saint Saud Lacoussière, Sergeac, Simeyrols, Sorges, Tamniès, Terrasson, Thonac, Toscane, Tursac, Varennes, Vélignes, Verdon, Vergt, Vézac, Vallée de la Vézère, Villefranche de Lonchat, Villetoureix, Vitrac.

6. « Région » au sens large : il faudrait entendre le « grand Sud-Ouest ».

Pierre Couffinhal, *Beynac en Périgord : un village, un castel, un fleuve...*, chez l'auteur, 4 impasse des Acacias, 31180 Saint-Génies-Bellevue, 2003, 172 p., illustrations (25 €, port inclus).

D'un format agréable, riche de contenu, illustré avec intelligence et sensibilité d'excellentes photos, ce livre enchante ceux qui découvrent la Dordogne comme ses amoureux de toujours. L'auteur se plaît à parler de Beynac non comme un guide qui cloisonne son sujet, mais en jouant de l'harmonie entre le lieu, les hommes, les pierres, l'eau et l'histoire. Derrière l'érudition qui

tient le lecteur en haleine, on devine la tendresse des souvenirs d'enfance, le bonheur de nommer artisans et pêcheurs, de se sentir des leurs. Ce n'est pas un hasard si l'ouvrage est préfacé par Anne-Marie Cocula-Vaillières.

Les touristes comme les vieux Périgourdins qui s'enhardissent dans les ruelles pentues du village arrimé à sa falaise, seront bien inspirés de suivre l'itinéraire proposé pour savourer, sans rien en perdre, le charme de chaque « barri », lever le nez au bon endroit pour contempler entre lauzes grises et tuiles roses le ruban changeant de la rivière. Tant mieux si c'est le souffle court et le cœur battant qu'ils pénètrent avec une crainte respectueuse dans la forteresse, but de leur ascension. Dans l'austère Salle des Etats, dont l'oratoire peint fut le théâtre de tant d'actes importants, ils comprendront mieux l'importance stratégique de l'énorme vaisseau ancré sur le rocher pour défier le temps. Durant des millénaires, les hommes ont ici inventé silex taillés, outils de bronze puis de fer, ferrailé contre les Romains, repoussé les barbares, défendu les premiers monastères, affronté les épidémies, avant que le poste de surveillance ne devienne château fort.

En repérant du donjon les forteresses voisines, amies ou ennemies au gré des farces de l'Histoire, ils pourront s'attarder sur la dynastie des Beynac, chevaliers batailleurs, barons puissants du Périgord, rêver aux conditions du petit peuple d'artisans, de paysans, de bateliers, liés à leur seigneur quoi qu'il advienne. Apercevront-ils les ombres de l'illustre Bernard de Clairvaux, de Richard Cœur de Lion, de Simon de Montfort, surgies dans le bruit des guerres de toutes sortes ? ou celles des grandes figures du savoir et de la sagesse comme le chanoine de Tarde ou Etienne de La Boétie ? Comment



s'étonner que dans ce haut-lieu magique peintres, poètes et musiciens aient trouvé leur inspiration : Fernand de la Tombelle en son castel de Fayrac, ou Paul Eluard, poète de la paix, et O Galop, caricaturiste créateur du fameux Bibendum, tous deux tombés amoureux du site en même temps que de leur épouse.

La chapelle du château, devenue église paroissiale après la destruction de la petite église Saint-Jacques en bas du village, est très bien décrite et illustrée ce qui console un peu de ne pouvoir y entrer malgré l'invité de son porche et de ses modillons.

Assis sur un muret de pierres sèches près d'un figuier, dans la tiédeur d'un rayon de soleil, le visiteur apercevra dans l'échancrure d'un toit une gabare glissant paresseusement son lot de touristes. Pensera-t-il aux gabariers vivant de la rivière avant les machines à vapeur ? Qu'un nuage passe, qu'une brise se lève, la douceur trompeuse de la Grande Aygue deviendra rumeur menaçante des grandes crues du fleuve Dordogne façonnant toujours le paysage et les hommes.

De nombreux plans, l'histoire des Beynac, une bibliographie, complètent utilement ce livre. Je l'ai aimé. L'auteur y dit ce que la mémoire doit engranger pour que l'imagination et le cœur prennent la relève. C'est ainsi qu'à partir de la vie d'un microcosme d'une étonnante richesse, on entre dans l'histoire.

Annie Bélingard

Gontran du Mas des Bourboux,  
*Le Périgord des « nobles » bourgeois  
du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Périgueux, Pilote 24  
édition, 2003, 464 p., ill., 22 €.

Avec l'ouvrage intitulé *Le Périgord des « nobles » bourgeois du XVIII<sup>e</sup> siècle*, notre confrère Gontran du Mas des Bourboux donne au public la thèse qu'il a soutenue en Sorbonne en 1989, publiée en 1993 dans le tome CXX de notre *Bulletin*. Cette étude est ici complétée d'un index et d'un *Catalogue des bourgeois et « nobles citoyens de Périgueux » au XVIII<sup>e</sup> siècle*, fort utile pour les chercheurs, qui recense 481 noms.

GONTRAN du MAS des BOURBOUX



*Le Périgord*  
des « nobles » bourgeois  
du XVIII<sup>e</sup> siècle

PILOTE 24

L'ouvrage est divisé en quatre parties : la première consacrée au droit de bourgeoisie en rappelle les origines historiques et l'étendue au XVIII<sup>e</sup> siècle ; la deuxième s'attache à la description des familles bourgeoises dans leurs aspects quantitatif, familial, géographique et professionnel ; la troisième partie développe l'étude de la mobilité professionnelle et du *cursus honorum* ; enfin, la quatrième partie intitulée « Vivre noblement » retrace le mode de vie, les mentalités et l'idéal social des bourgeois de Périgueux en les replaçant dans le cadre des élites en France à la fin de l'Ancien Régime.

Que sont les « nobles citoyens » de Périgueux au XVIII<sup>e</sup> siècle ?

Il s'agit d'une élite urbaine, disposant d'une forte implantation dans le territoire rural avoisinant, formant la communauté des bourgeois d'une ville, jouissant d'un statut particulier et de privilèges notables qui assure à ses détenteurs une situation *de facto* équivalente à celle de la noblesse, à la différence toutefois que la noblesse est un statut personnel alors que les privilèges liés au droit de bourgeoisie de Périgueux ne sont valables que dans la ville avec obligation de résidence et astreinte aux charges municipales ou sur les terres et propriétés que les bourgeois possèdent en Périgord.

Une présentation du Périgord au XVIII<sup>e</sup> siècle permet de tracer le cadre géographique et d'aborder les aspects économiques : la place de Périgueux dans la province et la description de sa société y sont abordées. Un historique de la ville retrace les multiples péripéties de 1204 à 1247 aboutissant à l'union des deux villes : la Cité et le Puy-Saint-Front. On trouve trace, dès 1204, d'un *serment de féauté fait par les hommes de Périgueux au seigneur roi*. Si les bourgeois de Périgueux deviennent féaux ou vassaux directs de la Couronne, ils doivent ce privilège à l'importance stratégique et militaire de leur ville, située dans une zone frontière, dans la lutte séculaire du roi de France contre le roi d'Angleterre.

Périgueux devient une ville de consulat où le pouvoir municipal est exercé par des consuls et un maire.

Trait caractéristique : dès les XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, les hommes de loi tendent à l'emporter sur les marchands et cette tendance ne fera que s'accroître au cours des siècles suivants, dans une région économiquement peu dynamique et enclavée, avec le développement de l'administration royale : création d'une élection au XV<sup>e</sup> siècle, augmentation du nombre des juges de la cour sénéchale au XVI<sup>e</sup> siècle, création d'un présidial en 1552 et même d'une éphémère cour des aides où siégea Montaigne en 1556.

L'accès à la bourgeoisie fait l'objet d'un strict contrôle de la part des autorités municipales qui octroient, moyennant le paiement d'un droit, des lettres d'habitant ouvrant l'accès aux privilèges de Périgueux. Mais en contrepartie, leurs nouveaux bénéficiaires doivent venir résider en ville et y

demeurer les deux tiers de l'année. Il était tentant pour les riches familles des environs de prendre des lettres de bourgeoisie de Périgueux les exonérant de la taille tout en évitant de contribuer aux charges municipales !

Les bourgeois de Périgueux disposent en effet de droits très appréciables : en premier lieu, l'exemption de la taille, privilège confirmé en 1637. Dans la pratique, cette exemption n'est pas toujours respectée. Périgueux dut s'acquitter à plusieurs reprises d'un « don gratuit » équivalent au montant de la taille et Louis XIV, à cours d'argent, « sollicita vigoureusement l'aide financière de Périgueux ».

On comprend pourquoi l'intendant de Guyenne chercha à contrôler, au nom du roi, l'entrée dans la bourgeoisie de Périgueux, « véritable évasion fiscale ».

Par ailleurs, les syndics des paroisses dans lesquelles les bourgeois de Périgueux possédaient des biens se plaignaient de l'exemption de taille pour les métairies dont ces derniers étaient propriétaires, ce qui accroissait d'autant le poids de cet impôt de répartition pour les non privilégiés.

Les bourgeois de Périgueux jouissent également du droit de franc-fief permettant d'acquérir un fief ou un arrière-fief de la Couronne ou d'un seigneur sans payer de droits. C'est là l'origine du célèbre procès des francs-fiefs qui dura de 1737 à 1780 au terme duquel la ville obtint satisfaction et qui fit naître, chez les bourgeois de Périgueux, un sentiment nobiliaire appuyé sur des recherches historiques approfondies. A la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, ils n'hésitent pas à se qualifier de « citoyens » puis de « nobles citoyens » et dans une adresse au roi Louis XVI, en 1775, Périgueux se qualifie de « corporation de vassaux nobles ».

Périgueux impose aux habitants une taille municipale et des droits sur les marchandises non bourgeoises, ce qui incite la noblesse de Périgueux à prendre des lettres de bourgeoisie pour éviter que les denrées qu'ils faisaient venir en ville de leurs domaines campagnards ne soient taxées à l'entrée. On peut donc à la fois être noble et bourgeois de Périgueux !

Le port de l'épée est un privilège auquel les bourgeois de Périgueux étaient très attachés. En 1759, lors de l'entrée à Périgueux du maréchal de Richelieu, le consul Gros de Béler précéda deux cents « nobles bourgeois » de la ville à cheval et armés de leurs épées. Ce droit, contesté par le lieutenant du roi et par l'intendant de Guyenne, fut finalement réaffirmé sous Louis XVI.

Les bonnes famille bourgeoises de Périgueux considéraient comme un honneur de pouvoir servir le roi comme officiers dans l'armée. Au début de la guerre de Sept Ans, le maréchal de Richelieu demanda la formation d'*une compagnie de soixante volontaires à cheval choisis parmi les jeunes gens les plus aisés se tenant prête à partir au premier signal.*

Pourtant, la bourgeoisie de Périgueux, non soumise au ban et à l'arrière ban, échappait en droit au service armé, sauf lorsqu'il était volontaire

et honorifique. Elle ne pouvait toutefois se soustraire au passage des troupes et au logement des gens de guerre, toujours redoutés.

Les bourgeois de Périgueux, comme les nobles, avaient en outre le droit de plaider en première instance devant le sénéchal.

De tout ce qui précède, transparaît la revendication d'un statut noble de la part d'une bourgeoisie périgourdine qui aspire de toutes ses forces à la noblesse et y parvient souvent par les charges qu'elle acquiert.

Le maire de Périgueux prétend à la seconde place dans les Etats du Périgord juste après le sénéchal, représentant du roi, mais avant les quatre barons du Périgord.

Ce qui n'empêche nullement les bourgeois de lutter contre les familles nobles, possédant ou non la bourgeoisie. Elle affronte moins la vieille noblesse (d'Abzac, Beaupoil, La Roche-Aymon), que la noblesse récente issue de ses rangs (Froidefond, Méredieu, La Grange-Chancel ou Chevalier de Cabranc).

A la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle cependant, les frontières s'estompent entre membres de la noblesse et « nobles citoyens » qui se côtoient dans la société littéraire, créée ou plutôt recréée en 1780 (dont les statuts sont rédigés par le ministre Bertin), et dans l'une des trois loges maçonniques de la ville. Périgueux a en effet trois loges maçonniques, autant que Bordeaux, mais pour 5 000 habitants.

Cette bourgeoisie privilégiée de Périgueux fut victime de la nuit du 4 août qui abolit aussi les privilèges des communautés et des villes. Bon nombre de ses membres émigrèrent. Une fois l'orage passé, elle retrouva sa place parmi les notables de l'Empire et de la Restauration. « La véritable cassure apparaît en fait au tournant du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècle, avec la crise de l'économie agricole qui ruina la bourgeoisie rurale », conclut Gontran du Mas des Bourboux au terme de cette étude très solide, très fouillée et d'une agréable lecture.

Patrick Petot

## **LES PETITES NOUVELLES**

par Brigitte DELLUC

### **VIE DE LA SOCIETE**

- La prochaine assemblée générale ordinaire est fixée au mercredi 7 janvier 2004. Conformément aux statuts, si le quorum n'est pas atteint, l'assemblée générale sera reportée automatiquement au mercredi 4 février 2004. Elle comportera le rapport moral et le rapport financier pour l'année 2003.

- Les prochaines soirées bimestrielles auront lieu à notre siège, 18, rue du Plantier à Périgueux, à 18 h 30 : les mercredis 14 janvier 2004 et 10 mars 2004.

La soirée du 14 janvier 2004 sera animée par Brigitte et Gilles Delluc sur « Lascaux retrouvé. Les recherches de l'abbé Glory ».

### **COURRIER DES LECTEURS**

- Gilles Delluc (place de l'Eglise, 24380 Saint-Michel-de-Villadeix) a retrouvé un dessin très peu connu du château de Montaigne, non publié dans la présentation de l'iconographie de ce bâtiment (*B.S.H.A.P.*, 1997). Il représente le château après l'incendie de 1885 et provient d'un ouvrage illustré paru en 1894 à Londres : *Two summers in Guyenne. Chronicle of the wayside and waterside* par Edward Harrison Barker, édité par Richard Bentley and son. Cet ouvrage est le récit des voyages de l'auteur en 1892 et 1893 en Périgord et en Bordelais. Le dessin de Montaigne figure à la page 329 et sa description pages 326 à 340 (fig. 1).

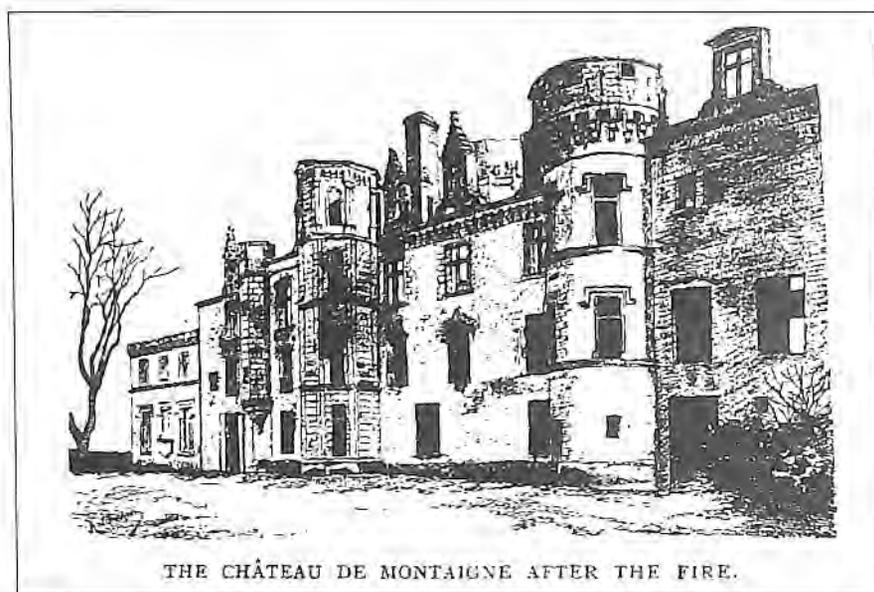


Figure 1.

- Jean Batailler (Hôtel de ville, 24260 Le Bugue), pour faire écho à l'article sur le coureur cycliste Petit-Breton, nous adresse la photographie d'une superbe médaille gravée en l'honneur des « Courses vélocipédiques du Bugue [le] 1 Septembre 1895 », qui fait partie de sa collection personnelle (fig. 2).



Figure 2.

- Michel Carcenac (Belvès) nous adresse la description d'une étonnante sculpture qu'il appelle « le moine inquisiteur ».

Selon Albert Vigié (*Histoire de la châtelennie de Belvès*) et les bulletins de la SHAP : « A la Révolution, la ville de Belvès acheta le couvent des Frères Prêcheurs [qui date de 1321] et ses dépendances ; l'église servit à de multiples usages (salle d'élection, de réunion publique, de club, de prison, etc.) ; on ne fit aucune réparation aux toitures et, bientôt, la voûte, pénétrée par les eaux, s'effondra : la nuit qui précéda cet accident, un convoi de prisonniers de guerre avait couché dans l'église. A partir de ce moment, les murs de l'église devinrent une carrière de pierre à bâtir... L'élégant clocher, seul reste de l'église, fait regretter l'incurie des administrations municipales de la Révolution. »



Figure 3.

Un escalier à vis permet d'accéder au sommet de cet élégant clocher ; il est octogonal, élément architectural rare. Taillée dans la masse du contrefort qui soutient l'escalier à vis, une sculpture représente la tête d'un personnage (fig. 3), un moine d'après le bandeau sur le front (25 cm de hauteur). Par une fenêtre, ce moine, dont la mission principale était de lutter contre l'hérésie, regarde vers la place actuelle de la Croix des Frères. On ne le voit pas d'en bas, sauf pendant quelques jours d'hiver, vers onze heures (fig. 4).

Figure 4.



« Ce dominicain semble dire aux habitants de la paroisse qu'il les surveille et qu'ils ne doivent pas tomber dans un nouveau catharisme. C'est l'impression qu'il me fait ; pourquoi les fidèles d'alors n'auraient-ils pas eu cette même idée, les croisades contre les cathares étant encore dans les mémoires ? ».

### DEMANDE DES MEMBRES

- M. Bernard Turmel (3 bis, impasse Magellan, 76310 Sainte-Adresse) cherche à « identifier l'église et le village peint vers 1895/1900 par Mlle Eugénie Sauvinet, une artiste de La Gorce à Château-L'Evêque, institutrice de Rachilde » (fig. 5). Il se réfère à l'article de P. Pommarède « Le sol et le sang de Rachilde » paru dans le *B.S.H.A.P.*, 1993, p. 796-797.



Figure 5.

### INFORMATION

La Société Préhistorique Française (22, rue Saint-Ambroise, 75011 Paris) fêtera son centenaire en 2004. De nombreuses manifestations sont prévues tout au long de l'année par les musées ayant une section de Préhistoire et par les associations de Préhistoire, sous le thème général « Un siècle de Préhistoire ». Le programme détaillé pourra être consulté sur le site : <http://centenaire.prehistoire.org>, mis en place début 2004.

Un congrès sera organisé à Avignon du 21 au 25 septembre 2004.

Les personnes désireuses d'y participer par une communication ou par un *poster* doivent en adresser la proposition, accompagnée d'un résumé d'une page maximum (avant le 15 mars 2004) à :

DRAC PACA, Service régional de l'archéologie (Armelle Guilcher),  
21-23, boulevard du Roi-René, 13617 Aix-en-Provence cedex 1  
([Armelle.guilcher@culture.fr](mailto:Armelle.guilcher@culture.fr))

### **CORRESPONDANCE « PETITES NOUVELLES »**

Pour insérer une demande de recherche ou pour communiquer une information par l'intermédiaire des « Petites Nouvelles », écrire directement à Mme Brigitte Delluc, secrétaire générale, S.H.A.P., 16-18, rue du Plantier, 24000 Périgueux ou utiliser son courriel : [dellucbg@wanadoo.fr](mailto:dellucbg@wanadoo.fr)

Tenir compte d'un délai incompressible de deux mois minimum.

BRIGITTE ET GILLES DELLUC

# Léo Drouyn en Dordogne

1845-1851

dessins, gravures, plans et textes



*Disponible en librairie ou au siège de la Société*  
*53,35 € (+ 5,00 € de port)*

Edition de la Société historique et archéologique du Périgord  
16/18, rue du Plantier 24000 – Périgueux  
tél. et fax : 05.53.06.95.88

## CATALOGUE DES PUBLICATIONS

### Ouvrages

ESPÉRANDIEU (E.)

*Inscriptions antiques du musée de Périgueux.*

Paris-Périgueux, 1893, 123 p., 11 pl., 28 €.

ROUX (J.)

*Inventaire du trésor de la Maison du Consulat de Périgueux.*

Périgueux, 1934, 189 p., 23 €.

FAYOLLE (A. de)

*Topographie agricole du département de la Dordogne.*

Périgueux, 1939, 139 p., 23 €.

MAUBOURGUET (J.) et ROUX (J.)

*Le livre vert de Périgueux.*

Périgueux, 1942, 2 vol., 619 p., 45 €.

MAUBOURGUET (J.)

*Sarlat et le Périgord méridional. t.3. (1453-1547)*

Périgueux, 1955, 158 p., 23 €.

GOUHIER (H.)

*Lettres de Maine de Biran au baron Maurice, préfet de la Dordogne.*

Périgueux, 1963, 44 p., 11 €.

SECRET (J.)

*Les "Souvenirs" du préfet Albert de Calvimont (1804-1858).*

Périgueux, 1972, 160 p., 16 €.

*Hommage au Président Jean Secret.*

Périgueux, 1982, 71 p., 8 €.

FAILLE (R.), SECRET (J.), SOUBEYRAN (M.)

*Iconographie de François de Salignac de la Mothe-Fénelon.*

Périgueux, 1991, 109 p. ill., 15.50 €.

DELLUC (Brigitte et Gilles)

*Léo Drouyn en Dordogne 1845-1851*

Périgueux, 2001, 328 p., 500 dessins, gravures et plans, 53.35 €.

BOST (Jean-Pierre) et FABRE (Georges)

*Inscriptions latines d'Aquitaine (I.L.A.)*

Ausonius. Maison de l'Archéologie, Bordeaux III. Ouvrage publié avec le concours de la S.H.A.P. 2002, 304 p., 53 €.

### Recueils d'articles

**1899.** *Les Nocés d'Argent (1874-1899)*, Périgueux, 19 p., 12,50 €.

**1913.** *Actes du 5<sup>e</sup> congrès d'histoire, d'archéologie et de géographie de l'Union des sociétés savantes du Sud-Ouest* (Périgueux 1913), Périgueux, 190 p., ill., 25 €.

**1960.** *Mélanges Géraud Lavergne*, Périgueux, 164 p., ill., 18 €.

**1964.** *Centenaire de la préhistoire en Périgord*, Périgueux, 187 p. ill., 19 €.

**1981.** *Périgueux, le Périgord, les anciennes industries de l'Aquitaine*, actes du congrès de la FHSO (Périgueux, 1978), Périgueux, 366 p., ill., 25 €.

**1988.** *Mélanges Alberte Sadouillet-Perrin et Marcel Secondat*, Périgueux, 283 p., ill., 23 €.

**1991.** *Haut Périgord et pays de Dronne*, actes du 6<sup>e</sup> colloque de Brantôme (1990), Périgueux, 75 p., ill., 11 €.

**1992.** *Bergerac et le Bergeracois*, actes du congrès de la FHSO (Bergerac, 1990), 602 p., 79 ill., 23 €.

**2002.** *Du bien manger et du bien vivre*, actes du LIV<sup>e</sup> Congrès d'Etudes Régionales de la Fédération historique du Sud-Ouest, 505 p., 30 €.

### **Bulletins (6 livraisons par an de 1874 à 1943 4 livraisons par an depuis 1944)**

- de 1874 à 1899 : 20 € l'un
- de 1900 à 1979 : 16 € l'un
- de 1980 à 2003 : 13,50 € l'un

**(10 % de réduction pour les livraisons d'une même année  
+ table analytique)**

---

**La directrice de la publication : Marie-Pierre Janot-Mazeau**  
**SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU PÉRIGORD**  
**16-18, rue du Plantier – 24000 Périgueux**  
**tél. / fax : 05.53.06.95.88**  
**courriel : shap24@yahoo.fr**

Commission paritaire n° 63667

IMPRIMERIE LA NEF-CHASTRUSSE  
N° 0310-9062



## TARIFS 2004

Cotisation (sans envoi du Bulletin) .....	20 €
Cotisations pour un couple (sans envoi du Bulletin) .....	40 €
Cotisation et abonnement au Bulletin .....	50 €
Cotisations et abonnement au Bulletin pour un couple .....	60 €
Abonnement au Bulletin pour les collectivités et les associations .....	50 €
Droit de diplôme (uniquement pour les nouveaux adhérents) .....	8 €

Il est possible de régler sa cotisation par virement postal au compte de la S.H.A.P. Limoges 281-70 W ou par chèque bancaire à l'ordre de la SHAP et adressé au siège de la compagnie (18, rue du Plantier, 24000 Périgueux).

*Les étudiants âgés de moins de 25 ans, désireux de recevoir le Bulletin sont invités à le demander à la S.H.A.P. Ce service est assuré gratuitement sur présentation d'un justificatif (réservé à un abonnement par foyer).*

Le secrétariat est ouvert du lundi au vendredi de 9 heures à 12 heures et de 14 heures à 17 heures **sur rendez-vous**.

Pour tous renseignements :

Tél./fax : 05 53 06 95 88

Courriel : [shap24@yahoo.fr](mailto:shap24@yahoo.fr)

***Notre bibliothèque est à la disposition des membres chaque samedi de 14 heures à 18 heures.***

## SOMMAIRE DE LA 4<sup>e</sup> LIVRAISON 2003

● Compte rendu de la séance	
du 6 août 2003 .....	523
du 3 septembre 2003 .....	528
du 1 <sup>er</sup> octobre 2003 .....	531

### Thème : Les artistes en Périgord

● Editorial .....	537
● Les artistes en Périgord (Jean Riboulet-Rebière) .....	539
● La rivalité entre Richard Le Rouillé et Jacques de Larmandie pour devenir évêque de Sarlat en 1530 (Thierry Rentet) .....	563
● Les ambitions d'un gentilhomme périgourdin sous le Premier Empire (François Le Nail).....	577
● Journée du patrimoine, le dimanche 21 septembre : portes ouvertes à la Société : un succès (Jeannine Rousset) .....	589
● Sortie d'automne, le samedi 27 septembre 2003 (Mireille Miteau) .....	595
● A propos de notre sortie d'automne, un saint Front limousin et un Périgourdin, gouverneur de la Martinique (Pierre Pommarède et Pierre Brulant) .....	599
● Dans notre iconothèque et les archives : Cyrano Parisien ? Oui, mais... (Brigitte et Gilles Delluc) .....	603
● Vient de paraître : <i>La victoire des Croquants : les révoltes paysannes du Grand Sud-Ouest pendant la Révolution (1789-1799)</i> , de H. Delpont (P. Ortega) ; <i>Beynac en Périgord : un village, un castel, un fleuve...</i> , de P. Couffinhal (A. Bélingard) ; <i>Le Périgord des « nobles » bourgeois du XVIII<sup>e</sup> siècle</i> , de G. du Mas des Bourboux (P. Petot) .....	623
● Les petites nouvelles (Brigitte Delluc).....	631

**Photo de couverture** : *Le Thouin à Périgueux*, 1983, huile sur toile de Jean Riboulet-Rebière (coll. S.H.A.P., don de l'artiste).

Prix public : 13,50 €